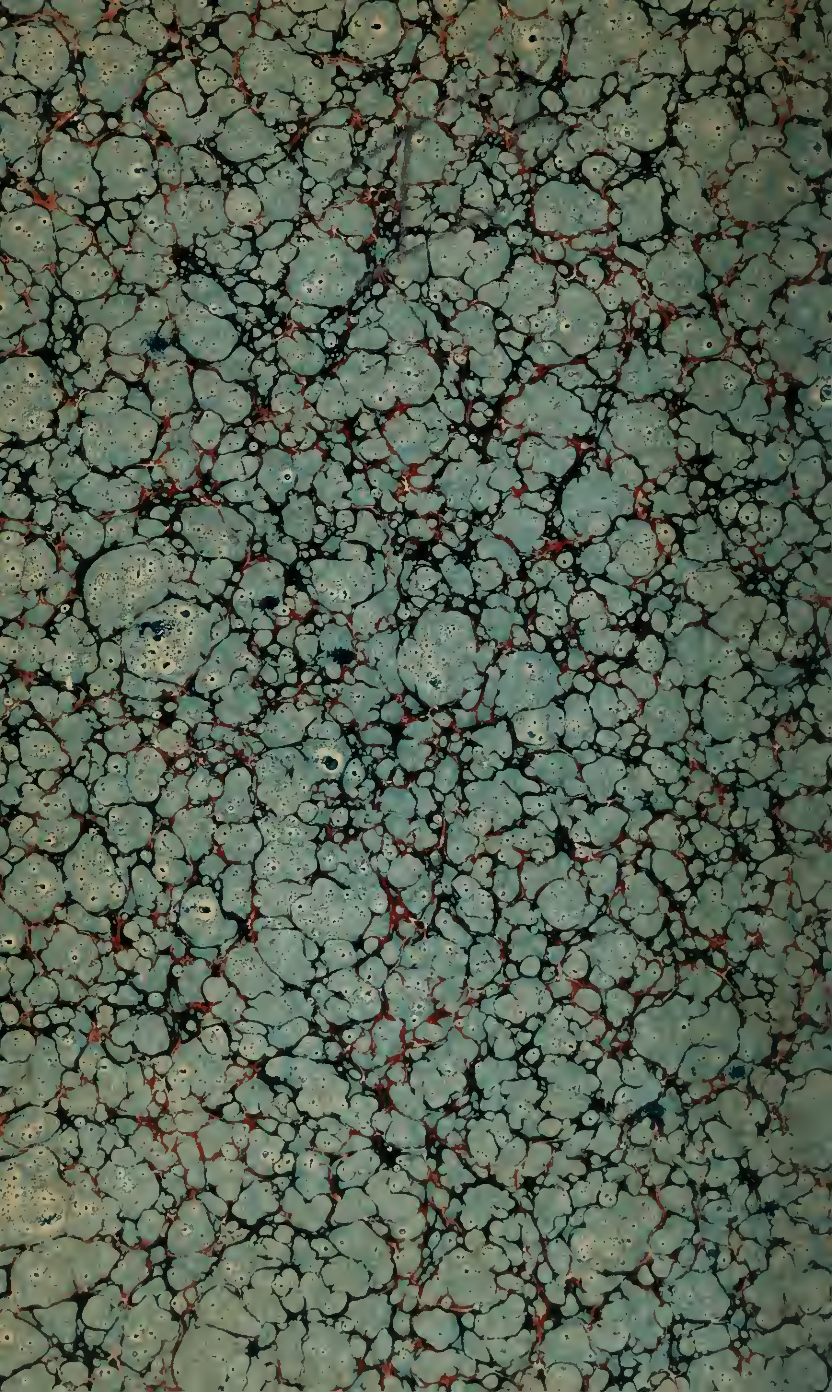
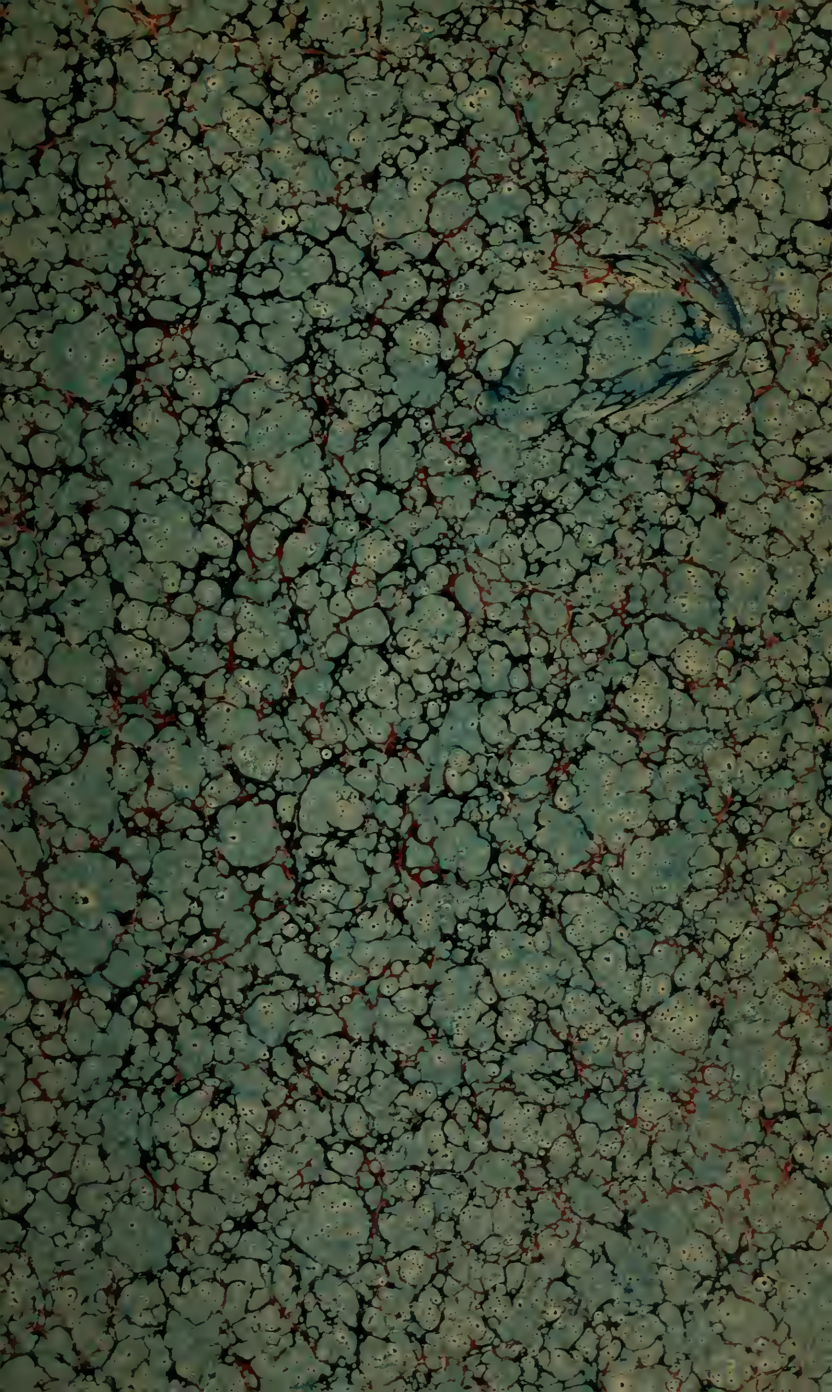

GYMNAS. IMMAC. CONC. SOC. IES. PARIS. AC. VALL. GIR.
IHS






TORONTO

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus.

Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.

Croissons de toute manière dans le Christ notre chef.

(EPH. IV, 15.)

ANNÉE 1864. — 2e ÉDITION.



PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

—

1866



PREMIÈRE CONFÉRENCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA CRITIQUE NOUVELLE

DEVANT LA SCIENCE ET LE CHRISTIANISME.

Messieurs,

Après avoir justifié le progrès intellectuel par le christianisme devant la philosophie, nous l'avons justifié devant la science. Nous avons démontré qu'entre le christianisme et la science il ne peut exister aucune incompatibilité; et nous avons vu comment les mystères eux-mêmes, fond obscur du christianisme, deviennent pour la science, quand elle les admet, des flambeaux illuminateurs. Le chris-

tianisme, par ses principaux mystères, éclaire la science du monde, la science de Dieu, la science de l'homme, en un mot toute la science; et Jésus-Christ lui-même, centre vivant du vrai christianisme, nous est apparu dans son divin rayonnement comme l'universel foyer de la lumière. Le Christ, le Fils de Dieu fait homme, est la vérité pleine et substantielle; il est la raison divine incarnée dans une chair humaine; toute lumière rayonne de lui, et toute science qui le fuit s'enfonce dans les ténèbres selon la mesure où elle le fuit.

Et cependant c'est contre Jésus-Christ lui-même que l'esprit humain paraît vouloir, par l'organe de quelques hommes, s'insurger aujourd'hui; et c'est au nom de la science qu'il aspire à le détrôner. On dirait le génie scientifique, dans une heure de vertige, se retournant contre lui-même, pour attaquer dans le Christ et le christianisme le fondement et la substance de la vérité. Mais non, Messieurs, ce qui attaque Jésus-Christ et le christianisme, ce n'est pas le génie de la science, ce n'est que son apparence. Jésus-Christ ayant pour lui la

vraie science, ne peut avoir et n'a en réalité contre lui que la science *fausse*, le fantôme scientifique.

Or, parmi les formes diverses sous lesquelles se produit au milieu de nous la science fausse, il en est une qui semble faire aujourd'hui une plus brillante fortune, et attirer plus particulièrement l'attention des esprits. Fille du rationalisme moderne, sortie péniblement des brouillards philosophiques de la Germanie, et déjà célèbre de l'autre côté du Rhin par des excentricités où le ridicule le disputait à l'impiété, cette prétendue science s'est posée au milieu de nous, avec des façons de révélatrice et des attitudes de prophétesse; et prenant, pour mieux tromper, la grande séduction de ce temps, le prestige scientifique, elle a dit à ce siècle, si prompt à subir la fascination des mots : « Peuples, écoutez-moi : je suis la nouvelle Critique. » Grande dame allemande vêtue à la française, mais fort contrefaite, voire même un peu louche, et apercevant d'ordinaire l'opposé de ce qu'elle regarde, cette Critique montre une ambition plus que superbe : anéantir le divin dans l'humanité;

reléguer le surnaturel dans la région des chimères ; et pour mieux atteindre son but, viser au cœur même du christianisme, en s'attaquant directement à Jésus-Christ lui-même, personnification vivante du surnaturel et du divin : telle est la prétention du rationalisme moderne, se nommant, pour mieux séduire les ignorances, la *Science Critique*.

C'est sur ce point spécialement que nous allons le combattre, heureux de rencontrer sur notre route, sans dévier de notre plan, le bénéfice deux fois désirable d'un sujet grave et d'une actualité ardente. Nous remercions la Critique nouvelle d'avoir ramené une fois de plus le combat des esprits sur ce vieux champ de bataille où la divinité du Christ a remporté tant de victoires. Cette fois le choc de l'erreur, frappant au cœur même de la vérité, en fera jaillir la grande lumière. Jésus-Christ mieux connu se fera, grâce à des attaques malavisées, des adorateurs nouveaux. Je veux montrer pour sa gloire que le rationalisme, en l'attaquant au nom de la science, se confond lui-même, et se réduit par ses propres efforts à ce qu'il y a pour lui de plus humiliant,

au déshonneur de l'*absurde* et de la *contradiction.*

Mais avant de venger directement Jésus-Christ des injures de la nouvelle Critique, je veux vous dire tout d'abord ce que vous devez penser de cette Critique elle-même. Avant de combattre, il faut connaître son adversaire. Nous allons dévisager le nôtre. La Critique que nous combattons a deux grandes prétentions : elle se vante d'être à la fois la plus haute expression de la science avancée et la plus haute expression du christianisme épuré. Nous voulons montrer, sans exagération et sans colère, que ces deux prétentions ne sont que deux masques. La Critique nouvelle n'est qu'une moquerie de la science et une démolition du christianisme; elle est antiscientifique et antichrétienne au premier chef.

I

Et d'abord, Messieurs, il faut bien entendre que rien au monde n'est moins *scientifique* que cette Critique qui montre au milieu de nous

l'audace sacrilége d'attaquer, au nom de la science, Jésus-Christ et le christianisme.

Certes, si par ce mot *Critique*, on veut entendre la discussion sérieuse des monuments sur lesquels s'appuie le christianisme; si la Critique signifie l'examen historique et rationnel des sources d'où jaillit à travers les siècles le grand fleuve de sa doctrine ; si enfin on entend exprimer par ce mot cette étude scripturistique, hagiographique et exégétique, qui, depuis Origène jusqu'à Mabillon, et depuis Mabillon jusqu'à nous, a illustré tant de grands chrétiens ; volontiers nous admettrons qu'il y a une science critique ; nous n'hésiterons pas même à rendre un légitime et public hommage aux travaux de l'Allemagne moderne, qui, malgré les extravagances de quelques bizarres génies, ont jeté sur plusieurs points des origines chrétiennes une éclatante lumière. Mais cette science, presque aussi ancienne que le christianisme, n'a guère de commun que le nom avec la Critique nouvelle, qui se proclame elle-même « toute jeune, » et se pose, pour l'attaquer en face, devant Jésus-Christ lui-même. Cette Critique ignorée des sa-

vants les plus illustres a la souveraine ambition de se faire accepter comme la science. Tel apparaissait le gnosticisme devant le christianisme primitif, telle apparaît la jeune Critique devant le christianisme contemporain : elle se pose comme la science, elle est la *gnose* moderne. Il s'agit de savoir comment elle justifie ses prétentions superbes.

Puisque la Critique vise avant tout au sublime et difficile honneur de représenter parmi nous la science ; puisqu'elle parle sans cesse de procédé scientifique, de méthode scientifique, d'esprit scientifique, de génie scientifique ; nous avons le droit et le devoir d'en exiger au moins les conditions essentielles de tout ce qui veut et prétend être la science : une *définition* claire, un *objet* précis, des *principes* certains, des *conclusions* rigoureuses. Quiconque, manquant de ces quatre choses, se proclamerait scientifique, prouverait qu'il ignore même ce que c'est que la science et ne se démontrerait que ridicule.

Et d'abord la première chose que nous sommes en droit de demander à notre jeune Critique, c'est de se nommer et de se *définir*

elle-même. Toute science commence par une définition. Une science bien faite est comme un discours bien conduit, elle est l'épanouissement d'une définition. Quellè est la définition de la Critique nouvelle? Nous connaissions déjà la critique littéraire, la critique philosophique, la critique théologique, la critique historique, la critique artistique, c'est-à-dire le discernement du vrai et du faux dans la littérature, dans la philosophie, dans la théologie, dans l'histoire, dans l'art. Personne ne s'y trompe. Mais nous demandons ce que c'est que cette chose mystérieuse, insaisissable et toujours fuyante, qui se nomme elle-même de ce nom un peu superbe, la *Critique*. Il serait pourtant scientifiquement très-désirable de savoir d'abord ce que l'on veut renfermer sous ce nom magnifique. Pour discuter il faut s'entendre, et pour s'entendre il faut définir : donc, que la Critique daigne nous dire ce qu'elle est; qu'elle ose se définir. Se définir?... Allons donc! la Critique antichrétienne n'est pas si simple; elle s'en gardera bien. Chose remarquable : ce que nous n'en avons pu obtenir jusqu'à présent, c'est une définition

d'elle-même, une définition claire, qu'on puisse traduire en une formule populaire devant le tribunal du bon sens. Il ne faut pas s'en étonner ; comme tout ce qui se sent faux, la soi-disant Critique a horreur de la définition ; la définition pour elle serait le suicide. Un infaillible instinct lui révèle que, le jour où elle se définira, elle sera condamnée à mort. L'indéfini est le bouclier qui la défend ; la définition serait le glaive qui la tuerait. La définition est le signe de la vérité ; l'indéfini est le signe de l'erreur. Donc la Critique ne se définira pas.

Mais si la Critique ne peut se définir et ne se définit pas, en revanche elle peut se vanter, et elle se vante : c'est sa manière de se définir. Elle se peint elle-même par elle-même, et elle se prend à s'admirer, comme une beauté qui se contemple dans sa propre image. Elle se pare et elle s'étale, elle dédaigne et elle méprise. Nous ne savons pas comment elle se définit : écoutons ce qu'elle dit, et nous saurons ce qu'elle s'estime. La critique n'est pas modeste ; la modestie est son moindre défaut. Si vous demandez, comme les Juifs au

saint Précurseur, à cette messagère du progrès : Que dites-vous de vous-même? *Quid dicis de teipso?* elle vous répond avec une calme assurance : « Je suis la plus haute expression de la raison humaine ; la raison même appliquée à tout, et portant sur toutes choses avec un impartial regard les arrêts d'une inflexible justice. *Je juge en souveraine les hommes et les Dieux* ; *je ne connais pas le respect*. Pour moi, *il n'y a ni prestige, ni mystère. Je romps tous les charmes, et je dérange tous les voiles. Je suis la seule autorité sans contrôle ; je suis l'homme spirituel de saint Paul, qui juge tout, et n'est jugé par personne :* je suis plus haut que la théologie, plus haut que la philosophie, plus haut que tout. Oui, la philosophie elle-même, qui aspire à gouverner le monde, doit comme toute chose s'incliner devant moi. Je n'accepte pas *les prétentions du philosophe aspirant à régenter toutes les sciences. Ces prétentions de la philosophie ne sont pas plus justifiées que celles de la théologie.* Le moyen âge a voulu faire de la première une servante de la seconde ; nos philosophes veulent faire de la seconde une servante de la

première : ces deux prétendues royautés sont également illégitimes. La Reine, c'est moi : *Ast ego regina !... L'esprit de la théologie est l'inverse de celui de la vraie critique, et la philosophie de son côté aboutit à un dogmatisme aussi insupportable.* Ce qu'il y a de légitime et d'élevé dans ces deux puissances, qui ont prétendu tour à tour prendre l'empire du monde, vient se résoudre et se confondre en moi. Donc moi, moi seule, et c'est assez. »

Arrivée, à force de s'exalter elle-même, à ces hauteurs vertigineuses, la nouvelle Critique se sent prise pour l'humanité entière d'un mépris immense. J'ai beau regarder en haut, je ne parviens pas à mesurer la hauteur d'où elle laisse tomber ses dédains sur tou ce qui n'est pas elle ; et rien ne doit moins vous surprendre que de l'entendre dire, avec une naïveté de superbe qui tient du prodige :

« Moi, la Critique, sachez-le bien, j'ai pris *une position exceptionnelle*, et *ma propre estime me suffit. Je méprise la foule, car l'humanité est vulgaire ; elle a l'esprit étroit ; et le nombre d'hommes capables de saisir les vraies analogies*

des choses est imperceptible. Aussi, le dédain *est un plaisir* que je me suis fait*; c'est la fine et délicieuse volupté que je savoure à moi seule. Il y a une certaine élévation d'âme qui ne s'obtient que par l'habitude du mépris :* et *je goûte le charme austère qu'il y a pour les âmes fortes à braver la médiocrité impuissante et à s'attirer la haine des sots.* Car ce que je fais surtout profession *de mépriser, c'est la médiocrité; la médiocrité seule exclut du royaume des cieux*, *c'est-à-dire de la participation à l'idéal.* Mes disciples à moi *sont les seuls vrais élus; ce sont les véritables fils de Dieu; ils parviennent* avec moi et par moi *à cette région supérieure et céleste*, *où l'âme*, *fortement assise dans son idée de la beauté morale*, *est placée par sa noblesse dans l'heureuse impossibilité de mal faire;* et moi et les miens, nous *sommes encore à attendre que l'on nous prenne en flagrant délit de faiblesse.* »

Ainsi dit la Critique ; et sauf le *je* introduit ici pour dramatiser le discours, c'est son propre langage que vous venez d'entendre : vous la suppliez de se nommer et de se définir, elle se peint et elle s'admire; vous vouliez avoir sa définition, elle vous donne son portrait. C'est,

peut-être, très-artistique ; c'est assurément très-peu *scientifique*.

Mais la Critique, qui ne se définit pas, saura-t-elle se circonscrire? si elle ne nous dit pas ce qu'elle est et en quoi elle consiste, ne voudra-t-elle pas nous dire ce qu'elle fait et de quoi elle s'occupe? ne pouvant définir sa nature, ne saura-t-elle au moins préciser son objet? Mais non : et voici qui démontre encore mieux que la Critique nouvelle n'est pas une science : c'est qu'elle n'a pas d'*objet* déterminé. Toute science est une équation entre un sujet qui connaît et un objet connu ; elle est nécessairement la connaissance d'nne chose plutôt que d'une autre. Il n'y a pas de science de l'indéterminé dans le sens rigoureux. La Critique doit donc nous dire sur quoi porte son regard, son travail, ses conquêtes. Quel est le champ limité où sa curiosité se promène et où son activité se déploie? Est-ce la terre ou le ciel? est-ce l'homme ou la nature? est-ce l'esprit ou la matière? est-ce le visible ou l'invisible? est-ce le nécessaire ou le contingent? est-ce la réalité ou l'abstraction? Où la Critique prétend-elle poser son trône, et quelles sont les fron-

tières du royaume qu'elle revendique? Veut-elle régner dans la sphère des idées ou seulement dans le domaine des faits? et alors, à quelles catégories d'idées, à quelles catégories de faits prétend-elle étendre son sceptre et imposer ses lois? Vous dites que vous êtes la science; mais encore faut-il connaître ce que vous prétendez savoir. Je suis la Critique, dites-vous. — Mais la critique de quoi, s'il vous plaît? La critique de l'histoire? alors vous êtes historien; il n'y a pas de critique historique sans une science de l'histoire. La critique de la philosophie? alors vous êtes philosophe; il il n'y a pas de critique philosophique sans une philosophie. La critique de la théologie? alors vous êtes théologien; il n'y a pas de critique théologique sans une théologie. Ici notre jeune Critique n'est nullement embarrassée : elle accepte tous ces rôles à la fois, et beaucoup d'autres encore. Non-seulement elle trouve très-simple qu'on soit à la fois grand historien, grand érudit, grand philosophe et grand théologien; elle est encore exégète et linguiste, ethnographe et hagiographe, numismate et antiquaire, physicienne et chimiste, logicienne

et métaphysicienne, physiologiste et naturaliste, psychologue et anthropologue, cosmologue et géologue, et si je ne me trompe, quelque peu astrologue ! O prodige ! déjà occupée de tant de choses et illustrée par tant de savoir, nous l'avons vue naguère encore, le front tourné vers les profondeurs du ciel, cherchant à éclairer de son regard l'obscurité lointaine des nébuleuses, et comptant sur ses doigts toutes les révolutions des mondes atomistiques, nous décrire au menu toutes les transformations des soleils et des étoiles !

Ainsi, c'est entendu, la Critique nouvelle n'ignore rien ; elle est la toute-science. Vous la voyez passer, traînant avec elle sous une pourpre littéraire tous les trésors scientifiques, et semblant dire à l'humanité contemporaine : « Regardez-moi bien ; je suis l'encyclopédie « de la science au XIX[e] siècle. » Aussi, notre public, d'une ignorance si épaisse surtout en matière religieuse et théologique, ne revient pas de sa stupéfaction ; et il porte la main à son chapeau, pour saluer cette Minerve moderne qu'on croirait sortie hier par un enfantement miraculeux du cerveau de l'antique Jupiter.

Mais tandis que le peuple, trompé par un faux étalage, s'écarte religieusement pour laisser passer la nouvelle déesse, les maîtres de la science sourient d'un sourire grave ; et songeant à ce qu'il leur a fallu de travail, et peut-être de génie, pour ouvrir leur sillon dans le terrain même d'une seule science, ils disent : « En vérité, cet universel savoir ressemble fort à ne rien savoir. » Ah ! si vaste est l'empire de la science, si multiples sont ses provinces, que la vie d'un savant ne suffit pas, non-seulement à les creuser, mais même à les parcourir. L'homme qui a pu en approfondir une seule et en rapporter tout rayonnants de l'éclat de son génie quelques trésors nouveaux, est salué comme un prodige. Mais s'il veut à la fois tout embrasser et tout approfondir, sa tête prend le vertige ; son intelligence divague ; et il entend du fond des choses et du fond de lui-même une voix qui lui crie : Arrête ! homme, ne dépasse pas la frontière humaine ; entre ces deux partages, à toi de choisir : effleurer beaucoup de choses, ou bien approfondir une chose, embrasser l'étendue, ou bien creuser un puits :

quoi que tu rêves, c'est ton alternative. Les talents de surface prennent d'instinct le premier parti; le vrai génie prend le second. Le rêve de l'universel savoir est encore plus insensé que le rêve de l'empire universel. La Critique antichrétienne, avec sa prétention de tout embrasser et de tout pénétrer, n'est qu'une mauvaise contrefaçon de la toute-science de Dieu par le génie de Satan; et son encyclopédie de la science n'est vraiment qu'une moquerie de la science.

Et pourtant, Messieurs, il y a une chose qui accuse encore davantage dans la Critique nouvelle la moquerie scientifique : l'absence de *principes*, c'est-à-dire de vérités certaines, claires, évidentes par elles-mêmes et comme telles génératrices de la science qui en dérive. Toute science faite est un édifice ; tout édifice a des fondations; et les fondations de toute construction scientifique, ce sont les principes manifestement et absolument vrais eux-mêmes par eux-mêmes. Bossuet et Bourdaloue eussent assurément estimé superflu d'insister dans une chaire chrétienne sur des éléments si primitifs. Peut-être eussent-ils rougi de rap-

peler au grand siècle, en présence de son grand roi, qu'il n'y a pas de science réelle sans principes certains. Moi, je n'en rougis pas : je connais mon siècle ; et j'ai trop appris de lui que ses aberrations atteignent jusque-là, jusqu'à la source du raisonnement lui-même.

Or, s'il est incontestable qu'il n'y a pas de science réelle sans principes certains, je demande comment la Critique antichrétienne pourrait aspirer à l'honneur de se faire accepter comme la science, alors que ce qui frappe surtout en elle les observateurs attentifs, c'est l'absence même de tout principe ? Où sont, dans la Critique négative, les principes évidents dont elle fait ses points de départ pour explorer le champ de la vérité et reculer les limites du savoir humain ? Qu'on m'en cite un *seul*, et je me déclare satisfait.

Il est vrai, au fond de ses raisonnements nuageux, vous entrevoyez des *semblants* de principes. Sous la gaze ondoyante et légère dont elle marche toujours voilée, on voit passer, tour à tour, tantôt le panthéisme, tantôt l'athéisme, tantôt le matérialisme, tantôt le positivisme, mais à l'état d'hypothèses seule-

ment et d'hypothèses enveloppées de réticences ou masquées d'équivoques. Sa logique pudibonde n'ose les poser à visage découvert, comme des dogmes reconnus et des principes avoués. Toutefois sa complicité avec le Positivisme est plus manifeste et moins dissimulée ; et c'est par là surtout qu'elle met à nu le néant de ses principes.

Comment, en effet, cette Critique garderait-elle des principes, alors qu'avec le Positivisme elle nie, à peu près dans toutes les sphères où se meut l'intelligence, le caractère souverain qui distingue les principes, à savoir le caractère de l'*absolu?* La jeune Critique vous accordera peut-être que cette proposition : *deux et deux ne font pas cinq*, est absolument vraie : elle reconnaît, je le veux croire, dans l'ordre mathématique et dans les régions purement abstraites, un empire de l'absolu : mais hors de là (et ce *hors de là* est immense), il n'y a plus rien d'absolu. En religion, en morale, en philosophie et en théologie, rien d'absolument vrai, rien d'absolument faux. Dans ces sphères diverses et beaucoup d'autres encore, la libre Critique se meut avec d'autant

plus d'aisance, qu'elle y marche dégagée de l'absolutisme des principes ; et sa liberté de pensée n'est que l'affranchissement de ce qu'elle nomme leur tyrannie.

Ecoutez-la parler :

« Le *logicien*, dit-elle, *se place au point de vue des abstractions* et *oppose l'une à l'autre la vérité et le mensonge*, *l'imposteur et le prophète.* » C'est ce qu'a toujours fait jusqu'ici le bon sens du genre humain. Mais notre Critique ne l'entend pas ainsi. *Qui peut dire*, demande-t-elle dans sa naïveté sournoise, *qui peut dire la ligne qui sépare l'aimable du haïssable, la laideur de la beauté*, *la vision divine de la vision satanique ?* En d'autres termes : qui peut dire la ligne qui sépare la vérité de l'erreur, le vrai absolu du faux absolu ?

Je le demande, Messieurs, peut-on avouer plus clairement qu'il n'y a pas de principes? Qu'est-ce que le principe, si ce n'est une ligne éternelle, immuable, inflexible, qui sépare dans l'ordre rationnel le vrai du faux, dans l'ordre moral le bien du mal, dans l'ordre social l'harmonie du chaos, dans l'ordre artistique le beau du laid, et dans l'ordre religieux le divin

de l'humain? Si ces lignes n'existent pas, ou si elles ne sont pas saisissables, quel moyen vous reste-t-il à vous-même de distinguer l'erreur de la vérité, le bien du mal, la laideur de la beauté, le divin de l'humain? Et dès lors, que devient la Critique? Est-il possible de s'infliger à soi-même d'une manière plus solennelle le stigmate de la contradiction scientifique, que de se nommer superbement la *Critique*, et de proclamer l'impossibilité de *discerner* le vrai du faux, qui seul constitue la vraie Critique? Qu'est-ce qu'une Critique qui n'a pas un critérium? Et qu'est-ce qu'un critérium, si ce n'est un principe qu'on suppose être absolument certain? Si vous n'avez pour point de départ, comme toute science qui se respecte elle-même, des vérités tout à fait irrécusables, que prétendez-vous nous démontrer? Si les principes absolument vrais ne sont pas votre première base, sur quoi donc espérez-vous asseoir cette science dont vous nous annoncez la grande architecture, et dont vous nous tracez à l'avance dans vos œuvres l'élégant péristyle?

Sur quoi? Ah! Messieurs, recueillez-vous

pour entendre le mot sacramentel de la Critique antichrétienne : *La vérité tout entière n'est que dans la nuance*. La nuance, toujours la nuance ; voilà le point de départ de cette science si *fine*, si *flexible*, si *délicate*, si fugace, si insaisissable, qu'elle échappe aux regards de la raison populaire, pour se dérober dans je ne sais quel nuage diapré, à travers lequel, comme dans un arc-en-ciel, vous cherchez vainement le point qui sépare la couleur de la couleur, et ne saisissez que des nuances qui touchent à des nuances !... Cette image vous peint dans toute sa vérité la Critique nouvelle. Echappée par la négation de l'absolu aux étreintes de la logique, affranchie par son panthéisme des entraves de la métaphysique, elle s'en va, légère et vagabonde, porter la *finesse* de son regard à tous les horizons de la pensée ; et là, à force d'analyser et de décomposer les rayons de la lumière au prisme de son génie, elle vous présente non des vérités intégrales et pleines, mais des moitiés, des tiers, des quarts, des dixièmes, des centièmes de vérité, une poussière du vrai qui vous aveugle autant qu'une poussière du faux; et où vous distin-

guez tout au plus dans les lueurs fugitives des réalités indécises, moins que cela, des ombres qui flottent dans un vague infini !

Vous aviez cru jusqu'ici, avec l'humanité et le bon sens, que le faux différait radicalement du vrai, le bien du mal, le laid du beau : c'était une erreur d'optique. Regardez de plus près ; ayez l'œil assez *fin*, le sens assez *délicat*, l'esprit assez *flexible* pour saisir les *nuances*. Ne vous jetez pas, *comme certains esprits absolus, à la manière d'un sanglier, sur la vérité grossière et palpable*. Ayez des procédés plus *délicats* et plus dignes d'un esprit *exquis* ; s'il le faut, prenez la loupe de la Critique nouvelle, pour apercevoir dans le monde moral et religieux les infiniment petits, invisibles à l'œil nu du bon sens populaire : et vous verrez que ce que vous nommiez le faux n'est qu'une nuance du vrai ; ce que vous nommiez le laid, une nuance du beau ; ce que vous nommiez le mal, une nuance du bien. Et si vous pénétrez jusqu'aux mystères les plus intimes de la nature, de l'humanité et de Dieu, vous saurez que ce que vous nommiez le divin n'est qu'une nuance de l'humain, et ce que vous nommiez

le surnaturel, une nuance de la nature. Par le même procédé infaillible, vous trouverez, dans un autre ordre de choses, que le noir et le blanc n'ont pas entre eux de différence aussi profonde que vous l'imaginiez ; et, avec un peu de progrès encore dans la *finesse* du regard et dans la *délicatesse* de la sensation, vous arriverez à découvrir que le noir pourrait bien n'être qu'une nuance du blanc, et le blanc une nuance du noir. Et voilà pourtant ce que c'est que d'avoir tant d'esprit et de n'avoir plus de principes!

Or, quand on en est arrivé là, on peut bien dire, si on le croit, que l'on est un écrivain délicat, un artiste ingénieux, un *dilettante* de l'érudition ou de la littérature ; mais on devrait avoir la pudeur de ne pas se parer comme d'un prestige devant ses contemporains, de ce mot de science, qui impose d'autres obligations à ceux qui en recherchent l'honneur. Vous posez en savant ; vous annoncez une rénovation et une épuration de toutes les sciences par la vôtre : ayez au moins la première condition de toute science ; ayez des principes, des principes certains.

Ce n'est pas encore assez ; avec des principes certains ayez des *conclusions* rigoureuses. La science est la vérité des principes montrée dans les conclusions ; et le travail scientifique est de faire sortir, à la lumière de la raison, l'inconnu des entrailles du connu. Dieu seul voit d'une vue infiniment claire des conclusions au fond même des principes ; le génie doué d'intuition les pressent ou les entrevoit ; le raisonnement les montre à tous, et c'est le triomphe de la vraie science. Nous sommes donc en droit de demander à la Critique, qui se pose comme souverainement scientifique, des conséquences nettes et des conclusions rigoureuses. Vous êtes la reine scientifique, vous êtes la science des sciences : soit ; mais montrez vos conclusions : qu'on sache d'où vous partez, et qu'on sache où vous aboutissez. Citez une vérité que nous ne connaissions pas et que nous tenons de vous ; une seule ! Jusqu'ici, vous avez pu affirmer et affirmer encore, douter et douter encore, nier surtout et nier encore ; mais qu'avez-vous démontré et qu'avez-vous conclu ? Rien, Messieurs, absolument rien. Il ne faut pas s'en étonner : quand

on n'a pas de principes, pourquoi aurait-on des conclusions? Les conclusions sont les filles légitimes des principes enfantées à la science par une raison féconde.

Comment, d'ailleurs, la Critique négative arriverait-elle à des conclusions scientifiquement rigoureuses, alors qu'elle met sa plus haute sagesse et sa logique la plus habile précisément dans l'absence de toute conclusion? N'est-ce pas elle qui a dit au milieu de nous cette parole la plus antiscientifique qu'on ait peut-être jamais osé dire : *Et qui sait si la finesse de l'esprit ne consiste pas à s'abstenir de conclure?* En vérité, c'est par trop se moquer de la raison humaine. Ah! Messieurs, croyez-le bien, si un prêtre, du haut d'une chaire sacrée, laissait tomber de ses lèvres une parole comme celle que je viens de redire, la sensation en serait énorme; la presse antichrétienne n'aurait pas assez d'anathèmes pour excommunier de la raison le prêtre sacrilége qui ferait à la science une pareille injure. *Qui sait si la finesse de l'esprit ne consiste pas à s'abstenir de conclure?* Qui sait? Mais tout le monde; oui, tout le monde sait

que mettre sa science à s'abstenir de conclure est scientifiquement une contradiction qui révolte le bon sens; mais oser s'en vanter est une insolence qui aurait lieu de soulever l'indignation du vrai savant. O grands esprits! quand parlerez-vous pour que l'on vous entende? Voyez donc. Votre Critique prétend-elle nous démontrer quelque chose, ou ne nous démontrer rien? Dans le premier cas, pourquoi ne pas conclure? Dans le second, pourquoi parler de science? Qu'est-ce qu'une science qui met son ambition à ne rien conclure et à ne rien démontrer?

Mais ici, je crois voir notre jeune Critique relever la tête et se redresser avec fierté : Vous m'insultez, dit-elle; vous me calomniez, j'ai une conclusion, une conclusion radicale dans son fond, immense dans ses résultats; une conclusion qui doit régénérer la science et transformer le christianisme; une conclusion qui marquera dans l'histoire une des plus grandes étapes de l'esprit humain, et le point de départ de sa plus glorieuse transformation; une conclusion qui doit vous tuer vous-même et donner la mort à vos doctrines. Cette conclusion

se résume en ce seul mot : *Plus de surnaturel.* Oui, de toutes mes recherches historiques, de toutes mes déductions logiques, et de toutes mes inductions philosophiques, j'arrive à cette conclusion souveraine et décisive : Je conclus *qu'il n'y a pas de surnaturel.*

Telle est, en effet, la grande ambition de la Critique antichrétienne. Après avoir mis sa plus fine sagesse à s'abstenir de conclure, une contradiction de plus ne l'embarrasse pas : elle dit qu'elle conclut à la négation du surnaturel. Comme Caton l'Ancien dans le sénat romain terminait ses discours par cette inévitable conclusion : *Et je conclus qu'il faut détruire Carthage* , ainsi la Critique nouvelle, après ses très-longs et très-obscurs discours, en revient toujours à cette formule très-concise et très-claire : Il n'y a pas de surnaturel ; il ne peut pas y en avoir. C'est à regret, dit-elle, que j'arrive à cette conclusion *qui doit ébranler des convictions sincères et peut-être troubler la foi naïve des croyants ; mais qu'y puis-je faire? C'est de l'ensemble des sciences que sort ce grand résultat : Il n'y a pas de surnaturel.*

Messieurs, je ne sais pas si Caton l'Ancien

devant les sénateurs romains prouvait sa thèse contre Carthage ; je n'étais pas là pour l'entendre. Mais j'ai entendu parler notre jeune Critique, et je sais très-bien que devant le sénat des esprits sérieux elle ne prouve pas sa thèse contre le surnaturel. En dépit de ses beaux discours, le surnaturel est vivant dans l'humanité, l'humanité entière croit au surnaturel ; elle y croit si profondément, si nécessairement, que quand elle essaye de se dérober tout à fait au vrai surnaturel, c'est-à-dire au surnaturel chrétien, elle se réfugie dans un surnaturel faux, imaginaire, impossible ; et vous voyez les fantasmagories du mesmérisme ou les visions du spiritisme remplacer, dans l'âme dévoyée et vide, la foi au vrai surnaturel et au vrai christianisme. En face de ce fait éclatant comme le soleil, c'est à la Critique de démontrer clairement et rigoureusement que cette aspiration au surnaturel, si générale et si constante dans l'humanité, est une perpétuelle et universelle chimère : conclusion assez grave, ce semble, pour qu'elle s'estime obligée d'en donner la démonstration.

Eh bien ! je le demande hardiment à tous

ceux qui ont lu ses livres ou entendu ses discours, cette démonstration, où donc est-elle? Pour moi, je l'avouerai tout haut : j'ai cherché partout dans ses œuvres, page par page, la preuve d'une assertion qui donne au christianisme et à l'humanité un démenti si solennel sur un point si décisif ; je ne l'ai pu rencontrer : j'ai trouvé l'affirmation partout, et la démonstration nulle part!..... Oui, nulle part, vous dis-je.

Et comment l'aurais-je pu trouver? Non-seulement la Critique ici ne démontre rien, mais elle n'entreprend pas même de démontrer. La démonstration l'épouvante encore plus que la définition ; et se posant avec orgueil même au sein de son impuissance, elle récuse fièrement une discussion qu'elle déserte lâchement. C'est elle qui le proclame, et cette fois nous pouvons l'en croire : *Quant à la question fondamentale sur laquelle doit rouler la discussion du fait de la révélation et du surnaturel, je ne la touche jamais.* Vraiment, jamais? Et pourquoi, illustre logicien, ne touchez-vous jamais à la question qui est la suprême question? Ecoutez la réponse, Messieurs; il n'en

peut être pour vous de plus instructive, *parce que la discussion d'une telle question n'est pas scientifique ;* et *parce que la science indépendante la suppose antérieurement résolue.*

Ah ! nous y voilà : la Critique vient de laisser devant vous échapper son secret. Oui, voilà le mot révélateur de la science nouvelle ; et je vous le demande, Messieurs, est-il assez positif ? Ainsi, c'est décidé, la question des questions, la Critique indépendante ne la discutera pas ; elle la *suppose résolue ;* et cela, entendez-le bien, parce qu'elle est la science *indépendante*, et qu'à ce titre apparemment elle a le droit de supposer ce qu'elle ne veut ou ne peut démontrer. En vérité, voilà une manière d'être scientifique que nous ne connaissions pas, et dont tous nos savants auront lieu de s'étonner !... Quoi ! vous avez devant vous et contre vous dix-huit siècles de science et de génie : pour affirmer le surnaturel et le divin, vous avez la grande et lumineuse légion de tous les docteurs de la catholicité ; que dis-je ? vous avez toute la grande armée doctrinale qui porte la parole et le drapeau de Jésus-Christ ; et vous dites : Je n'ai *rien à démêler avec les polé-*

mistes et les théologiens, et jamais je ne discuterai avec eux... Les chrétiens privés du grand jour de la Critique sont des esprits bornés, et *décidés à rester tels : disputer avec eux*, *c'est perdre sa peine ; c'est vouloir argumenter le sauvage sur l'absurdité de ses fétiches.* Et ces esprits *bornés, décidés à rester tels*, et ces polémistes si superbement dédaignés, se nomment, selon les temps, Origène ou saint Augustin, saint Anselme ou saint Thomas d'Aquin, Bossuet ou Fénelon, Descartes ou Leibnitz !... Je vous le demande, cette fois, est-ce assez impertinent ?...

La voilà donc, cette Critique superbe qui reproche aux religions, et surtout au christianisme, de s'imposer tout d'une pièce ; la voilà convaincue de s'imposer elle-même tout entière, sans discussion et sans examen, sans preuve et sans démonstration ; la voilà face à face avec la science, dépouillée de toutes les qualités et de tous les attributs de la science ; la voilà convaincue de nous donner comme conclusions de la science et comme résultat de ses découvertes, ses gratuites hypothèses et les partis pris de ses entêtements.

Après cela, croyez si vous voulez que cette Critique est la science. Qu'elle-même s'en aille à travers les fleurs de sa littérature et les parfums de sa poésie, étaler son érudition de parade et sa théologie de roman ; qu'elle continue de redire devant la foule béate : *Je suis la plus haute expression de la raison humaine*, *je suis la science même.* Nous pouvons lui dire en toute connaissance de cause et en toute conviction sincère : Non, vous n'êtes pas la science, car vous ne vérifiez en vous aucune des conditions de la science. Les vrais savants vous ont regardée, non-seulement de l'autre côté du Rhin, mais encore de l'autre côté des Alpes, des Pyrénées, de la Manche, voire même de l'autre côté de l'Océan : de partout ils ont remué la tête et haussé les épaules ; ils ont dit : C'est la dérision de la science, c'est le charlatanisme scientifique !...

Mais, autant la Critique nouvelle justifie peu le titre qu'elle se donne en se nommant *scientifique*, autant elle justifie celui que nous lui donnons nous-même en la nommant *antichrétienne.*

II

Vous venez de le voir, Messieurs, rien n'est moins scientifique que la Critique nouvelle : la science n'est pour elle qu'un prestige dont elle se sert pour tromper nos ignorances. C'est une des grandes infirmités de notre nation et de notre siècle de subir avec une affligeante facilité la séduction de la phrase et la fascination des mots. Il y a toujours, en ce pays, un mot qui usurpe l'honneur d'exercer sur notre génie national un empire humiliant; il y a d'un côté le mot épouvantail, et de l'autre le mot fascinateur : le mot épouvantail évoqué chaque matin par le journalisme antichrétien, pour faire peur de Dieu, de la vérité et du bien à ce grand mais terrible enfant que l'on appelle le peuple; le mot fascinateur, à l'usage de tous les ambitieux de la gloire ou de la fortune; mot généreux d'ordinaire, et comme tel exerçant un plus facile empire sur les âmes grandes mais crédules, nobles mais ignorantes; race d'hommes dont

notre siècle est plein. Aujourd'hui le mot prestigieux par excellence, celui qui porte dans son mystère la grande tentation des intelligences, c'est celui-ci : *la Science*. Cela est si vrai que quiconque parmi vous, à tort ou à raison, peut arriver à se faire accepter comme la science, est sûr de voir le siècle s'incliner sur son passage et lui préparer des ovations.

Voilà pourquoi il fallait tout d'abord arracher à la Critique antichrétienne son masque scientifique. Nous l'avons regardée en face, et nous avons vu tomber de son front l'auréole dont elle s'environne ; le fantôme de la science s'est évanoui. Ce qui demeure sous nos yeux, c'est une littérature de genre se jouant aux confins de l'histoire et de la légende, une fantaisie légère qui se promène dans le champ varié de l'érudition et de l'art ; un voyage littéraire à travers les origines religieuses et les antiquités sacrées : que sais-je? l'idylle, la pastorale, le roman, recouverts d'un vernis scientifique ; tout ce que vous voudrez, moins la science.

Mais même dénuée de la réalité de la science, et réduite à sa valeur, cette Critique, grâce à

nos infirmités, ne laisse pas que d'être une puissance; mais quelle puissance? Il est impossible de nous faire sur ce point une dernière illusion; la Critique dont je parle est devant le christianisme une puissance de *démolition* : plus antichrétienne encore qu'elle n'est antiscientifique, elle est la forme la plus dangereuse et la plus séduisante de l'*antichristianisme* contemporain.

Mais quoi ? il y a donc un antichristianisme contemporain? Oui, Messieurs, quelle que soit la vraie cause de ce phénomène, il est visible qu'il se fait au milieu de nous, au nom de la science, une reprise d'armes contre le christianisme, et même contre toute religion. Deux courants apparaissent sous nos yeux, emportant les générations nouvelles dans deux directions diamétralement opposées : par l'un de ces courants notre siècle remonte vers Jésus-Christ et redevient chrétien; par l'autre, notre siècle s'éloigne de Jésus-Christ et retourne au paganisme. Le premier de ces deux courants est vaste et profond; il suit dans un silence divin sa marche longue et progressive, malgré les frémissements des passions qui

hurlent au rivage. Le second est relativement petit; mais il est violent; il se précipite, il bondit, il écume, il heurte avec fracas, comme le torrent qui déborde, le granit immobile; mais comme lui il passera vite, et ne laissera derrière lui que les vestiges de ses désastres. C'est le courant antichrétien; c'est l'antichristianisme qui essaye une fois de plus de renverser cette religion qu'on tue toujours, et qui ne sait jamais mourir.

Quel est le théâtre, quels sont les acteurs, quel est le mot d'ordre de cette guerre nouvelle? Où se produit surtout cet antichristianisme qu'on pouvait croire enseveli et mort à jamais, et qui semble vouloir ressusciter aujourd'hui son impiété vieillie et ses haines rétrogrades? Il se produit sous toutes les formes de la littérature, dans le drame, dans le roman, dans le pamphlet, dans la brochure, même dans la revue et presque dans le journal. Des journaux semblent exister tout exprès pour vous apporter chaque matin, avec l'événement de la veille, contre Jésus-Christ et son Eglise le témoignage d'une haine toujours ancienne et toujours nouvelle; et des revues accréditées, trouvant une

trop facile hospitalité même en des foyers catholiques, ont été naguère surprises en flagrant délit d'antichristianisme, au point de désoler tous les chrétiens et d'étonner même les antichrétiens.

Oui, Messieurs, le fait est là tout vivant, et défie le démenti : il y a une armée, c'est trop dire, il y a une légion de l'antichristianisme, mince par le nombre et le génie, mais bruyante par l'agitation et le scandale ; légion militante de l'erreur contemporaine ; soldats égarés du fouriérisme, du saint-simonisme, du positivisme et de toutes les philosophies plus ou moins en déroute. Postérité légitime mais dégénérée, reconnaissable mais rachitique du patriarche de Ferney, tous ces Voltaires *au petit pied* contrefont du mieux qu'ils peuvent sa paternité antichrétienne : impuissants à reproduire son style, ils reproduisent son ricanement ; et ne pouvant lui dérober son esprit, ils lui prennent sa grimace, ne l'imitant bien qu'en une chose, sa haine contre Jésus-Christ et contre le christianisme.

Entre les hommes qui parlent, qui écrivent, qui s'agitent dans ce petit monde antichrétien,

y a-t-il une entente, une convention, un mot d'ordre ? Peut-être!... N'importe, ils se devinent; ils se comprennent et se prêtent contre Jésus-Christ et les siens un mutuel secours : et le dénigrement, le mensonge et la calomnie s'organisent une fois de plus pour battre en brèche dans le christianisme les trois choses qu'ils y redoutent, les doctrines, les institutions, les personnes. Qui ne verrait pas cela se démontrerait aveugle ; et quiconque, après l'avoir vu, craindrait de le dire, se démontrerait lâche.

Quoi qu'il en soit, dans cette agression antichrétienne la Critique a sa place et porte sa bannière. Une chose la distingue dans la légion voltairienne, elle ne rit pas ; sa gravité de commande fait bien parfois un peu rire, mais elle-même ne rit jamais. Elle n'en est pas moins de la race ; elle a le trait de la famille, la haine contre le christianisme, avec la dissimulation de plus et la franchise de moins.

Si vous en croyez ses protestations calculées, *loin d'affaiblir le sentiment religieux, elle voudrait contribuer à l'élever et à l'épurer. C'est le devoir du savant d'exposer avec fran-*

chise le résultat de ses recherches, sans vouloir troubler le moins du monde la conscience des personnes qui ne sont pas appelées à suivre la même voie. Et se confondant en excuses, elle dit avec un accent de bienveillance qui impose aux cœurs simples : *Ah! ceux-là ne me connaissent guère qui croient que je veux diminuer la somme de religion qui reste encore dans ce monde. En vérité, je serais inconsolable, si je savais que mes écrits dussent jamais scandaliser une seule de ces âmes naïves qui adorent si bien en esprit.*

Ainsi dit la Critique; à l'entendre, rien n'est plus innocent que son travail. Elle s'en va de tous côtés minant à la dérobée tous les fondements sur lesquels l'humanité religieuse est assise avec sa foi, ses espérances et ses institutions; et tandis qu'elle ôte tous les appuis qui soutiennent l'édifice, elle dit aux pieux fidèles prosternés sur le parvis : « Ne craignez rien ; continuez de prier, d'adorer et de chanter en paix ; je veux savoir sur quoi posent les assises de la grande basilique : je ne fais que de la science, de la science bienveillante et dévouée; ne m'accusez pas, je vous prie, de

vouloir ébranler les murs de ce temple qui abrite l'humanité, et *où se rencontrent les plus belles âmes de la terre.* » Et en attendant que les fidèles se rassurent, elle poursuit, mineur infatigable, ses excavations souterraines et son travail démolisseur. Elle creuse, elle sape, elle disjoint, elle pulvérise; en un mot, elle démolit non-seulement les fondements de toute foi religieuse, mais encore les fondements de toute conviction sincère. Sous le prétexte très-spécieux qu'il est de sa mission et de son droit de *discerner* le vrai du faux, elle ne vous laisse plus voir partout que le faux; le spectre du faux se dresse seul sur son passage devant les disciples de la vérité; et le fantôme du néant, l'unique apparition qu'on découvre derrière elle, vient ricaner au visage des adorateurs de l'Infini; et cette Critique, en apparence si inoffensive, se révèle dans toutes les sphères où elle se pose, comme la puissance essentiellement destructive : elle promettait en paroles de n'être que le *discernement*, elle est partout, en réalité, le *déracinement*.

Je passe sans m'y arrêter devant toutes les ruines qu'accumule partout ailleurs cette Cri-

tique implacable, qui a l'ambition d'ébranler toutes les bases, de dissoudre tous les ciments et de couper toutes les racines par lesquelles les vérités conservatrices de tout ordre se tiennent, et vivent au fond de l'âme humaine. Je ne tiens compte ici que de ce qui touche directement à la religion et au christianisme ; et j'affirme très-haut et de toute l'énergie de ma conviction sincère, que la Critique est au milieu de vous un travail destructeur de toute religion et de tout christianisme.

Voyons donc ; cette Critique qui se proclame si religieuse, la religion par excellence, que dit-elle et que prétend-elle faire de la religion, *ce plus haut sommet de la vie par lequel l'humanité touche de plus près à l'idéal ?* La religion n'est plus une chose supérieure à l'homme ; elle est *l'œuvre intime des facultés de chacun ; c'est un problème que l'esprit crée en s'y appliquant ; et chacun se fait sa théologie selon ses besoins.* Le divin lui-même, qui constitue l'élément religieux, est encore l'œuvre de l'homme ; *l'humanité fait du divin comme l'araignée file sa toile.* Dès lors, vous voyez sans peine où gît la vraie religion. *La vraie et la bonne religion est*

pour chacun celle qu'il croit et qu'il aime. La religion est toujours vraie dans la croyance du peuple; et la croyance populaire sanctifie le symbole le plus imparfait et le culte le plus dégradé ; même le symbole du fétichisme et le culte de... oui, fût-ce l'impure déesse ; fût-ce les mystères de la religieuse Paphos ; fût-ce les orgies sacrées de la sainte Biblos ! Dès lors, la religion est bien simple ; elle est l'aspiration au monde idéal, et voilà tout. Ainsi, passez votre vie à rêver l'idéal, et vous voilà religieux. Que dis-je ? ayez seulement le courage de faire quelque chose en votre vie, et votre religion est trouvée ; car *l'homme religieux est celui qui prend la vie au sérieux.* Qu'importe de savoir quel est votre Dieu ? Qu'importe même de savoir s'il y a un Dieu ? *L'athéisme n'est qu'une erreur de grammaire.* Voilà la religion de cette Critique si profondément religieuse, qui prétend *élever* et *épurer* la religion, et qui se proclame elle-même l'*acte du culte plus pur !...*

Or, si c'est là ce qu'elle pense de la religion en général, on peut bien deviner d'avance ce qu'elle doit penser du christianisme en particulier. Et d'abord, Messieurs, laissez-moi

vous le dire, ce qui blesse ici le plus mon cœur de prêtre et révolte ma conscience de chrétien, c'est d'entendre la Critique parodier d'une manière si sacrilége le cri fameux de Polyeucte : « *Je suis chrétien ;* » c'est de l'entendre répéter avec les accents d'une piété qui ne croit pas en Dieu : *Oui, nous sommes chrétiens, même quand nous nous séparons sur presque tous les points de la tradition qui nous a précédés.*

Voyons donc, ô grands chrétiens ! ce que vous dites du christianisme, et nous apprendrons de vous ce que c'est que votre christianisme. Vous parlez sans cesse de la grande religion, de la religion *définitive ;* vous en parlez à chaque page de vos livres ; mais pourquoi ? Pour laisser échapper à travers les mensonges de vos admirations équivoques, l'expression vraie d'un antichristianisme sincère.

Quoi ! vous aimez le christianisme ? et c'est vous, c'est bien vous, admirateurs passionnés du christianisme, qui trouvez que le « *spiritualisme chrétien est au fond plus sensuel que le matérialisme antique;* vous, qui accusez le

christianisme de *rechercher l'étrange et le paradoxal, tandis que l'antiquité païenne est droite et simple;* vous, qui trahissez ainsi tout à la fois, avec vos mépris pour le vrai christianisme, vos sympathies et vos prédilections païennes !

Quoi ! vous admirez le christianisme ? et c'est vous qui nommez l'Eglise, cette grande représentation du christianisme dans le monde, *une chose d'autrefois, une vieille chose, une innocente antiquaille qui ne provoque qu'un sourire bienveillant !* Et parlant de l'Evangile, ce code divin du christianisme, vous osez bien dire, *qu'en extrayant des quatre Evangélistes ce qu'ils contiennent de réel, à peine obtiendrait-on sur Jésus une page d'histoire !* Et c'est vous, vous encore qui nommez les miracles sur lesquels s'appuie le christianisme, *des farces de possédés, des prestiges qui ne seraient aujourd'hui que des jongleries de charlatans !...*

Quoi! vous admirez le christianisme? et nos prophètes, qui ont annoncé l'avénement du christianisme, ne sont pour vous que « des *iconoclastes fougueux, faisant aux rois d'Israël une opposition âcre, violente, anarchique!* Et nos saints, ces géants de l'humanité et ces héros

du christianisme, que sont-ils pour vous ? *Des aventuriers en Irlande, de bons vivants en Italie ; vieilles connaissances du peuple canonisées pour leur bonne mine !*

Quoi ! vous admirez le christianisme ? et que deviennent pourtant, aux yeux de votre critique si chrétienne, et la fondation, et l'histoire, et les dogmes, et le culte, et les sacrements, et l'autel, et la hiérarchie du christianisme ? Sa fondation ? Le *mensonge* heureux du fondateur, triomphant par le *fanatisme* des apôtres. Son histoire ? Une *sublime légende créée par l'enthousiasme populaire pour un homme victime de son idée,* et *divinisé par sa mort.* Ses dogmes ? Des mythes et des symboles servant d'enveloppe *à de belles chimères,* et *rapetissant les esprits qui s'y emprisonnent.* Ses sacrements ? Des figures sans réalité, où *le peuple renferme tout ce qu'il veut ; de simples observances, dont la Critique doit travailler à épurer la religion.* Son culte ? Un ensemble de cérémonies, de spectacles, de parfums, d'encens et d'harmonies, qui font du christianisme un *sensualisme* plus grossier que le *matérialisme de l'antiquité.* Sa hiérarchie ?

Une organisation étroite destinée à disparaître.

Quoi! vous admirez le christianisme? et c'est vous qui insultez sur notre autel le mystère le plus central et le plus sacré du christianisme ; vous qui nous annoncez, dans votre prose élégiaque, le prochain écroulement des temples et des tabernacles *où les chrétiens croient tenir la chair et le sang de Jésus-Christ!...* Et à l'heure où notre foi se régénère et où nos basiliques renouvellent leur jeunesse, c'est alors même que, faisant semblant de pleurer sur nos ruines, vous nous montrez ironiquement *le toit de l'édifice déjà percé à jour, et l'eau du ciel venant mouiller la face du croyant agenouillé!*

Ainsi, la Critique nouvelle admire le christianisme : tout ce qu'elle touche du christianisme porte la trace de ses injures, le coup de ses haines et le stigmate de ses mépris!...

Ah! peut-être, après avoir promené sur tout ce qui est chrétien ses outrages et ses mépris, peut-être s'arrêtera-t-elle respectueuse et adoratrice devant la divine figure de Jésus-Christ lui-même? Peut-être, après tant de négations et de démolitions, elle voudra du moins

laisser subsister Celui qui est le fondement unique, afin de reconstruire sur Lui le nouvel édifice qu'elle promet aux générations futures? Ah! détrompez-vous : c'est cette pierre angulaire, par-dessus tout, qu'elle s'attache à ébranler, parce que cette pierre une fois déplacée, rien dans l'édifice chrétien ne se peut plus soutenir. C'est à Jésus-Christ qu'elle en veut ; c'est le Christ-Dieu qu'elle aspire à détrôner; c'est cette grande idole des peuples chrétiens qu'à son tour elle prétend jeter par terre, comme le Christ lui-même fit tomber un jour dans la poussière les statues, les autels et les temples de tous les faux dieux.

Sans doute, Messieurs, en voyant cette innocente Critique poursuivre ces explorations lointaines autour du berceau des races, des langues et des religions, vous ne pouviez penser qu'elle songeât à en arriver jamais à une agression en face contre Jésus-Christ lui-même; mais suivez-la dans toutes ses évolutions obliques et tortueuses; observez ses marches et ses contre-marches plus ou moins simulées; comptez bien les coups qu'elle frappe et les ruines qu'elle fait : de loin comme de près, c'est

Jésus-Christ Dieu qu'elle attaque; c'est Lui qu'elle vise à la tête; Lui qu'elle veut abattre, et avec Lui le christianisme tout entier. Jésus-Christ Dieu n'est pas seulement le fondement unique, il est le cœur vivant du vrai christianisme; donc pour blesser à mort le christianisme, pour le frapper au cœur, il fallait frapper Jésus-Christ lui-même. Aussi, le mystère de ces pérégrinations philosophiques et littéraires à travers les origines des religions s'est révélé à la fin. D'agression en agression et de négation en négation, c'est-à-dire de ruine en ruine, la Critique antichrétienne s'est rencontrée enfin face à face avec le Christ lui-même ; et prenant le XIX[e] siècle à témoin de son amour et de son respect pour le Dieu des chrétiens, elle l'a frappé au visage, et lui a infligé par ses éloges encore plus que par ses injures, un soufflet solennel, dont le retentissement semble un écho de celui qu'il reçut dans sa Passion de la main d'un valet sacrilége !

Voilà le travail de la Critique nouvelle ; voilà le christianisme qu'elle nous fait : le christianisme moins les dogmes, moins les mystères, moins les sacrements, moins le culte, moins

le sacerdoce, moins l'Eucharistie, moins la hiérarchie, moins l'institution créée par Jésus-Christ; le christianisme enfin, moins Jésus-Christ lui-même! C'est ce que la Critique nouvelle appelle ingénieusement : *épurer le christianisme.* O puritains! nous vous connaissons, nous vous connaissons trop. Allez, vous avez beau vous voiler de phrases et vous cacher derrière les mots; nous vous avons pénétrés, nous vous avons devinés; et devant notre raison, notre conscience et notre Dieu nous avons fait le serment de vous démasquer. Oui, à tous ceux qui ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et surtout une intelligence pour comprendre, nous dénoncerons avec votre pseudo-christianisme vos manœuvres antichrétiennes. Du haut de cette grande tribune à laquelle, malgré notre faiblesse, Dieu donne des échos lointains, nous dirons en montrant votre ouvrage : Ce que vous faites n'a qu'un nom dans la langue française; cela s'appelle travailler à la ruine du christianisme. Et pourquoi craindre de l'avouer? Ah! si vous n'avez pas le courage de vos principes, ayez au moins le courage de

vos œuvres; jetez votre masque, et osez dire en nous regardant en face, comme je vous regarde moi-même : Oui, nous sommes des antichrétiens, et notre Critique est l'antichristianisme même ! — Mais non, s'écrie la Critique antichrétienne, non, je ne veux pas la ruine du christianisme. Je ne suis pas une machine de démolition ; je suis un instrument de progrès. — De progrès? Mais à quel progrès, grand Dieu ! prétendez-vous nous conduire? Avec vos doutes et vos négations, avec ces ruines accumulées sur les ruines, où donc enfin prétendez-vous aboutir? qu'est-ce que cet idéal que vous nous montrez, et ce progrès que vous nous vantez? quel sera cet édifice que vous nous laissez entrevoir aux horizons de l'avenir, et dont vous vous glorifiez de poser sous nos regards les superbes assises? qu'est-ce que ce prétendu travail de construction qui n'est que la perpétuité de la destruction, la ruine succédant à la ruine?

La Critique proclame que les générations vivent de dogmes et de convictions profondes; et elle sape tous les dogmes et ébranle toutes les convictions. Elle proclame la souveraine

nécessité de la morale, et elle fait vaciller au fond des âmes les plus fermes fondements de toute morale. Elle reconnaît que les religions sont nécessaires, et elle s'acharne à bien établir que toutes les religions sont également fausses. Elle reconnaît que le christianisme est la plus grande des religions, et elle sape par sa base le christianisme. Elle reconnaît enfin que l'humanité a vécu de Jésus-Christ, grandi par Jésus-Christ, et elle attaque Jésus-Christ, et elle travaille de toutes ses forces à déshonorer Jésus-Christ !

Au nom du Ciel, où voulez-vous en venir ? Quoi ! ce qui cause aujourd'hui les vacillations de l'Europe et du monde, ce qui fait que les sociétés, incertaines d'elles-mêmes, trébuchent et chancellent sur leurs bases ébranlées, c'est l'absence de principes et la diminution des croyances ; et pour le progrès du monde, vous travaillez à déraciner ce qui nous reste encore et de principes et de croyances ?

Quoi ! ce qui nous ronge, ce qui nous dévore, ce qui nous abaisse, ce qui menace de nous précipiter, c'est précisément l'extinction progressive du christianisme dans les multi-

tudes; et c'est pour l'agrandir et le perfectionner que vous voulez arracher à ce peuple déjà semi-païen ce qui lui reste encore de christianisme?

Quoi! vous-mêmes êtes forcés d'en convenir, ce qui partout a élevé l'humanité et l'a rattachée à l'idéal par ses côtés les plus sublimes, c'est la croyance au surnaturel et au divin, et vous travaillez de toutes vos forces à décapiter notre humanité du surnaturel et du divin?

Que dis-je? vous proclamez que notre Christ a soulevé l'humanité de bas en haut; que l'établissement de son règne sur la terre marque dans l'histoire l'avénement du plus grand de tous les progrès; que l'humanité a vécu de lui, grandi en lui et s'est élevée par lui; et c'est ce même Christ que vous entreprenez d'abaisser au milieu des nations, en lui arrachant cette auréole divine qui fait sa grandeur et la nôtre?....

Ah! c'est trop; oui, c'est trop d'insolence dans le paradoxe; c'est trop d'audace dans l'impiété. Arrière! nous ne le permettrons pas. Cette Critique aussi folle dans ses pensées que sacrilége dans ses entreprises, qu'elle s'en aille,

si elle le veut, porter jusqu'à la racine de toutes les institutions sa *grande curiosité;* qu'elle s'en aille, s'il lui plaît ainsi, la sape de la démolition à la main, creuser sous les statues de tous les faux dieux, qui ont usurpé l'adoration des hommes ; qu'elle s'en aille enfin à tous les bouts du monde miner la terre sous tous les temples qui abritent l'erreur et le mensonge ; nous n'avons à la troubler ni dans le travail de ses explorations, ni dans la joie de ses découvertes, ni dans la gloire de ses démolitions. Mais quand elle annonce qu'elle va mettre sa main glacée sur notre Dieu lui-même ; quand elle ose, en face de la terre et du ciel, toucher sous nos propres regards à la pierre angulaire qui soutient tout l'édifice où l'adoration nous prosterne devant lui : oh ! alors, nous lui crions : Sacrilége, arrêtez !... Devant la raison et l'histoire, rendez compte de vos insultes, de vos blasphèmes, et même de vos respects, qui sont des insultes et des blasphèmes encore. Vous niez dans le Verbe vivant la vérité substantielle ; vous serez châtiés du plus légitime de tous les châtiments. Au flambeau de l'histoire et de la raison, se renvoyant pour

vous confondre leur mutuelle clarté, l'humanité verra, dans une pleine lumière, qu'en essayant d'enlever à Jésus-Christ la couronne de sa divinité, vous aboutissez à conquérir pour vous-mêmes le déshonneur de la contradiction et de l'absurdité. Et la voix de vos blasphèmes ne fera qu'agrandir encore ce chant triomphal qui acclame dans l'univers la divinité de Jésus-Christ : Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande ; il est Dieu !

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST DIEU

ET LA CRITIQUE ANTICHRÉTIENNE.

Messieurs,

Nous avons entrepris, cette année, de venger Jésus-Christ et le christianisme des attaques de la fausse science, et en particulier du fantôme scientifique qui s'intitule, au milieu de nous, la *Critique;* nous avons entrepris surtout de montrer comment, par l'opposition qu'elle fait à la divinité de Jésus-Christ, elle se condamne elle-même au déshonneur de la contradiction.

La Critique nouvelle se pose comme la plus haute expression de la science et du christianisme : et nous avons reconnu en elle, à la lumière de l'évidence, ces deux caractères qui la distinguent ou plutôt la déshonorent : elle est *antiscientifique* et *antichrétienne* au premier chef. Elle est antiscientifique, parce qu'elle ne vérifie en elle-même aucune des conditions élémentaires de la science. Elle est antichrétienne, parce que, à travers ses admirations et ses respects apparents pour le christianisme, elle laisse percer partout ses haines antichrétiennes. Tout ce qu'elle touche du christianisme porte la trace de ses coups et la flétrissure de ses mépris : si bien que, si vous en retranchez tout ce qu'elle y attaque, il ne demeure plus rien de ce christianisme qui est le vôtre, rien, pas même Jésus-Christ.

Nous connaissons maintenant cette puissance nouvelle qui s'attaque à Jésus-Christ, couverte du double prestige de la science et du christianisme, ces deux choses éternellement populaires ; elle est jugée ; et désormais, ses manœuvres, quelle que puisse être leur habileté, ne vous tromperont plus. Mais

ce n'est pas assez de vous avoir fait connaître l'adversaire ; il faut déterminer, au moins sous un aspect général, la position respective de Jésus-Christ attaqué par la Critique nouvelle, et de la Critique nouvelle attaquant Jésus-Christ.

Je pars d'un principe admis et reconnu comme incontestable dans un autre ordre de choses, et qui trouve ici sa légitime application. Ce principe est celui-ci : la possession vaut titre, et elle doit être supposée légitime jusqu'à démonstration évidente de son illégitimité. Depuis un temps immémorial, ma famille est en possession de ce champ, patrimoine des ancêtres ; vous venez contester nos droits ; vous dites : Votre possession n'est qu'une usurpation. A vous de donner vos preuves ; à vous de démontrer, vos arguments à la main, que notre possession n'est pas légitime. Si les preuves vous font défaut, la possession nous vaut titre ; si la démonstration vous manque, la propriété nous demeure.

A la lumière de ce principe, vous pouvez voir se dessiner clairement la position respective de Jésus-Christ en possession de sa divi-

nité, et de la Critique contemporaine venant s'inscrire en faux contre sa divinité. Jésus-Christ en face de son adversaire est un *possesseur* séculaire : dix-neuf siècles ont passé sur sa possession, et lui ont apporté la sanction de toutes les intelligences qui l'ont ratifiée. La Critique nouvelle en face de Jésus-Christ, est une mauvaise *plaideuse* qui, sans aucun titre, vient, après bientôt deux mille ans, contester à Jésus-Christ la légitimité de sa possession. Nous avons droit de lui dire nous aussi : A vous de donner vos preuves. Jésus-Christ Dieu est en possession des âmes, ou, si vous voulez, les âmes sont en possession de la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Vous dites que tant de siècles ont cru sans motif de croire ; vous dites que Jésus-Christ a possédé sans raison de posséder ; à vous de donner la preuve de cette absence de preuves ; à vous de démontrer que la possession de Jésus-Christ est illégitime et que notre dogme ne se soutient pas.

Il n'est personne, Messieurs, qui ne puisse entendre la simplicité de cette démonstration, et la fermeté granitique du terrain où nous

l'appuyons. En dessinant ainsi en face l'une de l'autre la défense et l'attaque, nous ne faisons pas une pétition de principe ; nous ne supposons pas la question même, c'est-à-dire la divinité de Jésus-Christ ; nous admettons, ou plutôt nous constatons un fait immense, le règne universel de Jésus-Christ Dieu dans l'humanité ; et nous disons que la Critique contemporaine est absolument impuissante à l'ébranler. En *fait,* Jésus-Christ Dieu, et à titre de Dieu, est en possession d'une royauté miraculeuse historiquement incontestable ; en *droit*, cette royauté est scientifiquement inattaquable, et sa dépossession rationnellement impossible.

I

Messieurs, permettez-moi de commencer ce discours par les premières paroles que vous adresse cette année notre digne et vénéré pasteur : « Jésus-Christ remplit le monde, et les siècles portent son nom. Toutes les générations s'inclinent en passant devant lui ; et ses

autels assis dans les consciences, environnés de respects et défendus par l'amour, bravent les injures des hommes et la main du temps (1). » Grandes et nobles paroles qui résument admirablement le fait incomparable que je dois d'abord renouveler dans vos souvenirs : le règne universel de Jésus-Christ Dieu dans l'humanité.

La première chose, en effet, que nous avons à faire, avant d'entrer plus avant dans le cœur du sujet, c'est de remettre sous le regard de votre pensée trop distraite, peut-être, cet étonnant spectacle, je veux dire le fait historique et encore vivant de la royauté souveraine de Jésus-Christ Dieu dans les nations et dans les siècles. Rien de plus grand, et en même temps rien de plus décisif ne peut être ici-bas l'objet de votre religieuse contemplation. Car ce n'est pas seulement sur la place de Saint-Pierre de Rome, c'est à tous les points de l'espace, à toutes les étapes de la durée, et à toutes les profondeurs de l'humanité, que l'histoire a écrit cette parole qui acclame par-

(1) Mandement de Mgr l'archevêque de Paris pour le Carême de 1864.

tout et toujours la victoire de Jésus-Christ et le triomphe de sa divinité : *Christus vicit, Christus regnat, Christus imperat*. La Critique, qui écarte volontiers de la discussion tout ce qui dérange ses idées, laisse de côté ce fait immense ; elle feint de ne pas l'apercevoir, afin de n'avoir pas à compter avec lui ; c'est qu'elle y sent, malgré elle, le poids d'un témoignage qui l'accable. Raison décisive pour rétablir dans ses grandes proportions ce fait incomparable, qui forme autour du dogme fondamental du christianisme un invincible rempart.

Or, quand on l'envisage dans son vaste ensemble, ce règne de Jésus-Christ en possession royale du monde, se présente à la pensée de l'observateur avec trois caractères qui en font dans l'histoire un phénomène sans pareil ; et ce qui frappe jusqu'à la stupéfaction, quand on essaye de n'y voir qu'un fait humain, c'est tout à la fois sa largeur, sa profondeur et sa longueur : sa largeur dans l'espace, sa profondeur dans l'humanité, sa longueur dans la durée.

La première gloire de ce règne du Christ

Dieu, c'est son étendue dans les espaces ; et sa puissance à nulle autre pareille, c'est d'avoir vaincu tous les obstacles et franchi toutes les frontières qui s'opposaient à la réalisation de son empire sur la terre. Je pourrais vous montrer le drapeau de Jésus-Christ Dieu franchissant toutes les barrières que la nature matérielle elle-même oppose à tous ceux qui ont fait le rêve insensé de la domination universelle. Vous le verriez ce drapeau, bien autrement glorieux que tout drapeau national, faisant le tour du monde, et flottant sur toutes les hauteurs : vous le verriez porté par des hommes sans puissance, sans prestige et sans nom, franchir les fleuves, les montagnes, les mers, et s'en aller se planter dans le sang de ceux mêmes qui le portent, au sein des nations et au sommet des empires, sans que nulle part il ait demandé à une épée de lui ouvrir la route, ni à aucune violence de lui prêter la main ; vous le verriez voler d'un bout du monde à l'autre, plus rapide que toutes les aigles romaines et toutes les aigles françaises, sans que la vapeur fût là pour lui donner des ailes, ni l'industrie pour creuser devant lui

les montagnes et combler les vallées sous ses pas. Cette marche triomphante du Christ Dieu à travers tous les remparts qu'il rencontrait dans la nature, est devenue un fait si notoire et si vulgaire, qu'il doit me suffire d'en avoir évoqué l'image et réveillé le souvenir. La divinité du Christ, pour arriver à régner, avait bien d'autres obstacles à vaincre et d'autres barrières à franchir! Quelles barrières? ah! vous le demandez? Barrière des idées, barrière des mœurs, barrière des institutions, barrière des nationalités, barrière des religions!

Barrière des idées. Qui ne sait les abîmes que creuse entre un peuple et un peuple la séparation des doctrines et l'antagonisme des idées? Quel obstacle par conséquent rencontrait au bord de cet abîme le dogme incompris de la divinité du Christ! Pourtant il a franchi cet abîme : les philosophies du nord et les philosophies du midi, l'idée orientale et l'idée occidentale, se sont rencontrées à genoux devant le Christ Dieu dans une même foi et une même adoration.

Barrière des mœurs et des passions hu-

maines. Ah ! il y en a par le monde de si contradictoires et de si antipathiques au dogme souverain du christianisme, que même après le fait accompli on se demande encore, sans pouvoir humainement se répondre, comment tant de résistances ont cédé au dogme vainqueur, comment tant de répulsions se sont évanouies devant son attraction, comment tant de haines ont pu s'embrasser dans un même amour, comment enfin tant de complicités ardentes avec toutes les passions humaines ont laissé passer, sans le pouvoir arrêter, le dogme de la souveraineté du Verbe et de la divinité du Christ, alors qu'il venait leur apporter une guerre si âpre, et leur infliger de si humiliantes défaites.

Barrière des institutions. Vous savez ce qu'il en coûte souvent, même aux génies les plus hardis et les plus puissants, pour briser cette croûte épaisse et dure que les institutions séculaires forment à la surface des peuples ; à travers quel réseau de lois, de prohibitions et de prescriptions, doit passer un dogme nouveau pour arriver à régner. Et pourtant, la divinité du Christ a brisé cette enveloppe : elle a passé

à travers le tissu de toutes les institutions humaines et de toutes les constitutions sociales; et toutes les précautions des tyrannies ombrageuses et des légalités jalouses n'ont pu l'arrêter.

Barrière des nationalités. C'est une terrible barrière : elle arrête souvent les idées les plus légitimes et les dominations les plus saintes. Quand une idée est descendue jusqu'au cœur d'une nation, quand elle en a le souffle sympathique, oh! alors, l'idée marche, elle court, elle se précipite; et bientôt elle règne en souveraine. Mais aussi, quand l'idée est étrangère, quand elle n'est entrée ni dans la foi, ni dans le sang d'un peuple, alors la nationalité, c'est-à-dire la respiration nationale, la repousse loin d'elle, comme un peuple opprimé repousse uu despotisme qu'impose l'étranger. Comment se fait-il que la croyance à la divinité du Christ est entrée victorieuse au cœur de tant de nationalités diverses et le plus souvent rivales?

Enfin, entre le règne de Jésus-Christ Dieu et les nations qu'il voulait envahir, il y avait une barrière plus profonde que toutes les au-

tres, la barrière des religions; il y avait l'obstacle toujours vivant des cultes, des sacerdoces et des symboles qui ne voulaient pas mourir; il y avait surtout contre ce règne du dogme libérateur, la complicité unanime de toutes les religions serviles, qui cherchent sous le bouclier des protections royales, consulaires ou impériales, un abri contre tout dogme nouveau : il y avait enfin contre le Christ Dieu la conjuration de tous les dieux. Car Jésus-Christ proclamé Dieu, c'était l'écroulement de tous leurs temples et la ruine de tous leurs autels. Qui ne comprend toute la profondeur de l'obstacle que rencontrait ici la divinité du Christ à la conquête de l'espace et à l'universalité de son règne? Eh bien! Messieurs, la divinité du Christ a passé à travers tous ces temples écroulés, tous ces autels brisés, tous ces symboles pulvérisés : et tous les dieux jetés par terre par le bruit de son nom, lui ont fait de leurs débris un chemin triomphal!

Ainsi, Messieurs, à travers tous les obstacles et par-dessus toutes ces frontières de la nature, des idées, des mœurs, des institutions, des nationalités et des religions, le dogme de la

divinité du Christ s'est élancé ; il a pris son essor avec l'apostolat chrétien ; il s'est avancé vers tous les rivages de la terre ; il a fait retentir à tous les bouts du monde cette parole qui annonçait le plus grand mystère de Dieu et le plus grand fait de l'humanité : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (1). « Le Verbe « s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; et « nous avons vu briller sa gloire, la gloire du « *Fils de Dieu* lui-même. » Donc, que toutes les nations l'adorent, que tous les peuples tombent à ses genoux. Et tous les peuples l'ont adoré ; et j'entends les nations, prosternées jusqu'à terre devant le trône de sa divinité, lui crier, non plus par la voix d'un homme, mais par la voix de je ne sais combien de millions d'hommes : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Voilà le fait chrétien par excellence ; il dit dans sa publique clarté : Regardez, et voyez ; le règne du Christ Dieu est grand comme l'espace !

Et veuillez le remarquer, Messieurs, ce règne de la divinité du Christ en possession de l'espace n'est pas un fait stérile, indifférent,

(1) S. Jean, I.

superficiel, une de ces mille choses légères que le vent de la publicité et les ailes de la Renommée emportent sans peine jusqu'aux extrémités de la terre. Notre nation, sous ce rapport, se fait dans tout le monde civilisé une sorte de royauté que toutes les autres subissent avec d'autant plus de facilité, que cette royauté les effleure à peine et ne touche en rien à l'intime de leur vie. Ce n'est plus seulement l'Europe, c'est le monde entier qui accepte l'empire de la *mode* française. Toute la civilisation, et voire même un peu la barbarie, porte nos beaux chapeaux : nous n'avons pour cela nulle envie de nous estimer des dieux. Nous exerçons même aujourd'hui sur certaines nations des influences moins légères, qui ne nous donnent pas la tentation de croire à notre divinité. Et pourquoi? Parce que tout cela, si grand cas et si grand bruit qu'on en puisse faire, demeure à la surface, et tout au plus touche à l'épiderme l'humanité vivante. Ce qui se démontre vraiment souverain, que dis-je? ce qui se démontre divin, c'est ce qui règne sur le fond de l'humanité, et s'impose sans violence au plus intime de sa vie.

Et voilà ce qui fait éclater le second miracle du règne de Jésus-Christ Dieu dans les nations ; c'est qu'il a pénétré de lui-même l'humanité dans son fond ; si bien que la largeur de ce règne tout divin n'est surpassée que par sa profondeur. Ce qui est profond dans l'humanité, c'est ce qui est au cœur, c'est-à-dire au centre même de l'humanité ; et ce qui vous découvre surtout la profondeur du règne de Jésus-Christ Dieu, dans l'humanité chrétienne, c'est que la foi absolue à la divinité du Christ, à partir de sa résurrection, est devenue le ressort intime et le moteur universel de sa vie. Regardez le phénomène historique de sa vie intellectuelle, de sa vie morale et de sa vie sociale : pénétrez jusqu'au fond de cette triple vie : là, partout vous découvrez la même chose, la foi à la divinité du Christ. Et comme dans la vie humaine le cœur est le principe de l'impulsion de tous les mouvements de l'homme ; ainsi dans le christianisme considéré sous ce triple aspect, la foi à la divinité de Jésus-Christ est le principe et l'impulsion de tous les mouvements de l'humanité chrétienne.

Dans l'ordre intellectuel, Jésus-Christ, à la lettre, est toute la vie des intelligences. Au fond de son symbole, au fond de sa croyance, au fond le plus intime de sa pensée, l'humanité chrétienne porte son Christ *Vérité.* Au centre de ce sanctuaire vivant le Christ réside, redisant en tous cette parole divinement efficace : *Ego sum veritas.* Pour elle le Christ est tout : son Christ est toute sa philosophie ; son Christ est toute sa doctrine; son Christ est toute sa science. Il n'y a plus qu'un maître dans toute l'humanité chrétienne, et ce maître c'est Jésus-Christ. Le Verbe incarné est pour elle la raison du vrai, la mesure du vrai, la plénitude du vrai, le critérium du vrai ; il est, en un mot, la règle vivante de toutes les intelligences chrétiennes. On pense avec lui, on pense comme lui, on pense par lui; toute la pensée chrétienne est le reflet de sa pensée. Tout ce qui est conforme à sa parole, est vrai dans la mesure de cette conformité ; tout ce qui est opposé à sa parole, est faux dans la mesure de cette opposition. A la lettre, dans la sphère des choses décisives et substantielles, il n'y a plus qu'une pensée, la pensée du

Christ. Jamais rien de semblable ne s'était vu, et n'aurait pu même s'imaginer : c'est, à la plus haute puissance, la suprématie de la pensée; c'est la dictature absolue des intelligences librement acceptée et divinement exercée.

Dans l'ordre moral, le règne du Christ n'est pas moins profond, et, s'il est permis de le dire, il apparaît plus profond encore. Tandis que l'humanité chrétienne porte dans son intelligence transfigurée son Christ *Vérité*, elle porte dans son cœur transformé son Christ *Sainteté*. Et de même que le Christ Vérité est pour elle toute la règle du vrai, son Christ Sainteté est pour elle toute la règle du bien. Le Christ Vérité est toute son école et la source de toute science; son Christ Sainteté est toute sa morale et la source de toute vertu. Il est en tous et par tous accepté comme le principe et la loi de tout le bien, de même qu'il est accepté par tous comme le principe et la loi de tout le vrai. Comme il n'est pas seulement un docteur enseignant des vérités, mais la Vérité elle-même, il n'est pas seulement un moraliste enseignant des vertus, il est la Vertu même ; il est le bien en substance, comme la vérité en substance;

et tout le bien comme tout le vrai de la société chrétienne n'est que la dérivation permanente et universelle de la Vérité et de la Sainteté personnifiées en Lui; en sorte qu'à travers nos dix-neuf siècles de christianisme, il n'y a nulle part une vertu, une abnégation, un dévouement, un héroïsme, qui ne soit une émanation et une expansion de la sainteté du Christ dans l'âme des chrétiens.

Dans l'ordre social, qu'elle est profonde aussi l'action du règne de Jésus-Christ Dieu ! Raison et principe du vrai dans les intelligences, raison et principe du bien dans les cœurs, il est la raison et le principe de l'ordre dans les sociétés. Tandis que sa vérité est au centre du monde intellectuel et sa sainteté au centre du monde moral, son autorité est au centre du monde social. Le Christ Autorité est partout, dans l'Europe chrétienne, le législateur suprême et le roi universel. La loi catholique qui régit les peuples chrétiens n'est que la volonté du Christ formulée par les mandataires visibles de sa puissance invisible; et la loi chrétienne, c'était la loi sociale : tout relevait de Lui, tout régnait par Lui, tout commandait

par Lui ; toute autorité sortait et dérivait de Lui. Les sociétés vivaient de cette miraculeuse parole : *Data est mihi omnis potestas.* Jésus-Christ était l'impulsion de tout mouvement social, comme de tout mouvement intellectuel et de tout mouvement moral. Il était la raison de la paix et la raison de la guerre. Un mot de son représentant calmait l'Europe ou la soulevait. La paix entre les princes armés se faisait dans un embrassement de Jésus-Christ ; et les croisades, qui armaient l'Europe comme un seul homme, n'étaient au fond que le dévouement social à Jésus-Christ.

Ainsi, rien de plus visible : le Christ moteur de toute vie intellectuelle, le Christ moteur de toute vie morale, le Christ moteur de toute vie sociale, le Christ moteur de toute vie chrétienne ; tel est le fait éclatant que je ne fais ici que résumer, parce qu'il est le fond général de ma prédication : *le progrès par le christianisme.* Or, pourquoi le Christ, sous ce triple rapport, a-t-il exercé dans l'humanité une action si intime et si profonde ? Pour cette seule raison : parce que Jésus-Christ s'est posé comme Dieu, et qu'il a été reconnu, aimé et

adoré comme Dieu. Écartez un moment la croyance à sa divinité, et puis agrandissez, autant que votre imagination d'artiste pourra l'agrandir, sa figure d'homme, de sage et de législateur; rien ne se comprend plus, ni de cette dictature intellectuelle, ni de cette fécondité morale, ni de cette action sociale. Si le Christ n'eût régné en Dieu, l'humanité eût cru à sa parole à peu près comme elle croit à la parole de Socrate; elle se fût inspirée de ses vertus, à peu près comme elle s'inspire des vertus de Socrate; elle eût relevé de son autorité, à peu près comme elle relève de l'autorité de Socrate.

Citez une seule nation qui ait demandé à Socrate ou à tout autre sage d'une illustration pareille, toute la raison du vrai dans le monde intellectuel, toute la raison du bien dans le monde moral, toute la raison de l'ordre dans le monde social; citez un seul homme qui soit devenu, sous ce triple rapport, même dans un seul peuple, le ressort de toute sa vie et l'impulsion de tous ses mouvements; vous ne le trouverez pas. Le plus fortuné de ces sages n'a pas dépassé les limites d'une école et les frontières

d'une secte. Jamais l'humanité n'a fait plus pour un homme; jamais elle n'a pu donner à personne cette triple dictature qui s'impose souverainement aux doctrines, aux mœurs et aux sociétés. Pourquoi et comment Jésus Christ a-t-il pu faire dans cent peuples, ce que nul homme jamais n'a pu faire même dans un seul peuple ? Ah ! la raison en est bien simple : Jésus-Christ est le seul sage, le seul législateur, le seul roi en qui l'humanité ait adoré un Dieu. Seule, cette croyance absolue à la divinité de Jésus-Christ explique la profondeur de son règne dans l'humanité, comme elle explique son étendue dans l'espace.

Une chose, peut-être, surpasse ces deux miracles de Jésus-Christ maître de l'humanité, c'est la longueur de son règne dans la durée. A quel siècle, à quel jour, à quelle heure de l'âge chrétien Jésus-Christ est-il entré dans cette miraculeuse possession de sa divinité? La Critique daignerait-elle nous l'apprendre?

Certes, Messieurs, autant il est visible que cette possession est vaste et profonde, autant il est manifeste qu'elle n'est pas d'hier. Ce n'est pas au XIX[e] siècle que Jésus-Christ a sur-

pris notre foi à sa divinité ; et ce n'est pas, que je sache, sous vos regards qu'il a usurpé ce règne dans l'humanité. Vous êtes trop jaloux de votre indépendance ; vous ne l'eussiez pas permis. Quand donc s'est faite cette confiscation de la foi universelle à la divinité d'un homme ? Est-ce au XVIIIe siècle ? Mais quand Voltaire vint, il y a cent ans, avec quelques *christophobes* de son espèce et de son temps, nier la divinité de Jésus-Christ, il était *trop tard ;* le Christ Dieu régnait en souverain ; et tandis que Voltaire niait, toute la chrétienté affirmait le dogme fondamental. Aux ovations que reçut alors l'impie, on eût pu croire, un moment, qu'il allait devenir Dieu lui-même, et monter sur cet autel d'où il voulait faire tomber le Christ. Qu'est-il arrivé ? Voltaire est mort, sa philosophie est enterrée, et la divinité du Christ est debout sur son cercueil.

Remontez deux siècles plus haut : une grande révolution religieuse ébranle l'Europe. L'autorité de l'Église est attaquée, mais l'autorité du Christ est proclamée par la révolte elle-même. Luther se fait de son nom une arme pour détruire son œuvre : il s'appuie sur le

fondement de sa divinité pour essayer de renverser l'édifice de la catholicité. Alors, l'attaque directe contre la divinité du Christ n'était pas même possible : le Christ Dieu régnait souverainement ; il était *trop tard*.

Remontez encore : vous voici au grand âge chrétien ; le christianisme domine le monde, et le Christ Dieu domine le christianisme. Cherchez alors dans toute l'Europe dix intelligences de valeur qui nient la divinité du Christ ; l'histoire vous défie de les trouver. Alors la possession du Christ Dieu est complète ; elle est universelle ; elle est absolue : il était *trop tard*. Je n'insiste pas pour vous montrer ce phénomène au moyen âge ; ce serait s'acharner à vous démontrer la clarté du soleil.

Avançons vers nos origines. A quelle heure de notre longue vie Jésus-Christ a-t-il pris possession de sa divinité? Est-ce daus les siècles de travail et d'enfantement social qui ont précédé ce grand âge chrétien, alors que les peuples se mêlaient aux peuples et les barbaries aux civilisations? Non ; alors même les peuples barbares adoraient la croix en adorant le Crucifié ; ils sortaient de la barbarie en se

marquant de son signe. Et lorsque Mahomet lui-même vint nier la divinité du Christ, il était *trop tard;* Jésus-Christ régnait en Dieu. La foi en sa divinité avait poussé déjà partout des racines si profondes, qu'on n'eût pu l'ébranler sans ébranler le monde lui-même.

Quand donc Jésus-Christ, s'il n'est qu'un homme, a-t-il fait à l'humanité l'injure de la prosterner devant lui? Quand l'humanité elle-même l'a-t-elle pris dans ses mains pour l'élever sur l'autel, et lui dire pour la première fois : « O Christ, hier tu n'étais qu'un homme; aujourd'hui tu seras Dieu : nous allons t'adorer? » Est-ce au VIe, au Ve, au IVe siècle? Alors, il est vrai, une grande négation se pose en face de Jésus-Christ Dieu, avec une insolence et une solennité qui n'ont pas été surpassées. Alors Arius, Arius le lévite, Arius l'apostat essaya d'envelopper dans les nuages de sa métaphysique obscure la clarté de notre dogme. Mais alors même déjà, il était *trop tard*. La divinité du Christ était acclamée : tandis qu'Arius niait, l'humanité affirmait dans Jésus-Christ le Verbe *consubstantiel* au Père; et l'Église, assemblée à Nicée, répon-

dait à l'agression de l'erreur par la définition de la vérité.

Je ne m'arrête pas à réfuter cette niaiserie historique, qui prétend faire du Concile de Nicée l'*inventeur* de la divinité du Christ. Le grand Concile n'inventait rien, il constatait un fait éclatant, le monde aux pieds du Crucifié de Jérusalem adoré comme un Dieu. Il ne conférait pas au Christ la possession de sa divinité, il la proclamait : la négation d'Arius lui-même, par le bruit qu'elle fit et le tressaillement qu'elle excita, démontrait l'universalité de l'affirmation ; et lui-même, par son attentat contre la divinité du Christ, constatait la foi catholique à la divinité du Christ.

— Oui, dit la Critique, je le reconnais, jusqu'à cette époque vous suivez dans l'histoire comme un sillon lumineux, la foi continue des générations chrétiennes à la divinité de Jésus-Christ. Mais prenez garde, nous approchons des origines chrétiennes ; ici la lumière diminue ; le mystère s'étend autour du berceau de la grande institution. Dans ce demi-jour du commencement, le dogme s'élabore, et la légende se fait ; la foi à la divinité du Christ se

dégage peu à peu, et peu à peu se formule dans le langage du peuple et dans le symbole de l'Église.

Telle serait, s'il fallait en croire une histoire toute nouvelle, la formation *légendaire* du dogme fondamental du christianisme. En vérité, la jeune Critique est adorable; et à voir le prodige de ses inventions, ses disciples seront tentés de lui décerner la divine auréole dont elle prétend découronner Jésus-Christ. Le dogme de la divinité du Christ se dégage peu à peu, et peu à peu la légende du Christ Dieu se forme, se propage et s'impose!... Ce n'est pas plus difficile que cela. Le *peu à peu* est charmant! Mais quand? mais où? mais comment? mais par qui se crée la *légende* mystérieuse qui va devenir le centre de l'histoire? Qui a dit le premier : *Le Christ est Dieu?* Qui l'a fait croire à tous, alors que personne ne le croyait encore? Ce n'est assurément ni saint Augustin, ni saint Jérôme, ni saint Ambroise, ni saint Grégoire, ni saint Jean Chrysostome; saint Athanase surtout se défend assez par sa guerre célèbre contre Arius de la gloire d'une telle invention. Mais qui donc enfin a

brodé le premier sur le tissu de l'histoire la sublime légende? Est-ce saint Hilaire ? est-ce saint Epiphane? est-ce saint Cyprien ?est-ce saint Justin ? est-ce Clément d'Alexandrie? est-ce Tertullien? est-ce Arnobe? est-ce Athénagore? qui donc enfin? est-ce saint Barnabé? est-ce saint Pierre? est-ce saint Paul? est-ce saint Jean? Ah! saint Jean! ne serait-ce pas lui qui aurait eu cette étrange idée ?... La Critique le soupçonne très-fort ; et il est vrai de dire que saint Jean, dans son Évangile, affirme avec plus d'instance et de solennité que les autres évangélistes, le dogme souverain. Mais pourquoi? pour cette raison très-simple, c'est qu'alors qu'il écrivait son Évangile, déjà la négation s'était posée devant l'affirmation ; c'était la négation gnostique dont nous avons, après dix-huit siècles, des contrefaçons misérables. C'est ce qui arrive toujours dans la lutte du vrai contre le faux : on insiste sur l'affirmation, à l'heure de la négation. Ce que nous faisons devant la gnose de ce temps-ci, saint Jean, à sa manière, le faisait devant la Critique de ce temps-là. Mais alors saint Jean parle comme tous, et tous comme saint Jean :

tous affirment le même dogme et professent la même foi ; tous disent : Le Christ Sauveur, le Christ Rédempteur, le Christ Seigneur, le Christ Roi, le Christ Dieu.

A cette époque qui touche à l'origine, et où brille en pleine lumière le berceau du christianisme, deux choses coulent à pleins bords : l'amour de Jésus-Christ dans les cœurs, et la foi à sa divinité dans les intelligences. Alors ces deux mots : J'*aime* Jésus-Christ, j'*adore* Jésus-Christ, retentissent partout, comme la voix véridique et l'écho sincère de toute âme chrétienne. Il faut s'aveugler ici volontairement soi-même pour ne pas voir qu'alors, et surtout alors, la foi ferme et ardente à la divinité du Christ partout abonde et surabonde. Où donc, si ce n'est pas dans votre imagination, dans vos rêves et dans vos utopies, découvrez-vous ici une place pour votre *légende* et un berceau pour votre *mythe?* Il n'y a pas de mythe ici ; il n'y a que le fait, le fait rayonnant de la foi de tous les chrétiens à la divinité du Christ. Il n'y a pas de légende ici ; il n'y a que l'histoire, l'histoire qui commence, l'histoire qui continue, l'his-

toire qui se développe dans l'éclat de sa propre publicité ; l'histoire qui s'affirme et s'écrit elle-même, à mesure qu'elle se fait, dans des monuments qui subsistent et dans des œuvres qui vivent ; l'histoire qui depuis bientôt deux mille ans, du commencement jusqu'à nous, dit et redit la même chose, la foi des chrétiens à la divinité de Jésus-Christ : l'histoire qui a gravé dans des livres, dans des édifices, dans des institutions, et proclame sans interruption aucune, par des voix qui se répondent, le fait dominateur des siècles chrétiens, la possession universelle et séculaire du Christ Dieu, son règne acclamé par tous les siècles, comme il l'est par tous les peuples, et ces siècles, et ces peuples redisant ensemble cette parole écrite au lieu le plus illustre du monde : *Christus vicit, Christus regnat, Christus imperat.*

Tel est, Messieurs, l'immense fait qu'il fallait d'abord remettre dans tout son jour ; fait si resplendissant et si illuminé de sa propre clarté, que je pourrais presque me reprocher de vous avoir montré l'évidence. Il le fallait cependant, pour comprendre la position que prend la Critique nouvelle en présence de

Jésus-Christ Dieu. La voilà face à face avec le fait le plus éclatant, le plus vaste et le plus décisif qu'il soit possible d'imaginer : le Christ Dieu en possession de l'humanité, et à ce titre exerçant, depuis bientôt deux mille ans, ce règne trois fois prodigieux dont nous venons de voir la largeur, la longueur et la profondeur. Telle apparaît l'antique pyramide avec sa large base, resplendissant par ses trois faces au soleil de l'histoire. La Critique peut la regarder et la regarder encore ; elle peut la considérer sous cette face ou sous cette autre, elle peut creuser autour de ses fondations, elle peut essayer d'en ébranler l'inébranlable masse. Mais devant ce fait qui s'impose, il faut que, bon gré mal gré, elle accepte une position et prenne une attitude. Quelle est cette position? quelle est cette attitude? C'est ce qui nous reste à rechercher et à définir.

II

L'attitude de la Critique rationaliste, face à face avec le règne historique de Jésus-Christ

Dieu, n'a pas le mérite de la franchise et de la dignité ; sourtout elle manque de fermeté, de constance et de continuité. Elle ne sait comment faire pour entamer la pyramide historique ; elle se tourne et se retourne ; elle se roule autour d'elle et l'enlace de ses replis ; et ne pouvant l'ébranler, elle siffle en dressant la tête, et jette un dard qui ne blesse qu'elle-même. Suivre ce serpent tortueux dans toutes ses évolutions, alors surtout qu'il se cache dans l'ombre et se glisse à travers les fleurs, serait chose impossible. Chaque siècle, et plus souvent encore, le rationalisme change par rapport au règne du Christ Dieu son système d'attaque et sa stratégie soi-disant scientifique. Indiquons au moins ses évolutions les plus modernes et ses inventions les plus célèbres.

Un homme, au lieu de chercher sur notre planète les vestiges de Jésus-Christ, s'avise un jour de demander au monde sidéral le secret de son histoire ; et il croit découvrir que le Christ ne pouvait être que le soleil, et les douze apôtres, quelque chose comme les douze signes du Zodiaque. Ce christianisme tout astronomique eût assez accommodé certains as-

tronomes de ce temps-là, s'il n'avait reçu en naissant le baptême du ridicule, et s'il n'avait tant donné à rire à la science et au peuple lui-même.

Un autre montant encore plus haut, pour découvrir un Christ encore plus élevé, le cherche dans le ciel de l'idéal ; et il vient nous apprendre que l'histoire du Christ n'est « qu'une belle et sainte poésie où se résument « tous les besoins de notre instinct religieux, « et l'histoire de l'Évangile une conception « humaine ramenée à une conception idéale. »

Ce Christ imaginaire cherché de l'autre côté des nuages, ne pouvant longtemps tenir devant les regards du bon sens populaire, le rationalisme éprouva le besoin de lui faire reprendre pied sur notre globe, et nous annonça comme une découverte la certitude d'un Christ historique. Mais en même temps il mit un soin infini à retrancher de lui et de ses œuvres tout le surnaturel et le divin ; et le réduisant en tout et partout aux proportions de la nature, il se prit à nous donner de tous les faits racontés par l'Évangile des explications grossièrement naturalistes ; explications pour la plu-

part plus niaises encore que sacriléges, où, de peur de s'incliner devant le merveilleux, on n'hésitait point à se compromettre devant le sens commun, et où, par horreur du surnaturel, on ne craignait pas d'insulter la nature.

Aussi, rougissant bientôt elle-même de ses propres extravagances, la Critique rationaliste crut mieux faire de renoncer à cette exégèse triviale, qui travestissait en jongleries grotesques l'Évangile tout entier, et se réfugia dans un autre semblant scientifique, en apparence plus éthéré, et dont tout le secret se réduisait à substituer le mythe au miracle, et au fait merveilleux la fiction mythologique.

C'est, avec de légères nuances, la forme qu'a prise parmi nous la Critique nouvelle. Elle consiste à voir à l'origine de toutes les religions, et notamment du christianisme, l'humanité, sous l'inspiration naturelle de ses propres instincts, composer sur le fond historique le récit *légendaire*. Cette Critique ne dit pas d'ordinaire, le *mythe*, la *fable*; le plagiat scientifique serait trop reconnaissable ; elle dit : la *légende*, toujours la *légende*. Ce mot est tout son secret, tout son charme, toute sa séduc-

tion ; elle en est fière : et la Critique étrangère pose au milieu de nous, parée de ce mot joli, pareil à ces plumes ondoyantes dont les jeunes filles se plaisent à orner leur tête. Quoi qu'il en soit de ce détail, puisque la jeune Critique, embellie de ce panache nouveau, a des succès de salon encore plus que d'école ; puisque, surtout, elle prétend renverser la possession séculaire de Jésus-Christ Dieu par la démonstration scientifique ; il s'agit de rechercher, avec autant de sérieux que le permet une attaque qui l'est souvent très-peu, quelles sont les raisons graves qu'elle oppose au fait grandiose que nous avons montré tout à l'heure.

Je me contente de signaler trois procédés employés par elle, pour essayer d'ébranler l'immense fait, ou du moins d'en annuler la portée démonstrative : ces trois procédés, qui résument l'ensemble de sa stratégie, peuvent s'exprimer par ces trois mots : elle nie, elle doute, elle suppose ; la négation, le doute, l'hypothèse : telle est, sous ses trois formes principales, l'artillerie scientifique qu'elle dirige contre l'inexpugnable forteresse où se retranche contre elle la divinité de notre Christ.

Et d'abord, Messieurs, la jeune Critique, au fait prodigieux que nous avons rappelé, oppose sa négation; négation implicite ou explicite, selon le besoin de la cause; négation fière d'elle-même ou rougissant d'elle-même; peu importe. Quelque veloutée que soit sa main élégante, la Critique frappe contre Jésus-Christ le coup de la négation. Elle nie, non peut-être la matérialité du fait considéré dans sa réalité historique; elle nie la légitimité et la portée du fait considéré sous son rapport dogmatique. Devant l'humanité chrétienne qui affirme depuis bientôt deux mille ans la divinité de son Christ, et chante à tous les bouts du monde l'hymne de son adoration: « Le Christ est Dieu, nous l'adorons, » la jeune Critique dit: Non, le Christ n'est pas Dieu. Il s'agit de se demander d'abord ce que vaut cette négation devant notre affirmation. Il y en a parmi vous, Messieurs, qui s'effrayent trop du bruit des négations contemporaines. J'avoue tout haut que, pour mon propre compte, je ne parviens pas à m'en émouvoir. Voyons donc. Un homme se rencontre qui a cru ce que je crois, et ce que croit l'humanité. Un jour cet homme

fait le vide dans son âme ; il tue sa foi, et il éprouve le besoin de faire arriver jusqu'à moi le cri de son âme vide. Il dit qu'il ne croit plus. Soit ; voilà un homme qui, du fond de son cabinet, me crie qu'il apostasie sa foi et répudie son symbole. Qu'est-ce que cela prouve contre le témoignage de la grande affirmation chrétienne ?

Certes, Messieurs, si la négation, par le seul fait qu'elle existe, avait la puissance de renverser l'affirmation, quelle vérité, je vous prie, serait debout au fond de l'âme humaine ? Dans tout ordre de choses, en dehors peut-être de l'abstraction pure, partout devant l'affirmation la négation se pose. Et encore, Messieurs, si les hommes de ce temps avaient un intérêt de passion à nier une vérité très-évidente de l'ordre mathématique, par exemple, le carré de l'hypoténuse ; si la conséquence de ce théorème célèbre était qu'il faut être chaste et se confesser ; je ne serais pas bien sûr que nous ne vissions pas bientôt parmi nous les incrédules du carré de l'hypoténuse. Tout est affirmé par l'humanité, et tout est nié au moins par *une* humanité. Pourquoi, malgré toutes les

négations révolutionnaires, l'humanité demeure-t-elle debout dans le vrai, appuyée sur ses affirmations conservatrices? Parce que la négation ne vaut pas l'affirmation. Parce que ce qui affirme, c'est l'humanité en masse, l'humanité calme, l'humanité vertueuse; et ce qui nie, c'est l'humanité imperceptible et fractionnaire, l'humanité aveugle et passionnée, essayant d'ébranler par des violences qui passent les principes qui demeurent. Et ainsi la grande armée de l'affirmation poursuit sa route, laissant expirer loin d'elle, dans le désert où elles s'excommunient, les négations impuissantes et fragiles.

Eh bien! je le demande, devant la parole qui affirme le Christ Dieu, qu'est-ce que la parole qui nie le Christ Dieu? Un point dans l'immensité, une goutte d'eau devant l'Océan, un atome devant l'armée des cieux. Vous niez le Christ Dieu : qui êtes-vous? comment vous nommez-vous? combien êtes-vous? La petite légion de la négation se fait à elle-même sur son importance une étrange illusion; et le monde lettré lui-même s'y trompe quelquefois; il juge de sa valeur par le bruit qu'elle

fait. Mais ne l'oublions pas : « Dix hommes qui parlent font plus de bruit que mille hommes qui se taisent. » Le bruit, je pourrais dire le fracas, est le fait ordinaire des négations insolentes. Elles se posent dans les hauts lieux pour se faire entendre de loin. Quiconque, en France, sent le démon de la négation se remuer en lui, éprouve un jour le besoin de franchir le seuil domestique. Il vient à Paris, et il dit avec les fils de Babel : « Illustrons notre nom, *Celebremus nomen nostrum*. L'humanité affirme : nions, nions hardiment ; le monde entier nous entendra ; on parlera de nous, et nous serons célèbres. » Voilà pourquoi, dans une ville comme celle-ci, les négations se pressent, se coudoient et se donnent la main. A entendre le bruit qu'elles font, vous croiriez qu'elles sont la voix de l'humanité. Détrompez-vous ; les négations résolûment antichrétiennes ne sont qu'une coterie. Qu'est-ce que cela devant la grande voix qui proclame à tous les points de l'espace et de la durée la divinité du Sauveur Jésus ?

Nous sommes, vivant sous vos yeux, à l'heure qu'il est, plus de cent millions de té-

moins qui affirmons la divinité de Jésus-Christ. Je laisse les enfants, qui affirment sans savoir pourquoi. Je ne compte que les intelligences adultes et se possédant elles-mêmes. Ces cent millions d'intelligences sont réparties dans tous les lieux de l'espace, à tous les rangs de la société, et sur tous les degrés de la hiérarchie intellectuelle. Quoi qu'il en soit du petit coin du monde où se meut votre pensée, et où vous n'apercevez peut-être que des négations semblables à la vôtre, j'ose dire que la grande et pure aristocratie des intelligences est encore avec nous. Sans compter les intelligences laïques qui affirment avec le clergé, on peut vous défier de montrer dans le monde, en quelque pays que ce soit, une armée d'hommes plus sérieusement instruite des choses religieuses que le clergé lui-même. Ceux qui marquent parmi vous, la plupart sont des déserteurs qui retournent contre nous la science qu'ils tiennent de nous. Dans cette immense armée de l'affirmation chrétienne, vous rencontrez la noblesse, la vertu, l'héroïsme, l'éloquence, la science sous toutes les formes : et nous sommes cent millions ; et la grandeur et la puissance de

cette affirmation collective se multiplie par toutes les générations chrétiennes qui ont traversé le cycle chrétien, c'est-à-dire par plus de cinquante générations d'hommes.

Et maintenant, fils de la négation, paraissez : comptez-vous, regardez-vous, jugez-vous. Vous n'êtes pas un contre mille ; et, sauf quelques exceptions, votre légion se recrute au plus bas fond de la morale et de la vertu. Ah ! votre négation ne nous émeut pas ; elle n'est qu'une pierre jetée contre la grande pyramide.

Que dis-je? vous n'êtes pas même une négation, j'entends une négation sérieuse et sincère. Pour être devant la divinité du Christ une négation sérieuse, vous devriez avoir la claire vue de la raison de nier. Ainsi, quand je dis : *Non, la partie n'est pas égale au tout*, je fais une négation sérieuse ; j'ai l'évidence de mon motif de nier. Or, je le demande, qui, parmi vous, en face du prodigieux témoignage que je viens d'invoquer, oserait se croire en possession de cette évidence? Qui oserait dire, sans aucune crainte de se tromper, que tant de millions d'intelligences ont affirmé la divinité du Christ sans aucune raison d'affirmer la di-

vinité du Christ? Personne ; non, personne; à moins d'être parvenu à ce paroxysme d'orgueil où l'homme, prenant le vertige et ne voyant plus que lui-même, dit en regardant autour de lui : « Il n'y a que moi, et la vérité c'est moi-même. » Quiconque n'est pas arrivé à ce degré de folie ne peut faire de la divinité du Christ une négation sérieuse; la majesté, la force et l'évidence de notre témoignage s'y opposent absolument. L'affirmation chrétienne toute seule, comme fait, est un phénomène prodigieux; et en droit, au point de vue de la démonstration, c'est une autorité imposante; c'est une raison grave; elle suppose le contrôle de millions d'intelligences. Et contre ce fait, cette autorité, cette raison, vous ne pouvez faire une négation sérieuse ; et si vous osez le faire, *scientifiquement* elle ne compte pas.

Qu'êtes-vous donc devant ce fait immense? Un scepticisme, rien qu'un scepticisme. Que lui opposez-vous pour le renverser? Le doute, rien que le doute ; le doute à travers dix-huit siècles, aspirant à renverser le témoignage des contemporains affirmant la vérité qu'ils ont vue. Oui, contre ce témoignage incomparable

se posant avec certitude, après deux mille ans de foi et de conviction constante, vous venez opposer l'universel *peut-être*, et l'éternel *qui sait?* d'une critique qui trébuche dans les ténèbres, et s'en va chancelante et boiteuse se heurter au granit de notre certitude.

La voyez-vous d'ici la Critique orgueilleuse qui a la prétention de tout deviner, de tout voir et de tout révéler? Son télescope historique à la main, elle essaye de rapprocher les temps, comme l'astronome les distances. La voilà qui cherche, à travers deux mille ans, ce qui se passe au berceau du christianisme. Elle regarde ; elle regarde encore ; les faits passent devant elle dans le fond de l'histoire, comme les nébuleuses dans le fond du ciel. Et si vous lui demandez : Que voyez-vous au berceau du christianisme? nous voulons le savoir. — Je vois bien quelque chose, vous répond-elle; mais, je ne sais pourquoi, je ne distingue pas. — Elle est la Critique pourtant, c'est-à-dire la science du discernement. Qu'importe? elle tâtonne, elle conjecture, elle devine; et elle nous donne ses doutes, ses tâtonnements, ses conjectures et ses divinations comme la révé-

lation scientifique des origines. Si vous l'en croyez, elle sait mieux que les apôtres ce qu'ont fait les apôtres; elle sait mieux que saint Matthieu ce que raconte saint Matthieu, mieux que saint Jean ce qu'a vu saint Jean; ce qui est assurément fort singulier. Et ce qui est bien plus étrange encore, c'est que toutes ces grandes visées aboutissent à ne pas voir; toutes ces grandes découvertes à ne rien découvrir, et tout ce grand savoir à ne rien affirmer. Et au bout de tant d'efforts superbes pour renverser notre certitude, je ne vois que ce mot qui résume le grand travail de la Critique antichrétienne : *Peut-être!*

Oui, *peut-être* les Évangiles n'ont pas une authenticité complète; — qui peut le savoir? *Peut-être* ils sont une œuvre collective, non individuelle ; — et pourquoi non? *Peut-être* la véracité des évangélistes n'est-elle pas entière; — cela se pourrait. *Peut-être* beaucoup de textes sur lesquels s'appuie la polémique chrétienne sont altérés, mutilés, supposés, interpolés; — qui sait? *Peut-être* la moitié des Évangiles est historique et l'autre moitié légendaire ; — n'est-ce pas assez probable?

Peut-être les témoignages de la divinité rendus au Christ par saint Jean, n'étaient qu'une vanité de vieillard fier de dire plus et mieux que les autres sur le caractère du Maître ; — si ce n'est vrai, n'est-ce pas au moins vraisemblable ?...

Voilà la Critique face à face avec le grand fait chrétien. Certes, je comprends cette situation. Ne voulant pas marcher au flambeau allumé par la science chrétienne sur le berceau du christianisme ; n'ayant d'autres ressources que de voir elle-même par elle-même des réalités placées par l'événement hors de la portée de son regard, je comprends qu'elle hésite, qu'elle tâtonne, qu'elle doute enfin. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'elle espère avec ces doutes faire tomber devant elle les vieux remparts de notre certitude. Et c'est ici surtout, Messieurs, qu'il faut invoquer le principe posé tout à l'heure comme notre point de départ. Nous l'avons dit en commençant, la possession vaut titre ; et un doute, quel qu'il soit, fût-il même appuyé sur des raisons (ce qui ne se vérifie nullement ici), ne pourrait rien pour infirmer une possession

certaine. Pour ébranler le fait d'une possession séculaire, il faut autre chose que des doutes. Jésus-Christ est le grand possesseur ; il possède les intelligences, les cœurs, les volontés ; et il les possède *comme Dieu*. Et vous dites : Il n'est pas Dieu? Passez, passez ; vos doutes n'entameront pas la certitude qui possède. Vos négations ne sont qu'une pierre jetée contre la pyramide ; vos doutes ne sont qu'un souffle impuissant à l'ébranler.

Voilà vos deux premières armes brisées ; une négation nulle, un doute impuissant : que vous reste-t-il donc pour renverser le règne historique de notre Christ Dieu ? Ah ! je le sais, la Critique nous oppose un autre moyen d'attaque, une *hypothèse*, et par cette hypothèse elle prétend nous expliquer comment a prévalu contre la vérité le dogme fondamental du christianisme. L'hypothèse ! oui l'hypothèse, voilà son arme la plus vantée ; et c'est sans contredit la plus forte pièce que la Critique antichrétienne fait jouer contre notre histoire séculaire et notre dogme souverain. Sa grande prétention, vous le savez, c'est d'*expliquer* les faits, notamment les faits religieux, et de

leur restituer leur véritable sens. Or, voici un fait prodigieux, la foi au *Christ Dieu;* comment l'expliquer si le Christ n'est pas Dieu? La Critique n'est pas embarrassée; elle répond avec une assurance parfaite, et vous expose, à peu près en ces termes, le secret profond de ses révélations historiques : — L'humanité, dit-elle, se crée des dogmes en rapport avec ses besoins intellectuels, moraux et religieux. Le Christ, par sa grande figure, avait passionné d'enthousiasme les premiers chrétiens. Rien n'était trop haut pour répondre à l'idéal d'une admiration montée jusqu'à l'enthousiasme; un amour qui admire touche bientôt au divin. Les amants passionnés de Jésus-Christ ne trouvèrent donc rien de plus digne d'eux et de lui, que de le *supposer* Dieu. C'est ainsi que le dogme du Christ Dieu prit racine dans l'âme des chrétiens, grandit dans l'ombre, et un jour éclata dans la lumière.

Et voilà ce qui vous explique, Messieurs, pourquoi vous croyez à la divinité de Jésus-Christ! Voilà pourquoi, pendant deux mille ans, cent peuples ont été et sont encore aujourd'hui à genoux devant Lui! Vraiment, il faut être au

XIX[e] siècle pour que de pareilles inventions, racontées sans rire, ne soulèvent pas la risée, pour ne pas dire l'indignation universelle. Quoi ! vous commencez par *supposer* que l'humanité a cru à la divinité de Jésus-Christ, et s'est formé à elle-même la *légende* du Christ Dieu !... Est-ce sérieusement que vous parlez ? Mais il s'agit précisément de savoir comment l'humanité a cru au Christ Dieu. Or, prenez-y garde ; croire qu'un homme est Dieu n'est pas, que nous sachions, un besoin si impérieux de l'âme humaine. Ce qui doit frapper ici tout observateur attentif, ce n'est pas la facilité de faire admettre un tel dogme, c'est la difficulté. Que la divinité soit en personne dans un être qui se présente à moi sous une forme humaine, ce n'est pas ce que la raison m'incline à admettre tout d'abord. La raison, antérieurement à toute démonstration du fait, ne penche pas vers cette croyance, elle y résiste.

Et certes, Messieurs, la preuve palpable de cette répulsion de la raison humaine, c'est l'opposition même que font encore les rationalistes, en plein christianisme, à ce dogme fondamental du christianisme. Il est vraiment

étonnant, pour ne rien dire de plus, que les hommes qui, après dix-huit siècles de croyance universelle, repoussent de nos jours le grand mystère, avec une si prodigieuse opiniâtreté, soient précisément ceux-là mêmes qui le font admettre à l'humanité entière avec une si prodigieuse facilité. Quoi! devant la foi des siècles et l'affirmation des peuples, devant toutes les preuves établies par l'apologétique chrétienne ; en présence de ces démonstrations qui ont incliné devant la divinité du Christ la majesté de l'intelligence et la royauté du génie, vous doutez de la divinité du Christ, vous niez la divinité du Christ, vous insultez la divinité du Christ, vous la proclamez absurde, impossible, antiscientifique? Et c'est vous, vous-mêmes, qui venez nous apprendre qu'un jour l'humanité en masse, sur la parole de quelques imposteurs ou de quelques fanatiques, proclama le Christ un Dieu, tomba à genoux devant sa crèche ou devant sa croix, en s'écriant : *Voilà Dieu !...*

Mais, en vérité, que pensez-vous des peuples, des savants et des génies de ce temps-là? Est-ce qu'en tout temps et en toute nation

la raison n'est pas la raison, et le bon sens le bon sens ? Ah ! cette humanité que vous prétendez élever si haut, à quel degré d'imbécillité intellectuelle et de crétinisme religieux la faites-vous descendre ? Comment méprisez-vous à ce point dans les autres cet esprit humain dont vous êtes pour votre propre compte si prodigieusement fiers? Comment supposez-vous que, sans aucune preuve et sans aucune raison, tant d'hommes intelligents comme vous, et pour la plupart alors libres penseurs comme vous, ont embrassé tout à coup un dogme qu'aujourd'hui encore, en pleine lumière du christianisme et de l'histoire, vous repoussez au nom de votre raison? Avez-vous oublié que les libres penseurs, à quelque point de l'espace et de la durée qu'ils se trouvent, partout ressemblent aux libres penseurs? Rebelles à la foi, âpres à la croyance, hostiles au surnaturel : la race en est connue ; elle est vieille comme l'humanité déchue ; et nous en avons sous nos yeux la génération légitime et pur sang : les fils sont dignes des ancêtres. Eh bien ! le monde d'alors foisonnait comme aujourd'hui de libres penseurs et

de génies indépendants. Il y en avait à Athènes et à Corinthe, à Rome et à Alexandrie ; il y en avait même à Jérusalem. Et parmi eux, combien ont cru avec le peuple à la divinité du Christ? Combien, après avoir marché d'école en école et de système en système, comme d'autres font encore aujourd'hui, sont venus prosterner leur génie devant le Christ Dieu, et ont trouvé dans l'adoration de sa divinité la délivrance de leur pensée? Comment et pourquoi ont-ils cru? Ont-ils eu des raisons de croire? Ou bien ont-ils cru sans raison? Dans le premier cas, pourquoi rejetez-vous leur croyance? Dans le second, comment l'expliquez-vous? S'ils ont eu des raisons de croire, quelle est votre folie de ne pas croire pour les mêmes raisons? S'ils n'en ont pas eu, comment alors expliquer une croyance qui demeure sans raison ? Qu'est-ce donc que votre hypothèse de la *légende* du Christ Dieu divinisé par l'enthousiasme, si ce n'est un rêve qui n'a jamais existé que dans votre imagination? Qu'est-ce, si ce n'est une chimère qui ment tout à la fois à la raison, à la nature et à l'histoire?

Ainsi, la Critique tourne dans un cercle où elle est réduite à se broyer elle-même dans la contradiction, et à nous donner d'un fait immense des causes qui ne sont pas des causes et des explications qui ne nous expliquent rien.

Telle est, Messieurs, l'attitude générale que prend de nos jours la Critique négative, en présence du grand fait que nous constations tout à l'heure. Devant le règne prodigieux de Jésus-Christ possesseur de l'humanité, elle se pose avec ces trois choses rationnellement impuissantes et scientifiquement nulles : une négation qui ne parvient pas même à être sérieuse, et disparaît comme une ombre légère dans la gloire éclatante de notre affirmation; un doute infirme qui ne peut rien pour ébranler le fait d'une possession certaine ; une hypothèse chimérique qui environne de je ne sais quelles ombres mythologiques notre berceau assis en pleine lumière de la publicité ; attentat contre la raison qui fait violence à la nature, et, pour glorifier la légende, aspire à détrôner l'histoire. Or, que peuvent, je vous prie, contre la possession universelle et séculaire de

notre dogme ces tentatives renouvelées de Celse, de Porphyre ou de Julien l'Apostat? et que doivent attendre parmi nous ces contrefaçons grimaçantes du gnosticisme contemporain de notre berceau? Rien, Messieurs, rien, si ce n'est la conquête la moins enviée dans ce pays du bon sens, la conquête du ridicule!

Je me trompe, Messieurs, elles produiront autre chose; elles produiront ce que, nous hommes de foi et de science aussi, nous pouvions souhaiter le plus, la vérification de nos titres devant la raison et la constatation de notre possession devant l'histoire. La pire des situations, pour nous, savez-vous bien ce que c'était? C'était le déni de tout examen scientifique; c'était le refus de vérification rationnelle du grand fait sur lequel le christianisme porte tout entier. Il n'est plus possible aujourd'hui d'élever, entre le christianisme et votre âme, ni le rempart de l'indifférence, ni le rempart du dédain, ni ce rempart plus fort que tous les autres pour vous défendre contre la lumière, le rempart de l'ignorance. Bon gré mal gré, quelque peur qu'on en ait, il faut se poser la question, et il faut y ré-

pondre : Sommes-nous, oui ou non, en possession du dogme de la divinité de notre Christ? Ou plutôt, notre Christ Dieu est-il, oui ou non, en possession de notre foi? Cette possession est-elle aussi vaste dans l'espace, aussi longue dans la durée, et aussi profonde dans l'humanité que nous l'avons montré tout à l'heure? — Oui, oui, répondent ensemble tous les échos de notre histoire. — Eh bien! cette possession est-elle fondée sur des titres? est-elle elle-même un titre? Nous demandons qu'on nous réponde ici encore sans équivoque oui ou non. Ah! si nos adversaires se taisent, le sens commun répondra; il dira : Oui, cette possession, la plus longue, la plus vaste, la plus profonde, la plus illustre qu'on ait jamais vue, oui, cette possession vaut titre devant la raison et la science : car elle suppose une conspiration de jugements et un contrôle d'intelligences tels que jamais possession, si légitime qu'elle ait été, n'en a jamais subis dans l'humanité. Or, contre cette possession intellectuelle perpétuée en pleine lumière de toutes les civilisations, contre ce contrôle de tant de génies intéressés les premiers à ne se pas trom-

per; contre le verdict de cet incomparable jury, tribunal amphictyonique de l'humanité même, venant ratifier dans chaque peuple et dans chaque siècle chrétien cette possession du Christ Dieu, nous le demandons, quels sont les titres de la Critique moderne? Contre cette possession qui s'appuie sur son fait et brille dans sa lumière, où sont vos raisons évidentes, vos arguments irréfutables, vos démonstrations invincibles? Nous le demandons, et nous en avons le droit; car contre une possession historiquement incontestable, il ne nous faut rien moins que tout cela. Répondez : Comment démontrez-vous que nous avons tous cru sans aucune raison de croire? Comment démontrez-vous que le Christ a surpris notre foi à sa divinité? Comment démontrez-vous qu'il a fait du plus grand fait de l'histoire le plus grand bouclier de l'erreur dogmatique? Telles sont les questions que nous vous posons sans orgueil et sans peur; la raison et la science vous somment d'y répondre. En attendant les réponses de votre philosophie et la lumière de vos démonstrations, nous saluons notre Christ Dieu dans le rayonnement de sa gloire, et

nous lui redisons avec l'humanité qui l'acclame, la parole de notre respect, de notre amour et de notre adoration : *Laudamus te*, *benedicimus te*, *adoramus te*, *Jesu Christe*.

TROISIÈME CONFÉRENCE

TROISIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST RÉFORMATEUR

ET LA CRITIQUE ANTICHRÉTIENNE.

Monseigneur,

C'est avec une joie profonde et une religieuse reconnaissance que nous voyons pour la première fois Votre Grandeur apporter l'honneur et l'éclat de sa présence à cette grande assemblée de Notre-Dame, troupeau choisi, qui vous est, je le sais, particulièrement cher (1). Aussi, vous voyez avec quelle filiale

(1) Monseigneur Darboy, archevêque de Paris, retenu ailleurs les dimanches précédents, présidait pour la première fois les conférences de Notre-Dame.

émotion tout cet immense auditoire, comme un seul homme, tourne vers vous ses regards et son cœur, pareil à un orphelin attendri qui vient de retrouver un père : émotion double et une tout ensemble, où viennent se confondre dans un ineffable mélange et la douleur de ce qu'il a perdu et la joie de ce qu'il a retrouvé. Moi-même en m'inclinant sous votre main paternelle, et songeant que c'est déjà la troisième qui s'étend sur moi pour bénir mon apostolat, j'ai senti dans mon cœur filial, avec le regret de deux paternités déjà disparues, la joie d'en retrouver une troisième, qui me revêt de la même force, en me couvrant de la même bienveillance et de la même autorité.

Heureux déjà, Monseigneur, d'avoir à traiter, cette année, un sujet cher à mon cœur et sympathique à cet auditoire, je le suis encore plus de pouvoir y entrer guidé par l'éclatante lumière que naguère votre parole de père et de pasteur jetait d'avance sur ma route. Cette grande parole, naturel reflet d'une grande âme, nous traçait le meilleur programme que puisse suivre la prédication contemporaine, et en particulier cette prédication de Notre-

Dame, qui semble avoir la vocation plus spéciale de dévoiler les manœuvres et de repousser les agressions de l'erreur vivante. Aussi, est-ce avec un redoublement de bonheur et de courage que, répondant à votre signal, humble soldat de la vérité, j'ai entrepris de repousser, du haut de cette chaire, l'agression scandaleuse faite au nom de la science à la divinité de notre commun Maître.

Après avoir caractérisé la Critique qui attaque notre dogme souverain, en la dénonçant comme l'ennemie de la science et du christianisme et la nommant de son vrai nom, *antiscientifique* et *antichrétienne,* nous avons essayé de déterminer clairement la position respective de Jésus-Christ attaqué par la nouvelle Critique, et de la nouvelle Critique attaquant Jésus-Christ. Nous avons dit: Jésus-Christ, en face de la Critique qui l'attaque, est un possesseur séculaire; et sa royale possession nous offre le triple prodige de sa largeur dans l'espace, de sa profondeur dans l'humanité et de sa longueur dans la durée. La Critique, en face de cette possession historiquement incontestable, se présente avec des titres scientifique-

ment inacceptables. A ce fait incomparable elle oppose ces trois choses dont nous avons reconnu l'inanité scientifique : une négation qui ne peut pas même être sérieuse et qui s'évanouit comme une ombre légère devant l'éclat de notre universelle affirmation ; un doute infirme qui ne peut rien pour ébranler le fait d'une possession certaine ; enfin l'hypothèse chimérique d'une formation *légendaire* de notre dogme, qui ment tout à la fois à la raison, à la nature et à l'histoire; et nous avons dit : La possession du Christ Dieu demeure inattaquable ; votre fantôme de science n'ébranlera pas l'inébranlable pyramide.

Mais, Messieurs, remarquez-le bien, Jésus-Christ n'a pas pris possession du monde uniquement pour donner dans cette prise de possession le témoignage de sa souveraineté ; il s'est emparé du monde pour le réformer : le miracle de la royauté de Jésus-Christ dans le monde est lié intimement au miracle de la transformation du monde par Jésus-Christ. C'est sous cet aspect, qui attire le plus sur lui les regards et les sympathies de l'humanité, que nous allons l'envisager aujourd'hui. Après

avoir montré le Christ comme le divin possesseur du monde, nous allons le montrer comme le divin réformateur de notre humanité. Nous verrons le *divin* nous apparaître dans son œuvre réformatrice, sous ce triple rapport : la conception, la résolution et l'exécution. Concevoir, vouloir et faire, telles sont les trois choses que nous allons examiner successivement, et où nous serons forcés de reconnaître le signe de sa divinité sous peine d'admettre à la fois ces trois contradictions : une conception impossible, une résolution impossible, une exécution impossible historiquement démontrées.

II

Quiconque veut fonder quelque chose sur la terre, doit tout d'abord avoir son plan, sa conception, son *idée*. La création est une réalisation de l'idée de Dieu par sa puissance ; toute création de l'homme est la réalisation de son idée par sa force ; c'est sa conception manifestée dans son œuvre. C'est donc avant tout par son idéal qu'il faut juger l'architecte.

Et à ce point de vue, déjà, Jésus-Christ, en face de sa conception réformatrice, se révèle comme un architecte divin : il a eu une idée, non-seulement que nul homme n'a jamais eue, mais qu'un homme ne pouvait pas avoir.

Et d'abord ce qui dans l'idée du Christ réformateur surpasse toute conception humaine et porte le premier signe du divin, c'est sa grandeur vraiment surhumaine.

L'idée de Jésus-Christ ne fut pas de fonder une institution, une société, une œuvre quelconque, telle que le monde en avait vu jusque-là. Des législateurs célèbres avaient laissé avant lui des vestiges de leur pensée et des traces de leur génie, dans des monuments qui ne furent ni sans nom, ni sans gloire : Jésus-Christ n'est pas plus un imitateur qu'un continuateur de ces grands hommes. Sa conception est non-seulement sans précédent dans l'histoire, elle est sans racines naturelles dans l'intelligence humaine ; elle atteint du premier coup une sphère supérieure à la région où se meut naturellement l'esprit humain. Et pourquoi, Messieurs, en est-il ainsi ? pourquoi la conception de Jésus-Christ se ré-

vèle-t-elle de prime abord marquée de ce signe du divin ? Parce que l'idée du Christ réformateur est de fonder, dans le sens rigoureux de ce mot, le royaume, ou si vous aimez mieux, la république *des âmes :* royaume inconnu sur la terre, ayant pour limites naturelles les frontières mêmes de la conscience ; république sans pareille, où tout le gouvernement est organisé dans l'esprit, pour l'esprit, et où les puissances qui fondent ou constituent d'ordinaire les sociétés humaines, ne seront rien, absolument rien, ni comme forces créatrices, ni comme forces constitutives. En un mot, la *république des consciences*, et le *royaume des âmes ;* voilà l'idée de Jésus-Christ ; idée tellement prise en dehors du milieu où vit la pensée humaine, qu'elle ne pouvait venir à un homme. Ah ! que Jésus-Christ n'étant qu'un homme ait pu songer à réformer les sociétés politiques et les institutions sociales qui régissaient alors le monde, je le comprends ; surtout si l'on a le bon sens de n'en pas faire ce qu'en fait la Critique nouvelle, un homme *ignorant* au premier chef. Mais que le Christ n'étant qu'un homme, face à face avec l'histoire et son siècle, ait pu son-

ger sérieusement à la fondation d'un royaume exclusivement appuyé sur le spirituel, l'invisible et le surnaturel, c'est ce que la plus vulgaire connaissance de l'humanité ne permet à personne de supposer, et c'est ce que la raison repousse absolument.

Et ce qui doit vous montrer encore mieux, dans cette idée d'un monde des âmes, une grandeur surhumaine, c'est le caractère d'universalité que le Christ médite de donner à sa création. Cette république des âmes, il veut la faire universelle; ce royaume des consciences, il veut le faire catholique, au sens le plus rigoureux que comportent ces mots; il lui donne pour s'étendre et s'épanouir, ces trois universalités : tous les espaces, tous les temps, tous les peuples : « Allez, enseignez *toutes* « les nations, et voici que je suis avec vous « jusqu'à la *consommation des siècles.* » Cette parole toute seule, dite par Jésus-Christ, vous révèle l'immensité de sa conception et la magnificence divine de son idée. Transportez-vous au moment solennel où cette parole de Jésus-Christ est tombée de ses lèvres, comme la révélation de son idée; mettez les douze

apôtres, tels qu'ils étaient alors, en face de cette idée gigantesque ; et vous vous direz, dans l'éclat d'une invincible évidence : Cette idée jaillit d'une intelligence divine, ou elle jaillit d'un cerveau malade ; elle est le signe d'une révélation de Dieu, ou l'attestation d'un délire de l'homme ; c'est la sagesse de Dieu méditant la création d'un monde inconnu, ou c'est la folie d'un homme rêvant une extravagance inouïe.

Toutefois, Messieurs, il y a dans cette conception du Christ réformateur quelque chose qui est encore, peut-être, plus remarquable que sa sublimité : c'est sa rigoureuse *propriété*, c'est sa divine originalité.

L'ambition de tout homme qui prétend créer quelque chose, est d'aspirer à la gloire d'avoir une idée à lui, sortant entièrement et exclusivement de lui. On sent que la grandeur intellectuelle gît par-dessus tout dans la propriété de l'idée et dans l'originalité de la conception. De là, la prétention des fondateurs et des réformateurs à l'idée *propre,* à la conception *personnelle*. Mais, veuillez le remarquer, ce n'est d'ordinaire qu'une prétention. Il y a des

hommes assurément plus originaux que les autres. Au-dessus du troupeau servile des imitateurs leur génie lève la tête, et montre dans un éclat qui emporte l'admiration, comme une face encore inconnue de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui est la beauté de l'infini lui-même. Mais cette originalité n'est au fond qu'une imitation supérieure. La gloire d'une originalité complète ne s'est jamais posée sur le front de l'homme, pas même sur le front du génie. Et dans le sens très-véritable, il n'y a pas d'homme qui porte dans sa pensée des idées absolument *siennes*.

Vous vous estimez original, dans le vrai sens de ce mot; vous dites en touchant du doigt votre forte tête et votre large front : *J'ai mon idée*. Mais, ce que vous nommez votre idée était en germe dans le passé, et peut-être en vie dans le présent; vous l'avez aspirée, sans y songer, comme un atome qui vole dans l'atmosphère. La chaleur de votre âme l'a fécondée en silence dans le profond mystère de sa vie : et un jour vous avez senti cet intime tressaillement qui précède les enfantements de l'esprit; vous l'avez vue éclore dans une œuvre

ravissante; et vous l'avez admirée, comme un produit de votre personnalité et un fils glorieux de votre génie. Vous vous trompiez : c'était surtout un produit du passé; c'était surtout un enfant du siècle. Telle est la véritable originalité des grands hommes : elle consiste moins à avoir des idées propres qu'à leur communiquer quelque chose de leur propre vie. Une idée plane sur une société; elle est dans l'air, elle passe dans la respiration du siècle; elle est du domaine commun des intelligences. Un jour, un génie vigoureux la rencontre et l'aspire; en l'aspirant il se l'assimile, en se l'assimilant il lui donne de sa propre séve; et bientôt cette idée, qui n'appartenait à personne parce qu'elle appartenait à tous; cette idée qui passait sur les âmes sans les remuer, comme une poussière perdue dans l'atmosphère; cette idée incarnée dans un homme, sort avec sa parole, toute vivante de sa vie, toute brûlante de ses ardeurs; et elle court électrisant les âmes et portant aux cœurs des tressaillements inconnus.

Ainsi, Messieurs, à parler rigoureusement, la propriété de l'idée n'existe pas dans l'hu-

manité. Et si j'ai insisté sur ce point, ce n'est pas pour le plaisir de satisfaire une curiosité de votre intelligence ; c'est pour vous mieux faire entendre le prodige tout divin de la conception de Jésus-Christ réformateur. Lui, en effet, a de son idée la propriété exclusive et l'originalité absolue. La Critique, intéressée à contester cette pleine originalité du divin Réformateur, s'efforce de croire elle-même, et prétend nous faire croire avec elle que la conception de Jésus était dans l'air qu'il respirait, qu'elle passait sur la Judée et la Galilée comme sur le monde entier ; et que Jésus, jeune encore, même du fond de son obscurité, put la voir briller aux horizons charmants de Nazareth. A l'entendre, rien de plus simple à concevoir que la manière dont cette idée de la régénération universelle et du royaume des âmes s'est développée dans l'esprit de Jésus réformateur, et peu à peu a pris de lui une possession définitive. La Critique, empruntant ici à la poésie ses pinceaux et ses couleurs, crée en Jésus de Nazareth une vie idéale qui n'exista jamais que dans son imagination.

La vérité est que l'idée réformatrice ré-

vélée par la parole du Christ, est une idée absolument *sienne*. La conception de Jésus-Christ réformateur n'a rien reçu ni du passé, ni du présent, pas même un germe. La raison en est bien simple : Jésus, avant de paraître sur le théâtre où se déploya sa vie publique, n'avait mis son intelligence en contact, ni avec le passé par l'étude des philosophes et des réformateurs de l'antiquité, ni avec le présent par sa participation au mouvement du siècle. De l'aveu même de la Critique antichrétienne, « aucun élément de la culture hellénique, ni « directement, ni indirectement, ne parvint « jusqu'à lui ; et les essais de philosophie re- « ligieuse tentés par l'école juive d'Alexandrie « lui étaient inconnus. » A la lettre, Jésus, dans l'humble demeure de Nazareth, grandit obscur, solitaire, auxiliaire obéissant de Joseph le charpentier, en dehors de toute étude philosophique, sociale ou religieuse, capable d'éveiller en lui son idée réformatrice. Ni la Judée ni la Galilée n'étaient un centre d'activité intellectuelle, et Jésus ne participait même pas au bruit et à l'agitation de l'un et de l'autre. Eût-il, d'ailleurs, mis son intelligence

en contact avec le passé par l'étude des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et avec le présent par sa participation au mouvement contemporain, il n'y pouvait rien recueillir pour son idée, parce que rien d'analogue n'avait retenti dans le passé et ne respirait dans le présent.

Il y avait bien quelque chose comme une vague idée de régénération et comme une confuse aspiration du *nouveau*, qui traversait alors le monde; mais dans cet état moral et intellectuel du siècle contemporain de Jésus-Christ, il n'y avait rien, absolument rien, qui ressemblât à l'idée du divin Réformateur. L'idéal messianique conçu par Israël lui-même ne s'élevait nullement à cette sublime conception; et les prophéties qui touchaient au règne du Messie, étaient entendues par lui dans un sens tout charnel et tout matériel. Alors, il est vrai, on rêvait des royautés nouvelles, des républiques nouvelles, des réformes nouvelles; mais l'idée du royaume des âmes et de la république des esprits ne se présentait à personne. Alors, on songeait à fonder des écoles et à créer des académies : mais créer le gouvernement des consciences; mais fonder,

sur la seule croyance une société vaste comme l'espace, vaste comme les siècles, vaste comme l'humanité elle-même, et, dans ce cercle indéfiniment extensible, concevoir l'idée de gouverner toutes les consciences, et de les tenir sous l'empire perpétuellement incontesté de sa parole reconnue souveraine : non, en vérité, rien de pareil ne courait alors dans l'air et ne se remuait dans les âmes. Cette idée, le Christ l'a trouvée tout entière dans le fond de sa propre vie : et cette originalité absolue d'une idée non-seulement inconnue, mais impossible alors à concevoir, porte le signe du divin, et défie notre raison de se dire à elle-même : Jésus-Christ n'est qu'un homme.

Enfin, Messieurs, il y a dans l'idée de Jésus-Christ réformateur un troisième caractère, où brille avec encore plus d'éclat le signe du divin : c'est sa miraculeuse *plénitude*, sa plénitude soudaine et instantanée. J'entends, par là, que l'idée de Jésus-Christ, non-seulement est sortie de Lui, et de Lui seul dans son originalité absolue, mais qu'elle en jaillit d'un seul jet aussi complète que possible. De son premier regard Jésus-Christ a découvert tout

l'horizon de sa pensée et tout le champ de son action réformatrice. Il sait jusqu'où il ira ; il le sait tout de suite, et il le dit sans hésiter. C'est là, non-seulement un privilége réservé, un fait unique ; c'est un privilége surhumain, c'est un fait divin.

Les plus grandes conceptions humaines ne jaillissent pas d'un seul jet. Les auteurs peuvent se faire sur ce point de belles illusions ; il est si doux de se dire qu'on a touché de son premier regard la plus profonde racine et la plus haute cime des choses ! Le vrai génie est plus modeste, parce qu'il se connaît mieux. En se mettant à l'œuvre, lui-même ignore jusqu'où il doit atteindre. La Providence le défend contre son orgueil, en lui voilant d'un nuage la hauteur qu'il doit atteindre. Et quand vient l'heure laborieuse et presque toujours fatiguée de l'exécution, lui-même, instruit par ses défaillances, ajoute ou retranche à son plan primitif. Les œuvres mêmes où resplendit, après leur achèvement, la plus complète unité, n'échappent pas à cette loi qui domine l'humaine infirmité. Regardez cette magnifique et royale basilique. En la voyant vous apparaître

dans sa beauté grande et simple comme le produit spontané d'une pensée harmonieuse, il vous semble qu'elle a dû, d'un seul coup, jaillir tout entière du cerveau qui l'a conçue, avec cette richesse de détails et avec cette splendeur d'unité, telle que la voilà se déployant sous vos regards. Vous vous trompez. Je n'ai pas lu assurément toute l'histoire de cette belle création resplendissant au soleil depuis de longs siècles; surtout je n'ai pas lu l'histoire de sa formation invisible, telle qu'elle s'est faite dans la pensée intime du génie qui l'a créée. Mais il y a un empire des choses; et je sais d'avance, même sans l'avoir lu, que ce chef-d'œuvre d'architecture chrétienne a subi dans sa création la loi qui régit toutes les créations humaines. Il n'y a que Dieu qui atteint d'un bout à l'autre toute l'étendue de son œuvre : *Attingit a fine usque ad finem.* Seule, sa pensée touche à la fois la base, le centre et le sommet de tout; d'un regard il découvre, et d'un mot il fait dans les choses l'ordre, l'harmonie, la force et la beauté. La pensée de l'homme ne marche pas de cette manière divine. Ses visions, même les plus

lumineuses, ne découvrent à la fois qu'une face des choses, comme dans ses marches les plus rapides il ne fait qu'un pas à la fois. S'il regarde l'ensemble, le détail lui échappe; il voit de trop haut ou de trop loin; et quand il voit le détail, il est trop bas ou trop près pour embrasser l'ensemble.

Cette impuissance d'embrasser d'un regard égalemeut lumineux et sûr l'ensemble et le détail, le tout et les parties; cette impossibilité humaine d'avoir tout de suite, même de ses propres œuvres, l'idée adéquate et complète, vous explique pourquoi, dans l'art comme dans la science, dans les réformes comme dans les constitutions, dans les restaurations comme dans les révolutions, jamais un homme ne peut dire : « J'irai jusque-là, et je « n'irai pas plus loin. Voilà mon idée, mon « dessein, mon plan de régénération, de ré- « forme ou de révolution : c'est fini, je n'y « retrancherai rien et je n'y ajouterai rien, « ni en deçà ni au delà. » Non, l'homme ne peut dire cette parole. Non-seulement il ne connaît pas la frontière de l'événement que prépare sa pensée; il ignore même la limite

de la pensée qui prépare l'événement. C'est là, pour le dire en passant, ce qui rend les réformes sociales et religieuses si formidables pour les peuples, et fait lever devant la pensée des réformateurs eux-mêmes mille fantômes alarmants. Ils n'osent dire où ils s'arrêteront, car ils l'ignorent. Ils savent qu'il y a un torrent de choses plus fort que la volonté des hommes, et qu'on n'arrête plus quand on l'a précipité. Les plus hardis réformateurs n'ont pas eu la prévision de toute leur œuvre de réforme, et les plus audacieux révolutionnaires ne l'ont pas eue davantage.

Eh bien! Messieurs, ce que nul réformateur n'a pu avoir, la pleine vision de son œuvre, Jésus-Christ l'a eu : son idee arrive d'un seul bond jusqu'à l'extrême limite de la réforme qu'il médite; elle sort de sa pensée d'un seul jet, et elle sort pleine, achevée, complète. Jamais il n'y ajoutera, jamais il n'en retranchera rien. Et ceux qui font arriver sa pensée lentement, et pour ainsi dire pas à pas, au terme de sa conception, sont des hommes de sincérité équivoque et de vue raccourcie, qui prêtent à Jésus-Christ, pour le mieux mon-

trer *homme*, l'indigence de leur pensée, et mesurent ses visions à leurs propres visions.

Aussi, ce que nul homme n'a jamais osé dire, Jésus-Christ l'a dit, et il l'a dit sous diverses formules, avec une netteté et une fermeté toutes divines ; il a dit aux siens : Voici ma doctrine; allez, portez-la au monde telle que je la mets dans ma parole : allez, enseignez *tout* ce que je vous ai confié : *Omnia quæcumque mandavi vobis*. Malheur à qui entreprendra d'y changer même un iota! Si quelqu'un y ajoute : *Anathème ;* si quelqu'un en retranche : *Anathème ;* si quelqu'un ne reçoit ma doctrine, toute ma doctrine ; si quelqu'un ne veut exécuter mon dessein, tout mon dessein : *Anathème*. Le monde changera, ma doctrine jamais ; la philosophie humaine abdiquera tous ses dogmes pour s'en créer de nouveaux, ma doctrine jamais. Ici-bas les hommes devront tout modifier, tout refaire, tout rajeunir, leurs idées, leurs doctrines, leurs plans : Moi, jamais ! Voici ma pensée, toute ma pensée, portez-la au monde, et que le monde n'y touche pas : car elle est la vérité ; voici mon idée, elle est immuable, elle est complète, les hommes n'y

changeront rien : le ciel et la terre passeront, les paroles qui portent ma pensée ne passeront pas, *Verba autem mea non prœteribunt.*

Certes, Messieurs, vous en conviendrez, qui a pu avoir une telle idée et osé le dire, s'il ne se démontre Dieu, se démontre la démence même.

Et pourtant, il y a dans le Christ réformateur quelque chose qui est encore plus miraculeux que sa conception, c'est sa résolution; et le prodige de son idée n'est surpassé que par le miracle de sa *volonté*.

II

Les grandes créations, avant leur exécution, présupposent le concours de ces deux choses, une grande idée et une volonté forte. Les œuvres fécondes sortent de la coopération harmonieuse de ces deux puissances; la force de l'intelligence sans la force de la volonté, c'est l'avortement et la stérilité. La force de la volonté sans la force de l'intelligence, c'est le désastre et la ruine. Aussi, ce qui importait à l'œuvre du divin Réformateur, ce n'était pas

seulement d'avoir une idée que nul homme ne pouvait avoir ; ce qui était encore plus nécessaire et encore plus difficile, c'était d'avoir la volonté aussi grande que son idée et la résolution au niveau de sa conception. Et voilà ce que tout d'abord il faut admirer dans la résolution et la volonté de Jésus-Christ réformateur : c'est une résolution égale à sa conception, c'est une volonté adéquate à son idée.

La volonté de l'homme, l'homme lui-même grandit et s'élève avec l'objet de son vouloir. Qui ne veut que de petites choses se démontre petit ; qui veut de grandes choses se démontre grand ; et qui veut ce qu'un homme n'a pu vouloir se démontre Dieu.

Qu'a voulu Jésus-Christ réformateur ? Il a voulu ce qu'il a conçu ; il a voulu que sa conception devînt l'histoire ; il a voulu que l'humanité devînt son idée même incarnée dans les hommes. Or cette idée, vous venez de la voir ; ce qu'il a conçu, vous venez de l'entendre : c'était le royaume des âmes sans limites dans l'espace et sans limites dans la durée, un royaume surnaturel, universel, immortel, et lui au milieu, centre toujours

vivant de cette humanité incorporée à lui et gravitant autour de lui. Certes, le concevoir c'était beaucoup, c'était divin déjà : car c'était ce que l'homme ne pouvait concevoir; mais le vouloir, Messieurs, le vouloir, comme il l'a conçu, lui-même par lui-même; le vouloir tout seul et sans rien emprunter de sa résolution à une volonté étrangère quelconque; le vouloir par une volonté absolument propre et personnelle comme son idée; le vouloir enfin d'un seul coup et dès le début de sa carrière jusqu'à la fin, par une volonté pleine et parfaite, sans hésitation et sans tergiversation aucune : certes, vous en conviendrez, Messieurs, c'est le divin ajouté au divin. C'est ainsi que Jésus-Christ a voulu la réalisation de son idée et l'accomplissement de son dessein. En vain une Critique antichrétienne, lisant l'Évangile un bandeau sur les yeux, prétend contester à Jésus-Christ l'autonomie entière de son vouloir et la perfection absolue de sa résolution, comme elle lui conteste la propriété absolue de son idée, et la plénitude instantanée de sa conception; en vain elle imagine dans le Christ réformateur je ne sais quelle volonté d'em-

prunt et quelles péripéties d'incertitudes et d'hésitations. En vérité, il faut avoir la résolution bien calculée de fausser en plein jour de l'histoire la vérité historique, pour dénaturer à ce point le récit de l'Évangile. De ces prétendus emprunts faits aux volontés étrangères, de ces hésitations et de ces tergiversations du Christ face à face avec sa résolution, pas une trace, pas un mot, pas une syllabe dans tout l'Évangile. Là, partout et à chaque page, la même chose apparaît en Jésus-Christ : une volonté vaste, propre, personnelle, comme son idée, et, comme cette idée elle-même, arrivant d'un seul coup à sa plénitude et à sa perfection.

Nous pourrions rigoureusement nous arrêter ici ; car une volonté entièrement adéquate à une conception si miraculeuse est elle-même un miracle plus étonnant encore que le premier. Cependant, il y a dans cette résolution de Jésus-Christ d'autres aspects où le divin brille dans une lumière croissante qui complète l'éclat de la démonstration. En effet, Messieurs, si vous pénétrez jusqu'au fond et si vous regardez par toutes ses faces cette vo-

lonté du Christ réformateur, vous y rencontrez des caractères qui étonnent votre raison, et que rien d'humain ne suffit à expliquer.

Et d'abord vous y découvrez une chose qui est à elle seule un miracle : le *calme* absolu dans la pleine vision de tout ce qu'il doit faire, et de tous les obstacles qu'il doit rencontrer.

Regardez Jésus-Christ face à face avec le dessein qu'il médite : jamais vouloir humain se produisit-il dans une situation pareille avec une telle sérénité? Écoutez ces paroles si souveraines dites avec un calme si divin : « Toute « puissance m'a été donnée au ciel et sur la « terre : allez donc, enseignez toutes les na- « tions, les baptisant au nom du Père, et du Fils, « et du Saint-Esprit : et voici que je suis avec « vous jusqu'à la fin des siècles. » Grand Dieu ! devant un si gigantesque dessein, quelle possession de soi-même, quel calme surhumain ! Où est l'apparence d'une agitation, d'un trouble, d'un empressement, d'une préoccupation quelconque? Lisez les paroles jetées par les agitateurs des peuples dans le vent des révolutions, et puis revenez à ces paroles du Christ : quelle différence ! Les hommes s'a-

gitent pour peu de chose, ils sont faibles; l'agitation est le signe de la faiblesse. Jésus-Christ est fort, il est fort d'une force surhumaine, et son calme n'est que la majesté de cette force divine. Les entreprises des hommes estimées les plus sérieuses sont encore des jeux d'enfants; l'agitation dans le rien et la préoccupation dans la bagatelle y trahit souvent avec l'humaine faiblesse une légèreté puérile. Les peuples eux-mêmes se fatiguent à poursuivre des formes vides et des néants sonores. Un mot suffit à leur donner des tressaillements et à leur faire monter le vertige à la tête. Et pourtant de quoi s'agit-il d'ordinaire dans ces commotions politiques et ces convulsions sociales? Il s'agit de substituer une forme éphémère à une autre forme éphémère, le gouvernement d'aujourd'hui au gouvernement d'hier, le maître du lendemain au maître de la veille; c'est-à-dire de continuer sous un autre nom la réalité de la dépendance ou de la servitude, sans rien changer au fond intime de la vie. Et cependant pour ces changements de surface et ces coups de théâtre de la vie du dehors, quel bruit, quelles clameurs,

quels emportements, quelle fièvre, non-seulement dans les peuples, mais encore et surtout dans les agitateurs du peuple ! Jésus-Christ, lui, vient tout remuer de fond en comble ; il vient soulever l'univers, créer un nouveau monde : et quelle placidité ! Bossuet, parlant du jeune vainqueur de Rocroy, dit de lui ce beau mot : « A la veille d'une bataille, il est « calme, tant il se trouve dans son naturel. » Que ne pourrions-nous pas dire de ce vainqueur du monde, à la veille d'engager avec toutes ses puissances cette lutte sans pareille ? A la manière dont il l'annonce, on voit qu'il dit une chose toute simple pour lui. En envoyant des ambassadeurs à toutes les nations, il se sent dans son office ; et en remuant le monde il sera dans son rôle ; il ne s'en émeut même pas.

Et pourtant, veuillez le remarquer, il ne marche pas en aveugle à l'accomplissement de cette œuvre immense : il sait ce qu'il va faire ; il en mesure les obstacles ; il en découvre les difficultés ; il voit tous les abîmes à travers lesquels doit passer sa conquête naturellement impossible. Et c'est là ce qui

nous montre surtout, dans le calme de sa résolution, une plus miraculeuse apparition du divin : elle présuppose en lui la pleine vision de son œuvre et la claire vue de ses difficultés. Les hommes, même médiocres, ont quelquefois, en face d'une grande chose à faire, un calme et une fierté d'attitude qui en imposent au vulgaire : ils ne mesurent pas l'obstacle; ils ne voient pas la difficulté, et le prodige de leur audace n'est le plus souvent que le bénéfice de leur ignorance. Jésus-Christ, lui, voit tout, prévoit tout; il annonce aux siens tout ce qui peut les effrayer, la haine, la persécution, la mort; et sa résolution est tranquille autant qu'elle est inflexible. Et ce calme de sa force, il le porte divinement partout, devant le peuple et devant ses juges, dans l'ombre de sa mort et dans la clarté de sa résurrection. Peut-on concevoir quelque chose de plus miraculeux que le calme de cette résolution dans une telle situation? Peut-être! Et quoi donc? *L'indépendance absolue des hommes et des choses* pour la réalisation de son œuvre.

Tous les fondateurs d'institutions, tous les

réformateurs des peuples, tous les conquérants et restaurateurs des empires, ont subi eux-mêmes cette loi de la nécessité; ils ont dû compter avec le temps, et souvent même pactiser avec le siècle. Ils se sont fait porter par le flot de l'événement. Ils ont eu, par un trait de génie, ce qui fait les grands succès humains, le sens du souffle qui passe et l'entente de l'heure qui sonne. Ils ont saisi cette heure et aspiré ce souffle ; et ce fut leur fortune. Voyez Luther : il arrive à l'heure où il ne fallait que jeter l'étincelle. Attisée par le souffle populaire, l'étincelle allume un incendie ; et ce qu'on attribue trop légèrement à sa brûlante parole, est surtout l'enflammation spontanée des éléments de combustion sociale et religieuse amassés par les siècles. Voyez Napoléon lui-même : il apparaît dans une tempête, et il est porté par l'orage qu'il vient conjurer à des hauteurs où par lui-même il n'eût pu s'élever, s'il était venu dans une époque tranquille et dans une heure d'apaisement. Ce qu'eût été, malgré son génie, dix ans plus tôt ou dix ans plus tard, le conquérant des temps modernes, nul ne le peut

savoir. Mais s'il n'eût eu pour le grandir le piédestal de son époque, et pour le porter le flot des événements, on peut bien assurer qu'il n'eût laissé derrière lui ni une trace si profonde, ni un sillon si éclatant. Il en sera tout autrement de la conquête de Jésus-Christ, et de la transformation qu'il accomplira dans le monde. Il ne demandera, pour soutenir son vouloir et encourager sa résolution, aucun secours aux événements. Il n'invoquera pas, pour seconder ses desseins, la complicité des choses et la conspiration du siècle. Au lieu de suivre l'événement, il le brave; au lieu de plier son vouloir aux nécessités des circonstances, il pliera les circonstances à la souveraineté de son vouloir ; au lieu de faire comme tous les réformateurs humains, qui se jettent dans le torrent, entraînés par lui plutôt qu'ils ne l'entraînent, lui fera remonter, comme le Jourdain vers sa source, le fleuve qui emporte l'humanité contemporaine. En un mot, sa résolution est d'une indépendance absolue des événements et des choses. Elle est vis-à-vis des hommes d'une indépendance plus absolue encore.

Dans l'œuvre que notre divin Réformateur médite d'accomplir, sa volonté ne tient pas compte des hommes. Que lui importent, à lui, les opinions, les partis, les factions, les amours ou les haines, les sympathies ou les antipathies, les hommes enfin? Il les dédaigne ; non par le mépris qu'il a pour eux, mais par le sentiment qu'il a de lui-même. Aucun réformateur ne l'osa jamais; la force des choses et la faiblesse de l'homme s'y opposaient ensemble. Tous ont dû plus ou moins compter avec les partis, les opinions, les factions, les hommes. Jésus-Christ, au contraire, prétend faire compter les hommes avec lui. Comme il veut faire ployer les événements et les tourner à sa gloire, il veut faire fléchir les libertés et les tourner à ses desseins. Les philosophes l'attendent pour le combattre par la parole ; il n'en tient aucun compte, pas plus que s'il n'y avait jamais eu, et s'il ne devait jamais y avoir de philosophes dans le monde. Les politiques l'attendent le glaive à la main, prêts à étouffer dans le sang des siens son idée et son institution; il ne craint rien de ces puissants de la terre, et pour le triomphe de son œuvre, il ne

leur demandera rien, non rien, pas même la tolérance et le droit de cité. Il *veut*, voilà tout; et il compte sur son vouloir. Et ce qui est encore peut-être plus prodigieux, il ose compter d'avance sur le vouloir des autres. Il compte que les hommes ne lui feront pas défaut : il compte qu'il en trouvera dans tous les lieux, dans tous les temps, dans tous les rangs, et à tous les degrés de la hiérarchie sociale : et cela sans rien accorder, ni à leurs intérêts, ni à leurs idées, ni à leurs passions, sans pactiser, en un mot, avec rien de ce qui est humain. Ah! Messieurs, comment expliquer cette chose qui n'est pas de l'homme? par une autre qui l'est moins encore : la *certitude* du succès devant son avenir.

Voici, en effet, ce qui achève de vous montrer le miracle de la résolution de Jésus-Christ : devant toutes les perspectives qui s'ouvrent devant lui, et qu'il faut nommer humainement les perspectives de l'impossible, sa volonté est sûre de son triomphe, et il ose d'avance le prophétiser. Ici, Messieurs, la résolution de Jésus-Christ apparaît si étonnante, si humainement absurde et si rationnellement inconcevable,

que si vous oubliez un instant que celui qui la porte dans son âme est un Dieu, vous êtes forcés de lui infliger l'opprobre d'une extravagance qui le déshonore à vos yeux, et, au lieu d'un fondateur illustre, ne vous laisse plus voir en lui qu'un rêveur fanatisé par son ambition : supposition qui révolte, et que tout en vous comme en dehors de vous repousse absolument. Et pourtant, cette certitude du triomphe dans Jésus-Christ réformateur, il est impossible de la nier, même de la révoquer en doute. Cette audace du prophète annonçant lui-même le succès de son œuvre, est un fait gravé en traits éclatants aux pages de l'Évangile : « Vous êtes Pierre ; et sur cette pierre je « bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer « *ne prévaudront pas contre elle.* » Ah ! Messieurs, quelles paroles ! et dans ces paroles quel miracle ! Vous venez de l'entendre, Jésus-Christ est sûr de son fait ; il ne tente pas l'événement, comme s'il pouvait manquer ; il le montre, comme s'il existait. Il est sûr des choses, sûr du temps, sûr des hommes, sûr de lui-même, sûr enfin de son indéfectible vie e tde ses inévitables triomphes.

Et cette certitude, il ne la renferme pas comme un mystère dans le sanctuaire de sa pensée intime ; il la met dans sa parole ; il l'annonce hardiment par une publique affirmation ; et face à face avec son siècle qui le regarde et avec la postérité qui l'attend, il fait de son triomphe futur la prophétie la plus précise, la plus claire et la plus solennelle qui soit jamais sortie de la bouche d'aucun prophète. Qui donc, je vous prie, osa rien de pareil ? Est-ce Platon ? est-ce Lycurgue ? est-ce Mahomet ? Ah ! ces hommes étaient trop sages pour braver à ce point la moquerie du présent et les démentis de l'avenir. Jésus-Christ, lui, ne craint pas de défier la risée des siècles et les démentis de l'histoire. Il met si haut et son ambition dans sa parole, et sa résolution dans sa prophétie ; il brave si ouvertement et si absolument toutes les chances de l'avenir, que si, à travers tous les siècles, un seul jour vient à lui manquer, humainement il est perdu ; car il sera convaincu d'impuissance et de mensonge. Oui, s'il échoue en un siècle, c'est fini de sa gloire ; sa volonté est vaincue, et sa parole est démentie ; car il s'est promis publiquement à lui-même tous

les siècles, et dans tous les siècles un triomphe éclatant : il a dit: *Portæ inferi non prævalebunt !...*

Voilà, Messieurs, après le miracle de la conception et de l'idée, le miracle de la résolution et de la volonté : une volonté non-seulement adéquate à l'idée, grande, personnelle, et pleine comme la conception elle-même ; mais encore une volonté d'un calme divin dans la prévision de son œuvre et de tous ses obstacles ; une volonté d'une indépendance divine par rapport à toute chose, à tout homme et à tout événement ; une volonté enfin d'une sûreté divine, annonçant elle-même devant l'inconnu de tout avenir la certitude de son triomphe. Ah ! Messieurs, quiconque mettant en face l'un de l'autre et le mystère de cette volonté et le mystère de cette idée, deux miracles qui se confirment mutuellement ; quiconque ayant creusé jusqu'à leur fond intime ces deux phénomènes pour en rechercher l'énigme, ose s'écrier : C'est humain ; celui-là peut se dire qu'il a regardé sans rien voir, qu'il a lu sans rien comprendre, qu'il a affirmé sans rien savoir ; et que son âme, fermée au témoignage de la

vérité, est rebelle à l'évidence du miracle.

Pourtant, il y a un troisième miracle encore plus étonnant que les deux autres ; c'est, après le miracle de la conception et de la résolution, le miracle toujours éclatant de l'*exécution*.

III

Pour concentrer sur cette troisième face de notre sujet toute la lumière qu'elle comporte, il faudrait entrer dans des développements historiques qui dépasseraient la mesure même d'un discours tout entier. Mais je parle à un auditoire qui aime les grandes lignes et les vastes aspects. Je vais donc me borner à montrer les points élevés d'où votre regard pourra, comme du haut des montagnes, saisir un magnifique ensemble, et entrevoir le détail dans le fond des vallées que nous n'avons pas le temps de visiter.

Trois choses peuvent concourir à faire éclater dans une transformation sociale, morale et religieuse, le signe du divin : la première, c'est le caractère surhumain du fait considéré

en lui-même et dans le prodige de ses proportions; la seconde, l'absence totale des moyens que les hommes emploient pour accomplir les révolutions ou les transformations humaines ; la troisième, l'antagonisme radical du fait accompli avec le milieu où il s'est accompli. En trois mots, réaliser sans aucune ressource humaine et contre toutes les tendances d'une époque, une transformation qui n'a aucun point de commun avec toutes les transformations accomplies par les hommes : tel est le triple prodige qui apparaît dans l'exécution du dessein conçu et voulu par le divin Réformateur.

Et d'abord, Messieurs, comment vous représenter avec sa vraie physionomie, comment vous retracer dans ses vraies proportions le fait colossal accompli dans l'humanité par Jésus-Christ réformateur ? Mille fois ces tableaux ont été faits, et souvent par la main des maîtres ; et peut-être, à force d'avoir été redite, cette prodigieuse transformation a-t-elle perdu quelque chose de sa puissance de nous étonner. Ce grand fait chrétien qui luit depuis de longs siècles dans sa pleine splendeur est pour nous,

dans l'ordre moral, comme le soleil dans le monde physique : à force de le voir nous cessons de nous en étonner; la popularité de sa lumière semble voiler l'éclat de son prodige. Plusieurs même ont essayé d'effacer de ce fait incomparable le sceau de la divinité. Il leur a paru, ou du moins ils ont feint de croire, que ce fait exceptionnel pouvait rentrer sous l'empire de certaines lois qui régissent l'histoire et gouvernent l'humanité. Ils consentent à voir là le plus haut soulèvement dans le monde moral, de même que certaines montagnes leur apparaissent comme les plus hauts soulèvements de la surface de la terre; et ils attribuent ce soulèvement inouï à je ne sais quelle force mystérieuse cachée dans le fond de l'humanité elle-même, et qui aurait fait alors son explosion spontanée.

Manifestement cela revient à parler pour ne rien dire, et cette explication aboutit à ne rien expliquer ; c'est une défaite voilée sous la pompe des mots. L'avénement du christianisme et la transformation qu'il a opérée dans l'histoire n'est pas seulement un phénomène rare, un fait extraordinaire ; c'est en lui-même

un fait surhumain, c'est un phénomène extranaturel. En voici la raison très-simple et tout ensemble très-radicale. La nature n'est pas plus forte que la nature, et l'humanité n'est pas supérieure à l'humanité; elle ne peut se soulever plus haut qu'elle-même: elle ne peut changer par son énergie propre les conditions fondamentales de son existence; elle ne peut, en un mot, elle-même par elle-même, déplacer l'axe de sa propre vie, ni retourner les pôles sur lesquels elle roule et accomplit tous ses mouvements. Or, ce que l'humanité ne pouvait faire par sa propre énergie, Jésus-Christ l'a fait par sa divine puissance; il a déplacé l'axe du monde, et par là il a changé d'une extrémité à l'autre, du centre à tous les points de la sphère, toutes les conditions de la vie de l'humanité.

Messieurs, j'ai dit le mot du prodige; devant un siècle scientifique, c'est sous cette image surtout que j'aime à formuler le miracle de transformation accompli par le Christ: un *déplacement de l'axe* de l'humanité. Un jour Dieu disait au patriarche Job : « As-tu pris dans tes mains pour les secouer les deux

pôles de la terre? *Numquid tenuisti concutiens extrema terræ?* » Ah! le Christ a fait bien autre chose; il a pris par ses deux bouts, non le monde des corps, mais le monde des esprits; et il l'a secoué et retourné tout entier d'une extrémité à l'autre. Et parce que dans ce monde des esprits, il y a plusieurs mondes qui doivent graviter autour d'un même centre, il a déplacé l'axe et remué les pôles de tous ces mondes à la fois. Le monde intellectuel roulait sur le pivot de la pensée humaine; l'homme se posait lui-même comme centre de la vérité; Jésus-Christ vient, et il change tout. Il dit : La vérité, c'est moi-même; et il se pose comme centre du monde intellectuel, et un jour vient où toutes les intelligences chrétiennes gravitent autour de lui, comme des satellites autour de leur soleil. Le monde moral roulait sur l'amour de soi-même : aux deux points extrêmes, l'orgueil et la volupté; au centre, l'égoïsme. Jésus-Christ vient et change tout. A l'amour de soi il substitue l'amour de lui-même; à l'orgueil et à la volupté il substitue l'humilité et la chasteté; et au centre, pour être le pivot du monde nou-

veau, à l'égoïsme il substitue cette chose féconde d'où sortiront à jamais les vertus héroïques, le sacrifice. Le monde social roulait tout entier sur la puissance du glaive : d'un côté le despotisme, de l'autre la servitude ; et au centre la force faisant marcher, le glaive ou le fouet à la main, les sociétés humaines. Jésus-Christ vient et change tout : à la force il substitue le droit; le despotisme fait place à l'autorité, et la servitude se retire devant la liberté. Et le monde religieux, sur quoi roulait-il? Quel était le pivot qui soutenait tous les temples, tous les autels, tous les cultes, toutes les religions du paganisme? C'était cette erreur fondamentale qui occupait le centre de l'âme humaine : *Tout était Dieu, excepté Dieu même.* Jésus-Christ vient : il retourne vers son véritable pôle le monde religieux tout entier : il ramasse et condense sur sa personne les adorations dispersées sur mille idoles, et se posant lui-même centre vivant du monde religieux, lui, le Christ, il crée autour de lui et en lui le christianisme, la religion universelle, la religion *définitive.*

Je m'arrête, Messieurs, je ne veux pas énu-

mérer toutes les autres transformations accomplies par Jésus-Christ réformateur. Ces quatre transformations essentielles, est-il possible de les nier ? Non, elles sont sous nos yeux ; accomplies depuis quinze siècles, elles subsistent ; comme les montagnes dont nous parlions tout à l'heure, demeurent, sous les regards du temps, témoins toujours visibles de l'explosion qui les a soulevées.

Et maintenant, Messieurs, étant donné le fait séculaire et encore vivant de ces transformations accomplies, on peut se demander s'il ne s'est pas rencontré quelque force naturelle et quelque puissance humaine qui a, par une énergie soudainement déployée, produit dans une heure solennelle ces prodigieux soulèvements? Quelles sont les puissances les plus actives ; quelles sont les forces les plus énergiques qui peuvent concourir à réaliser dans l'humanité quelque transformation profonde? La première est la puissance du glaive ; ce n'est pas une médiocre puissance ; il lui est donné quelquefois de fonder des empires, de renverser des institutions, de changer la surface des sociétés. Avec la puissance du glaive,

il y a la puissance de la richesse, toujours si forte sur le cœur humain, éternellement cupide; l'empire de l'or, si puissant encore aujourd'hui qu'il fait pencher aux mains des potentats la balance où se pèsent les destinées des nations. Plus haut que ces deux puissances, il y a la puissance des lois et des administrations ; car si le glaive peut fonder des empires, aux lois seules il appartient de les conserver et de les maintenir. Cette puissance est grande : c'est par elle que les rois de la terre tiennent captive de leur volonté la volonté des peuples, et enferment comme dans un réseau les hommes et les choses. Au-dessus de la puissance des lois, il y a la puissance des idées, des philosophies, de l'opinion. Aujourd'hui, cette puissance apparaît souveraine, et l'on dirait que rien ne lui peut plus résister. Et pourtant, cette puissance de l'opinion, si grande qu'elle soit, une autre plus grande encore la domine et la gouverne elle-même ; c'est la royauté de la parole. Oui, beaucoup mieux que l'opinion, qui vient d'elle et qui relève d'elle, la parole est la reine du monde. Que cette parole se nomme la presse ou qu'elle se nomme l'élo-

quence, qu'importe? Dans l'ordre des choses humaines la souveraineté lui appartient.

Voilà bien, si je ne me trompe, les puissances les plus naturellement efficaces que l'on met en jeu pour soulever le monde, et que l'on peut invoquer pour essayer d'expliquer humainement l'étonnante transformation dont je viens tout à l'heure de vous montrer les principaux aspects. Eh bien! Messieurs, supposez, non pas une de ces puissances agissant isolément, mais supposez toutes ces puissances agissant simultanément : puissance du glaive, puissance de l'or, puissance des lois, puissance de la science, puissance de l'opinion, puissance de la parole; oui, supposez-les toutes se donnant la main, et unissant leur force pour opérer soudainement ce vaste et profond changement de l'humanité : est-ce que vous avez, même dans le faisceau de toutes ces forces unies, une cause suffisante pour expliquer un tel effet? Mais non, Messieurs, mille fois non. Ces puissances, plus ou moins, ont existé toujours au sein des civilisations : quand donc, même en s'appuyant réciproquement, ont-elles produit, je ne dirai pas une telle transformation, mais

une transformation qui mérite seulement de lui être comparée, même de loin? Aujourd'hui, aujourd'hui surtout, toutes ces puissances existent telles, peut-être, qu'elles n'ont jamais existé. Aujourd'hui, que de glaives et de canons, que d'or et de richesses, que de lois et de bureaucraties, que de science et de philosophie, que d'éloquence et de littérature dans notre monde nouveau! Eh bien! avec tout cela, essayez si vous le pouvez, de faire quelque chose de pareil. A votre tour, changez les pôles de la vie et déplacez l'axe du monde; si vous le pouvez, par la complicité effective de toutes ces puissances, fondez sur la conscience un nouveau royaume des âmes, vaste comme l'humanité, durable comme les siècles, et surtout osez l'annoncer d'avance; osez dire, vous aussi, que vous allez réussir, et que le temps et les hommes ne pourront rien pour renverser votre édifice! Ah! je le sais, des apôtres nouveaux naguère en ont fait l'essai : ils estimaient qu'il n'y avait rien de plus simple que d'imiter et même de surpasser encore un peu le Christ réformateur du monde; qu'il suffisait d'y songer, de le vouloir et d'y

mettre la main. Mais à peine ils avaient commencé que l'œuvre s'écroulait, et voyait tomber sur ses ruines un immense éclat de rire. Recommencez dix fois, recommencez cent fois, même avec toutes les ressources que je viens de dire; je vous défie d'aboutir à autre chose qu'à la célébrité de l'extravagance.

Eh bien! Messieurs, de ces puissances si prodigieusement impuissantes pour fonder une telle œuvre, *aucune* ne fut sous la main du fondateur du christianisme; et ceux qu'il envoya par le monde ne les eurent pas davantage. Jésus-Christ avait-il à mettre au service de son idée la puissance du glaive? la puissance de l'or? la puissance des lois? la puissance de la science? la puissance de la parole? Et ceux qu'il a envoyés étaient-ils des potentats? étaient-ils des riches? étaient-ils des politiques? étaient-ils des savants? étaient-ils des orateurs? Mais, Messieurs, insister sur ce point serait vulgaire. Il est évident que les propagateurs du christianisme n'eurent aucune de toutes ces puissances; les eussent-ils possédées toutes, ils n'auraient pu réussir, parce que entre la cause et l'effet il de-

meurait, comme obstacle invincible, une disproportion infinie. Même armés du glaive, de l'or, de la politique, de la science et de la parole, ils n'eussent pas réussi ; dépouillés de tout cela, comment le pouvaient-ils ? Puissants selon le monde et la nature, ils devaient échouer ; faibles, que pouvaient-ils faire ? Et ils étaient faibles ; ils étaient la faiblesse même, et la faiblesse en face de toutes les puissances. Je me trompe, ils étaient moins que la faiblesse, ils étaient le néant ; selon le sens humain, ils n'étaient rien ; et c'est pour cela que le Christ les avait choisis, pour détruire ce qui était : *ea quæ non sunt elegit ut ea quæ sunt destrueret*. Jamais, Messieurs, vous ne comprendrez tout ce qu'il y a de divinement démonstratif dans ce choix de la faiblesse pour confondre la force, et surtout dans cette vocation de ce qui n'était rien pour abattre ce qui était tout : *ea quæ non sunt elegit*. Le seul choix, c'était un miracle déjà ; mais le succès, c'est le prodige multiplié par le prodige.

Et pourtant, même dans ce surcroît d'évidence et dans cette accumulation de la lumière, des hommes se rencontrent qui disent

ne pas apercevoir ici le signe du divin. Et pourquoi ? Pour cette raison qui se retourne contre eux-mêmes, et apporte un rayon de plus à ce grand faisceau de la lumière chrétienne. A les entendre, rien de divin n'était nécessaire pour assurer le triomphe de Jésus-Christ. Son œuvre apparaissait comme le fruit mûr des siècles, et il n'avait qu'à étendre la main pour le cueillir. Une sympathie profonde allait lui assurer un facile triomphe ; le monde penchait vers lui par ses idées, ses aspirations, ses besoins ; et Lui venait à l'heure précise pour correspondre aux idées, aux aspirations et aux besoins du monde. Une vague rumeur de rénovation traversait le siècle contemporain de sa prédication, et quelque chose de profond se remuait au sein de l'humanité vivante, appelant un *inconnu* qui allait bientôt se dégager du nuage qui voilait l'avenir et obscurcissait le présent. Le monde était dégoûté, fatigué, mourant ; dans ses défaillances et ses agonies, il appelait un libérateur ; et il se sentait prêt à se jeter dans les bras du premier réformateur qui lui promettrait de le sauver. Le Christ se présenta au moment dé-

cisif : il eut la chance ! Tout était prêt pour une réforme radicale; seulement pour l'accomplir il fallait un homme : Jésus-Christ fut cet homme : et voilà comment, sans être un Dieu, il a réussi !

Messieurs, on vous a tellement dit et redit ces refrains de philosophies religieuses et de revues soi-disant historiques, qu'il se rencontre peut-être ici quelques hommes trop disposés à croire que de tels aperçus ne sont pas sans quelque fondement dans les choses. Hélas ! nous avons trop perdu, sur ce point, le vrai sens de l'histoire. Non-seulement le Christ réformateur n'a pas eu pour le succès de son œuvre la complicité du siècle ; mais il n'a rencontré partout autour de lui, dans la Judée et hors de la Judée, dans le monde entier enfin, qu'un antagonisme radical à l'œuvre qu'il méditait.

Où donc est-elle, je vous prie, cette sympathie qui faisait naturellement venir le monde à Jésus-Christ, et ouvrait la route à ses desseins ? Où trouvez-vous ici, dans la nature des choses, c'est-à-dire dans la connaissance du christianisme naissant et du monde contemporain de son berceau, la raison de cette mu-

tuelle attraction? Et dans l'histoire, où donc en avez-vous rencontré le témoignage ? Quoi ! entre la doctrine du réformateur et ce monde à réformer, une sympathie réciproque, une mutuelle attraction ? Mais vous avez donc oublié qu'entre la doctrine nouvelle qui demandait à régner et le monde ancien qui ne voulait pas mourir, il y avait une opposition à mort et un antagonisme à fond ? Que voulait après tout le Christ réformateur ? Il voulait entre autres ces trois choses : régir les intelligences par la loi de croyance, régir les cœurs par la loi de fraternité, régir les actions par la loi de mortification ; ces trois mots abrégent tout, car ces trois lois constituent le législation fondamentale du Christ ; c'est le résumé de la charte évangélique : croire à la parole en abdiquant la sienne ; aimer ses frères en se renonçant soi-même ; mortifier ses sens en sacrifiant le plaisir et en s'infligeant la douleur. A laquelle de ces trois choses l'humanité de ce temps-là se révélait-elle sympathique ? Etait-ce à la loi de croyance ? Mais croire parce qu'un homme avait parlé était chose inouïe ; on ne croyait pas à la parole d'un maître ; chacun

croyait à la sienne et ne relevait que de soi. A quoi l'humanité était-elle sympathique? était-ce à la proclamation de la loi d'amour et à la doctrine de la fraternité? Mais il s'agissait précisément de faire comprendre et accepter cette chose sublime, toute à la fois inconnue et repoussée par le monde païen. La fraternité ignorée en droit était partout outragée en fait; l'idée même n'en existait pas; le mot *fraternitas* ne signifiait que la parenté et l'unité du sang; en dehors de la famille ce mot n'apparaissait que comme une ironie. A quoi donc enfin l'humanité contemporaine du Christ se révélait-elle sympathique? Peut-être à la loi de mortification prêchée par l'austère doctrine? Non; ce mot dans la langue des peuples n'avait pas même de sens, ou il signifiait faire mourir physiquement; mais cette mort sublime et transcendante, qui est le fond de la morale évangélique, échappait alors aux générations vivantes, et il n'y avait pas de mot pour l'exprimer. Sympathique à la loi de mortification! Comment, je vous en prie, le monde païen l'eût-il été, puisque vous-mêmes, après dix-huit siècles de christianisme, êtes encore si antipa-

thiques à cette loi souveraine du christianisme?

Ainsi, Messieurs, l'idée de fonder une société nouvelle sur la croyance, la fraternité et la mortification, était l'inconnu, rien que l'inconnu; cette idée n'avait pas de base dans le siècle; elle manquait aux intelligences, ou, si vous voulez, c'étaient les intelligences qui lui manquaient. Ce n'est pas assez dire : non-seulement sous ce triple rapport il y avait entre le Christ et le monde l'inconnu, l'incompris, et par conséquent l'inacceptable : ah! il y avait bien autre chose; il y avait une répulsion positive, ardente, universelle; il y avait un abîme humainement infranchissable. L'orgueil de la raison repoussait l'humilité de la foi; un égoïsme monstrueux repoussait le dogme de la fraternité; et des débauches innomées, la mortification des sens. Donc, entre le monde et le Christ, une chose naturellement devait faire explosion, c'était la guerre, la guerre encore, la guerre toujours : et loin de trouver dans sa marche conquérante des sympathies toutes prêtes à lui tendre la main, il ne pouvait s'attendre qu'à rencontrer des haines prêtes à croiser le glaive sur sa poitrine.

Et certes, trois siècles de persécution sanglante, et plus de dix millions de martyrs égorgés dans d'atroces supplices, ont dit assez haut ce que c'était que cette prétendue sympathie de l'humanité contemporaine pour la religion nouvelle. Pourquoi, si le christianisme répondait par tous ses dogmes et tous ses préceptes à toutes les aspirations de l'humanité, pourquoi contre le christianisme cette guerre d'extermination, et la terre partout trempée du sang de nos chrétiens? Pourquoi et ces frémissements des nations et ces conspirations des peuples? *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania* (1)? Pourquoi les princes et les rois de la terre se sont-ils ligués contre le Seigneur et son Christ? Pourquoi enfin, si le monde entier penchait vers le Christ et sa doctrine, pourquoi de tous côtés le sang des siens versé par la fureur du monde entier? Ah! ce sang de nos martyrs, il criera jusqu'à la fin des siècles avec tous les échos de notre histoire : Celui qui, sans aucune ressource humaine et armé du seul néant, a fondé, affermi et main-

(1) Ps. XI, 1.

tenu dans l'humanité, au sein d'un antagonisme si profond, une œuvre si humainement impossible : ah ! celui-là n'est pas un homme, c'est un Dieu ! Oui, cette réforme du monde, le Christ l'a conçue en Dieu, le Christ l'a voulue en Dieu, le Christ l'a exécutée en Dieu ! Donc il est Dieu : gloire au plus haut des cieux à mon divin Réformateur ! gloire à Jésus-Christ Dieu : *Gloria in excelsis Deo !*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE MIRACLE

ET LA CRITIQUE NOUVELLE.

Messieurs,

Après avoir montré devant la Critique nouvelle le fait divin du Christ-Roi possesseur du monde, nous avons montré dans notre dernière Conférence le fait divin du Christ réformateur de l'humanité. Envisageant l'œuvre réformatrice de Jésus-Christ sous ses grandes faces, nous avons vu le signe de sa divinité resplendir dans ces trois choses : l'*idée*, la *résolution*, l'*exécution*. Cette prodigieuse transformation

de notre humanité, Jésus-Christ l'a conçue en Dieu, il l'a voulue en Dieu, il l'a exécutée en Dieu : donc il est Dieu. Si je ne me fais une trop facile illusion, ces considérations descendues jusqu'au fond de vos âmes y ont trouvé bon accueil. J'en remercie Dieu et vous, comme d'un encouragement donné à ma faiblesse. Dans ces deux derniers discours, je n'ai pas cru devoir mettre Jésus-Christ possesseur et Jésus-Christ réformateur en face de certaines grandes figures de l'histoire, dont on se plaît quelquefois à rapprocher son incomparable figure. Tandis que je contemplais avec amour et joie mon divin Maître dans la gloire de sa possession et de sa réforme sans pareille, je l'avoue, j'ai cru voir, moi aussi, surgir du fond des siècles et de ma mémoire l'image de quelques réformateurs demeurés célèbres dans l'histoire : je ne m'en suis pas ému ; et j'ai passé outre. Là il y a peut-être, sur quelques points, des analogies de détail et des rapports de surface ; mais par le fond et l'ensemble, notre Christ réformateur échappe à toute comparaison possible ; et les rapprochements superficiels, souvent essayés sur ce point, res-

semblent souvent à une injure, alors qu'on n'a pas le temps de faire ressortir toutes les lignes profondes qui séparent ici le Dieu des chrétiens des grands hommes de l'histoire. Je laisse donc, pour passer à une autre, cette face du sujet, qui demanderait pour briller de tout son légitime éclat de vastes développements.

Nous avons maintenant à considérer, dans notre Christ Dieu, un titre qui par excellence le signe du divin, un titre qui souffre contradiction devant le génie rationaliste de notre siècle ; c'est le titre de thaumaturge. Le miracle, si bien nommé le sceau de Dieu, *sigillum Dei*, est la gloire réservée de Jésus-Christ. Nous allons donc mettre en face de la Critique antichrétienne le Christ et ses miracles. Mais, avant de parler en particulier de Jésus-Christ thaumaturge, nous devons traiter la question préalable du miracle en général.

La question du miracle est posée par certains hommes de la plus étrange manière. — Si nous acceptions, disent-ils, le fait miraculeux, nous devrions admettre qu'au-dessus et en dehors de la nature, il y a un autre monde qui ne rentre pas dans le domaine de la

nature : car, nous le comprenons parfaitement, l'existence du fait miraculeux est liée à l'existence de l'ordre surnaturel ; l'une est le signe et la garantie de l'autre. Or, nous ne pouvons, sans nous renier nous-mêmes, reconnaître la réalité d'un monde surnaturel. Si nous consentions à l'admettre, nous ne pourrions plus affirmer le rationalisme et le naturalisme, ces deux conquêtes de l'esprit moderne ; et nous voulons demeurer rationalistes et naturalistes ; nous en avons le droit, comme vous avez celui de demeurer chrétiens et catholiques. Le miracle n'est pas *scientifique ;* et c'est au nom de la science que nous rejetons *à priori* tout fait miraculeux.

Cette manière de traiter la question du miracle revient à dire : Nous ne voulons pas que le miracle existe, parce que le miracle dérange nos idées et ne concorde pas avec nos systèmes. La raison n'accepte pas une pareille solution ; et votre bon sens, plus clairvoyant en ceci que toutes les sciences critiques du monde, s'obstine à soutenir qu'il s'agit précisément de savoir s'il y a, oui ou non, des faits miraculeux, et en particulier si Jésus-Christ

a réellement fait des miracles pour attester sa divinité. Vous comprenez tout de suite que si Jésus-Christ a fait des miracles, et s'il les a faits dans ce but, il est Dieu ; et que s'il est Dieu, il nous impose l'obligation de croire à sa parole et d'obéir à sa volonté.

Aussi, Messieurs, ne serons-nous pas dupes de cette ruse philosophique qui consiste tout simplement à écarter la question. Bon gré mal gré, nous ramènerons en face de la Critique rationaliste la question du miracle; parce que le miracle et le surnaturel sont solidaires, et se tiennent par l'union la plus intime, et que le surnaturel est précisément la question magistrale entre la Critique nouvelle et la religion chrétienne. Donc, après avoir parlé du Christ possesseur du monde et du Christ réformateur de l'humanité, nous parlerons du Christ thaumaturge, maître de la nature, démontrant par de vrais miracles la divinité de ses œuvres et de sa personne. J'ai le regret de laisser aujourd'hui dans l'ombre la divine figure; mais avant de toucher aux prodiges qui ont signalé sa vie, la nécessité du sujet m'impose de repousser tout d'abord

les fins de non-recevoir que la nouvelle Critique prétend opposer au miracle en général. C'est le sujet restreint de cette Conférence.

I

Le rationalisme contemporain se trouve en face de la question des miracles dans un embarras manifeste. Autrefois, aux beaux jours de la philosophie voltairienne, il tranchait par la plaisanterie cette question grave ; force est aujourd'hui à tous de la prendre au sérieux ; et l'on doit rendre cette justice à notre siècle, qu'il comprend mieux que le siècle dernier la portée scientifique et religieuse du miracle. Cette question du miracle l'obsède, l'importune et parfois l'irrite. Il prétend poser comme un axiome évident et comme un point de départ certain que la raison et la science n'ont pas à s'occuper de la question des miracles. Il voudrait bannir le miracle de l'histoire, afin de bannir le surnaturel de la religion ; et c'est pour extirper l'un et l'autre qu'il essaye d'a-

néantir, ou du moins d'altérer les documents qui les attestent.

Aussi, comme on peut s'y attendre, la Critique rationaliste en présence du miracle est ce qu'elle est partout, versatile, fuyante, sophistique; elle change, comme le caméléon sous l'œil qui le regarde. Tantôt elle affirme que le miracle est en lui-même un non-sens, une contradiction, une impossibilité. Battue sur ce terrain métaphysique, et forcée d'admettre la possibilité du miracle, elle dit que si le miracle est possible en lui-même, il ne peut être vérifié. Vaincue sur ce second point, elle recule encore, et se réfugie dans cette dernière retraite : elle déclare que le miracle, en *fait*, n'a jamais été constaté ; et elle essaye de se faire de cette affirmation un dernier rempart contre le surnaturel. Nous voulons renverser successivement ces trois moyens de défense que la Critique oppose au miracle.

Et d'abord, pour ce qui concerne la possibilité métaphysique du fait miraculeux, voici, en substance, comment nos critiques en général formulent leur fin de non-recevoir. — Que parlez-vous encore, disent-ils, aujourd'hui de

miracle? Le fait miraculeux n'a pas même un sens que notre raison puisse entendre. L'idée seule du miracle est un concept qui implique contradiction; il suppose quelque chose qui a sa réalité en dehors ou au-dessus de la nature, c'est-à-dire quelque chose que nous ne pouvons pas même concevoir. « Ce qui n'est pas « dans la nature n'est rien, et ne saurait être « compté pour rien : » principe fondamental qui élève une barrière infranchissable entre la Critique et le Christianisme. D'ailleurs, même en admettant que l'idée du miracle ne renfermât pas une contradiction absolue, il demeurerait toujours certain que le fait miraculeux est inconciliable avec la nature divine : car le miracle suppose un changement dans une volonté dont la nature est d'être immuable; ou, ce qui revient au même, il suppose dans le Créateur deux volontés contradictoires : l'une par laquelle il veut la permanence d'une loi de la nature, l'autre par laquelle il veut l'interruption d'une loi de la nature. De cet inconvénient pris dans le fond de Dieu, en résulte un autre pris dans le fond de la nature, à savoir l'absence d'une harmonie constante dans les

lois de la création, et, par suite, l'absence de toute certitude physique. Car si Dieu peut toujours déroger à la loi, il ne peut plus y avoir de formule certaine pour exprimer la loi : « Si « Dieu peut faire un miracle, tout calcul est « une impertinence. »

Je ne crois pas, Messieurs, avoir rien diminué de l'objection formulée par la Critique antichrétienne; je l'ai seulement un peu dégagée des brouillards dont elle se plaît souvent à envelopper ses formules. Devant un auditoire avide de clarté, c'est-à-dire devant un auditoire français, ce ne peut être un inconvénient. Quoi qu'il en soit, l'objection se réduit à mettre le miracle en contradiction flagrante avec l'essence des choses, avec la nature de Dieu et avec l'harmonie de la création. Voyons ce qu'il en faut penser.

Puisque la Critique pousse son radicalisme jusqu'à nier à fond le concept même du fait miraculeux, nous devons rétablir tout d'abord dans sa vérité élémentaire la notion même du miracle. Qu'est-ce donc que signifie ce mot fameux : le miracle, ce *monstrum horrendum* de la Critique antichrétienne? C'est la première

question à poser. Il ne manque pas d'hommes qui ont beaucoup parlé du miracle, et se sont récriés avec éclat contre l'impossibilité et l'absurdité du miracle, et qui ne se sont jamais demandé à eux-mêmes s'ils avaient quelquefois compris ce que c'est qu'un miracle.

Le mot miracle, dans son acception très-générale, signifie une chose qui étonne par la grandeur de son phénomène, ou par la rareté de son apparition. Dans le langage vulgaire, tout ce qui atteste la présence d'une grande force prend ce nom magnifique; ainsi l'on dit : les miracles du génie, les miracles de l'industrie, les miracles de l'éloquence ou de la poésie. On dit aussi : les miracles de la nature, de la germination, de la fécondité, de la lumière, de l'attraction; et, comme le remarque saint Augustin, la création entière est un miracle universel. Mais ce n'est là évidemment que le miracle improprement dit. Pour bien entendre ce que nous voulons ici signifier par ce mot : le miracle, il faut se rappeler qu'un phénomène, dont nous sommes témoins, peut être conçu comme étant produit de deux manières profondément distinctes :

ou par une force que Dieu a créée tout exprès pour le produire, ou par l'action immédiate et directe de Dieu lui-même. En d'autres termes, ou bien il est considéré comme le résultat d'une loi permanente établie par le Créateur pour la production de cet effet et la réalisation de ce phénomène; ou bien il est considéré comme le résultat d'une libre dérogation à la loi, voulue par le législateur lui-même. Sans affirmer encore que cette distinction existe, et que ces deux catégories de faits sont également réelles, nous pouvons du moins concevoir cette distinction, et nous représenter ces deux catégories comme pouvant former ensemble le tissu général des faits contingents. Cette distinction une fois bien comprise, vous pouvez tous deviner ce que nous entendons par ce mot : miracle. Nous appelons miracle tous les faits de la seconde catégorie, c'est-à-dire les faits qui, ayant pour agent immédiat le Créateur lui-même, sont *au-dessus* ou en *dehors* des forces qui agissent dans la nature et des lois qui la gouvernent; et c'est saint Thomas d'A-quin qui vous dit dans sa langue angélique : *Illa simpliciter miracula dicenda sunt, quæ di-*

vinitùs prœter servatum ordinem in rebus fiunt. (*Contra Gent.*, l. III.) Or, un fait peut être en dehors ou au-dessus de la nature de deux manières principales : ou il l'est en lui-même, c'est-à-dire quant à la *substance* qui le constitue; ou il l'est quant au *mode*, c'est-à-dire quant à la manière dont il s'accomplit ; ce que les théologiens appellent miracle du premier ordre, et miracle du second ordre. Un mort ressuscite : miracle du premier ordre, et quant à la substance, parce que rien dans la nature ne peut produire un tel résultat. Un homme a un membre fracassé, il guérit instantanément et sans aucun secours de l'art : miracle du second ordre, et quant au mode, parce que, bien qu'un membre fracassé puisse guérir naturellement, il est d'expérience universelle et de certitude physique que la nature laissée à elle-même ne guérit jamais de cette manière.

Le miracle étant ainsi défini et clairement distingué de tout autre fait qui s'accomplit dans la nature, la première question qui se présente à l'intelligence est celle-ci : Le miracle est-il *possible?* Rousseau, qui avait souvent à travers ses bizarreries philosophiques

des éclairs de bon sens, se posait cette question, et vous savez comment il y répondait : « Dieu peut-il faire des miracles ? Cette question sérieusement traitée serait impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il faudrait l'enfermer. » Hélas ! Messieurs, le philosophe de Genève ne se doutait pas du progrès que la folie ferait un jour parmi nous. Le remède qu'il propose est sévère. Et s'il fallait aujourd'hui exécuter ce qu'il demandait il y a cent ans, je crains bien qu'il ne fallût enfermer beaucoup d'hommes d'esprit. Tel est notre progrès, que nous en sommes réduits à poser comme sérieuse cette question que Rousseau lui-même déclarait absurde et presque ridicule. Le célèbre auteur des *Lettres de la Montagne* nous le pardonnera ; nous y sommes forcés par les beaux esprits formés à son école. Naguère encore des héritiers de son rationalisme disaient et redisaient : Le miracle n'a pas de sens ; le miracle est une contradiction ; le miracle ne peut pas être. Je ne sais ce que pensent de la sentence du père ces fils glorieux

de sa paternité philosophique : ce qui est certain, c'est qu'ils ont nié carrément la *possibilité* du miracle, et qu'ils n'ont pas été enfermés.

Quoi qu'il en soit, la question de la possibilité du miracle, ramenée aux termes dans lesquels nous l'avons posée, est si simple, qu'il n'est pas un enfant de douze ans qui, pouvant en entendre l'énoncé, ne puisse la résoudre sans hésiter.

Il n'y a que deux hypothèses où le miracle est conçu comme impossible ; c'est l'hypothèse du panthéisme et l'hypothèse de l'athéisme ; deux hypothèses qui n'en font qu'une, et se rencontrent au fond de la même folie. Supprimez par la pensée un Dieu créateur du monde et législateur de la création ; pourquoi et comment y aurait-il des miracles ? Dans cette hypothèse, vous ne pouvez plus concevoir que des faits qui se succèdent et des phénomènes qui se répètent, en vertu des forces *immanentes* à la matière. Pourquoi y aurait-il des lois, s'il n'y a pas de législateur ? et dès lors, comment concevoir une dérogation à des lois qui n'existent pas? Vous le voyez, l'athéisme, le panthéisme, voire même le positivisme, sont par-

faitement logiques, en niant la possibilité absolue du fait miraculeux. Nous pourrons voir un jour ce que nous avons à leur répondre. Pour le moment, nous parlons à la Critique qui affecte encore de *croire en Dieu*, et nous lui disons : Puisque vous n'avouez ni l'athéisme ni le panthéisme; puisque votre philosophie ne prétend pas demeurer dans ces deux sépulcres noirs, où l'homme perd la plus vulgaire lumière de la raison; puisque vous parlez de Dieu, de Dieu créateur, de Dieu providence, comment osez-vous opposer à la possibilité du miracle des arguties surannées qui ne peuvent tenir devant un regard de votre propre raison? Comment ne voyez-vous pas que la question de la possibilité du miracle, ramenée à ces termes, ne peut plus même se poser, ou qu'elle se résout par le seul fait qu'elle se pose?

Fallût-il à Dieu, pour réaliser le fait miraculeux, suspendre en une minute la constitution de la nature qui est son œuvre ; fallût-il au Créateur frapper un coup d'État dans la création : est-ce que vous pouvez dire au Créateur en lui montrant cette constitution de la nature écrite avec des astres, des soleils et des mondes :

Non, vous ne dérogerez pas à la loi fondamentale octroyée par vous-même? Eh bien! Messieurs, le miracle, qu'est-ce donc autre chose, après tout, que le coup d'État de Dieu dans la création? C'est ainsi que nous l'avons un jour nommé nous-même ; et ce n'est pas, veuillez le croire, un jeu de mots que nous avons prétendu faire. Les coups d'État du ciel ne sont ni moins possibles ni moins faciles que les coups d'État de la terre; et ils sont infiniment plus sûrs de réussir. D'où vient cette manie gauche de prétendre partout contester à Dieu ce que vous n'osez contester à l'homme? Comment! vous admettez qu'il y a un Dieu auteur du monde et des lois qui régissent le monde; et vous contestez la possibilité d'une dérogation à ces lois du monde? C'est-à-dire que vous refusez à Dieu la faculté de déroger lui-même à la législation librement établie par lui-même? Comment! vous proclamez Dieu suprême législateur de la nature, et vous trouvez tout simple de faire de ce législateur infiniment libre, le captif éternel des lois qu'il a créées dans sa liberté souveraine? Est-ce sérieusement que vous voulez destituer l'auteur de la créa-

tion d'une faculté inhérente à sa souveraineté? Dieu a voulu que la nature suivît dans son ensemble un mouvement régulier et une marche constante, qui sert de base à la certitude physique et qui garantit dans le monde matériel la perpétuité de l'harmonie générale; et vous voulez, vous, que Dieu s'interdise absolument à lui-même le droit de déroger, dans un cas particulier et prévu par sa sagesse, à la loi qui règle ce mouvement et dirige cette marche du monde? Pourquoi cette interdiction que repousse toute raison et toute philosophie?

Ah! je le sais, vous prenez souci de l'immutabilité du Créateur et de l'harmonie de la création. A vous entendre, Dieu ne peut changer son œuvre sans se changer lui-même; et vous ajoutez que, par ces libres dérogations faites par lui aux lois qui régissent l'univers, leur permanence est mise en doute, et que la certitude physique périt avec elle, par défaut de continuité, de constance et de perpétuité. Quoi! le miracle en contradiction avec l'immutabilité de Dieu? Mais quelle idée vous faites-vous donc de cette volonté divinement infaillible et divinement immuable? Est-ce que la

volonté de Dieu agissant hors de lui dans la création, n'est pas un acte pur, essentiellement un, posant à la fois et la loi générale et la dérogation particulière? Est-ce que ce n'est pas le caractère propre de l'Être infini de réaliser la multiplicité dans ses œuvres par l'unité de son vouloir toujours indivisible et immuable en lui-même? Est-ce que la volonté de Dieu, comme sa pensée, n'embrasse pas d'un seul acte le passé, le présent et l'avenir, l'universel et l'individuel, le général et le particulier? Dès lors, est-ce que la volonté divine qui veut dans la nature une loi permanente, est autre que la volonté divine qui veut à cette loi permanente une dérogation transitoire? Trouvez-vous, en vérité, que stipuler une exception qui déroge à la règle, emporte un changement quelconque dans la volonté qui pose et détermine la règle? En quoi, dès lors, demande ici la raison, en quoi l'immutabilité de la volonté créatrice se trouverait-elle compromise par des dérogations particulières à la législation générale qui régit l'empire de la création?

Mais, rassurés sur l'immutabilité de Dieu, vous craignez que le miracle ne vienne dé-

ranger l'harmonie de son œuvre et troubler la science de la nature. Quoi! Messieurs, le miracle en contradiction avec l'harmonie de la création, et avec la science de la nature? Vraiment, vous le craignez? Mais quoi donc! s'agit-il de multiplier le miracle à l'infini, et de substituer partout l'exception à la règle? Un boiteux marche, un aveugle voit, un sourd entend, un fleuve remonte vers sa source, un mort, pour répondre à l'appel de Dieu, sort de son tombeau. Ces prodiges empêcheront-ils le soleil de se lever le matin ou de se coucher le soir? les astres de suivre leur cours et les fleuves de se verser à la mer? la médecine d'exercer l'art de guérir, et les hommes de suivre la loi qui les condamne à la mort? Vous supposez Dieu occupé sans cesse à défaire par une volonté ce qu'il fait par une autre, à mettre l'exception en concurrence universelle avec la règle, et le miracle en lutte perpétuelle avec les lois de la création. C'est-à-dire que vous prêtez à la sagesse infinie une folie que vous ne prêteriez pas même à une sagesse vulgaire. Vous faites Dieu ridicule, en lui attribuant dans l'ordre surnaturel une action incompatible avec

son action dans la nature ; vous imaginez des miracles qui ne seraient qu'une ironie des œuvres de Dieu faite par Dieu lui-même ; et vous dites : Le miracle est impossible, le miracle est niais, le miracle est dérisoire ; et vous parlez de philosophie et de métaphysique ? Il n'y a de niais et de dérisoire ici que cette philosophie étroite qui mesure à ses visées raccourcies les visions infinies de la divine sagesse ; et il n'y a d'impossible ici que le créateur rêvé par une métaphysique grossière qui garrotte Dieu dans les lois de la nature, et tient stupidement enfermé dans leur réseau, comme un captif de la fatalité, le Dieu de l'infinie sagesse et de l'infinie liberté ! Philosophie mesquine s'il en fut jamais, qui prétend arrêter Dieu au nom de la loi faite par Dieu même ; philosophie vraiment digne d'une société légifère et d'un siècle bureaucratique !

II

Mais, Messieurs, pourquoi insister davantage sur un point que personne peut-être parmi

vous ne songe plus à me contester! La possibilité du miracle est une cause gagnée même devant le tribunal de la Critique antichrétienne. Elle-même a reconnu qu'elle ne pouvait plus longtemps marcher dans ce chemin sans issue, où chancelle à chaque pas sa philosophie boiteuse; et nous l'avons vue, sur ce terrain, exécuter tout à coup une volte-face que nous n'osions attendre. Elle ne dit plus : Le miracle n'est pas possible; le miracle ne peut pas être fait. Que dites-vous donc, ô grands philosophes? — Nous disons que le miracle ne peut pas être constaté. Quoi qu'il en soit de sa possibilité métaphysique et absolue, nous le négligeons dans la critique historique et dans les études religieuses, parce que nous n'avons, pour le reconnaître, aucun signe infaillible; et tout ce qu'on nous dit s'être passé en dehors ou au-dessus des lois de la nature, nous devient suspect et est rejeté comme non avenu. — Mais en quoi la constatation du fait miraculeux se démontre-t-elle impossible? Écoutons encore ici la Critique antichrétienne formulant son objection antichrétienne.

Non, dit-elle, le fait miraculeux n'est pas scientifiquement vérifiable. Par cela même qu'il est miraculeux et surnaturel, il *est hors la nature*, et comme tel il échappe au regard et se dérobe à la démonstration. D'ailleurs, la loi générale à laquelle est supposé déroger le fait miraculeux, étant une loi physiquement certaine, cette certitude de la loi me force toujours à douter de la dérogation faite à la loi, et doit me faire préjuger la fausseté du miracle; certitude pour certitude, j'aime mieux supposer que la loi suit son cours, et que la prétendue dérogation est une illusion de ma pensée ou une erreur de mon optique. D'ailleurs, contre la constatation scientifique du miracle, il y a une difficulté plus grave ; et cette difficulté la voici : le miracle étant conçu comme un fait contradictoire ou supérieur aux lois qui régissent la nature universelle, pour arriver à constater scientifiquement et formellement l'existence d'un miracle, il faudrait avoir le dernier mot des secrets de la nature, et connaître à fond tout la mécanisme des lois qui gouvernent la création : condition qui, ne pouvant jamais se vérifier, nous laisse dans l'im-

possibilité fatale de distinguer le fait vraiment *miraculeux* du fait simplement *inexpliqué*.

Tel est, dans son résumé substantiel, tout ce que la Critique si exigeante de son tempérament peut opposer à la possibilité de constater le miracle : les autres raisons ne seraient que des détails, et rentreraient plus ou moins dans celle-ci. Or, ces grandes raisons que la Critique antichrétienne croit incompatibles avec la constatation du miracle, ne sont que des jeux de la sophistique moderne, fort semblables à ceux de la sophistique ancienne.

Et d'abord, Messieurs, pourquoi le fait miraculeux, par cela seul qu'il est *miraculeux*, échapperait-il au regard, et se déroberait-il à la preuve? et pourquoi, en vertu même de sa nature, serait-il nécessairement exclu du domaine de la recherche et de la constatation scientifique? Est-ce qu'un fait miraculeux ne tombe pas sous le sens comme un autre fait? Est-ce qu'il ne peut se voir, se toucher, en un mot se *constater*, comme le fait le plus naturel et le plus vulgaire? Un fait miraculeux, alors qu'il existe, est-il donc plus condamné qu'un autre fait à se dérober au regard et à se rendre

inaccessible? Ce fait a peut-être plusieurs faces; mais toutes peuvent être vues, et se laissent sans difficulté embrasser par tout œil qui sait regarder et voir. Un exemple ici parlera mieux que le raisonnement. Supposons qu'un miracle vient de s'accomplir, par exemple, la résurrection d'un mort. Nous en avons le droit; car nous avons reconnu, et a Critique reconnaît assez généralement, qu'un miracle peut être fait. J'ai connu mon ami vivant : cent fois, mille fois je l'ai vu, je lui ai parlé, je l'ai embrassé. Vous ne me refusez pas, je pense, la possibilité de constater ce fait. Un jour cet ami, je l'ai vu malade, puis mourant, puis mort. J'ai assisté à sa dernière heure et recueilli son dernier soupir. En vain je voulais me faire de chères illusions ; en vain je m'obstinais à le retenir près de moi trois jours, quatre jours, m'efforçant de me persuader, contre toute évidence, que peut-être ce n'était pas une mort, mais une léthargie. Je voulais prolonger encore à un cadavre cette hospitalité consolatrice; impossible : une affreuse décomposition se manifeste tout à coup, et fait horreur même à l'amitié, qui fuit

en s'écriant : Mort ! mort !... Me refuserez-vous la possibilité de constater ce second fait. Sous prétexte qu'une léthargie peut quelquefois ressembler à une mort, m'interdirez-vous, devant ce corps en putréfaction, de m'écrier avec une douloureuse certitude : Cadavre ! cadavre ! non, plus rien qu'un cadavre ? Voilà deux faits qui s'accusent et se constatent, comme tout autre fait. En voici un troisième. Un homme vient ; il prie devant ce cadavre ; il regarde le ciel, et il dit : « Lève-toi. » Et j'étais là ; mon ami se lève plein de vie, de santé et de force, dans l'auréole de sa résurrection. C'est lui, c'est lui-même : voilà son visage, ses traits, son attitude, sa démarche. Me déniez-vous la possibilité de reconnaître celui que j'ai connu, de lui parler, de le toucher, de lui dire : C'est toi, c'est toi-même ?

Dans ces trois faces du fait miraculeux, qu'y a-t-il d'invisible, d'impalpable, de problématique ? J'ai vu mon ami vivant ; j'ai vu mon ami mort : je vois mon ami vivant de nouveau, c'est-à-dire ressuscité. Sur lequel de ces trois points faites-vous tomber l'impossibilité prétendue de la constatation scientifique ? Que

le scepticisme, se nommant la science, vienne me dire et me redire que peut-être je n'ai pas vu le vivant, que peut-être je n'ai pas vu le mort, que peut-être je n'ai pas vu le ressuscité : le scepticisme ici, se nommât-il, et fût-il cent fois *scientifique*, ne peut rien pour ébranler ma certitude. Je sais ce que j'ai vu, je l'atteste ; et si vous me déniez, sous prétexte de science critique, la constatation historique de ce triple fait, je vous dénie, moi, la constatation possible de tout fait de l'histoire.

Mais non, dira la Critique aveugle en pleine lumière, non, vous ne pouvez conclure rigoureusement à la constatation du miracle. Et pourquoi, s'il vous plaît? Parce que, quoi qu'il en soit des preuves que vous croyez avoir de l'existence du fait miraculeux, vous avez toujours contre ce fait une certitude qui annule la preuve. Il est de certitude universelle qu'un corps humain livré à la putréfaction ne ressuscite pas. Et dès lors, eussiez-vous de la dérogation à la loi de la nature toutes les preuves que vous prétendez avoir, il ne pourrait rien en résulter. De deux forces égales se rencontrant sur un même point et dans une

direction opposée, il ne résulte rien ; ainsi, de vos deux certitudes, la certitude de la loi et la certitude de la dérogation à la loi, aucune conclusion ne peut sortir ; ou plutôt la certitude générale et acquise d'avance reste à la loi au détriment du miracle.

En vérité, Messieurs, nous voilà bien embarrassés : enfermés entre deux certitudes qui se disputent l'honneur de nous convaincre en se repoussant l'une l'autre, comment faire pour sortir de cette impasse ? Nous en sortirons par une petite supposition très-innocente, et qui vous parlera plus clair que ces grandes formules dont l'application à cet ordre de choses est pour le moins maladroite.

Vous êtes citoyen français, et cet honneur, qui n'est pas petit, nous impose une charge qui ne l'est pas davantage : cette charge s'appelle l'impôt. La loi de l'impôt vous atteint tous dans la mesure de votre possession ; car *tous les citoyens sont égaux devant la loi*. Vous avez donc la certitude acquise que l'impôt, cette année, vous demandera une part de votre avoir. Mais, demain matin, je le suppose, *le Moniteur* annonce que, par décret impérial et

avec l'assentiment des chambres, le gouvernement, pour récompenser des services qu'il estime éclatants, vous relève de l'obligation de payer l'impôt. Même sous le régime des principes de 89, il n'y a là rien d'absolument impossible ; car que l'État vous décharge de l'impôt pour récompenser vos services, ou qu'il vous enrichisse d'une dotation aux frais des contribuables, la différence n'est que nominale. Mais alors comment faire et à quoi vous en tenir? La loi qui vous oblige à l'impôt est très-certaine : mais le décret du *Moniteur* qui vous dégage de l'impôt est d'une certitude pareille.

Pourtant, Messieurs, quand le percepteur viendra vous prier d'acquitter envers l'État la charge que vous impose le titre de citoyen français, je vous le demande, serez-vous très-embarrassé de votre situation? Assurément non. Vous irez prendre discrètement le décret impérial soigneusement tenu en réserve ; et vous direz : Monsieur, lisez ; et veuillez me dire ce que je vous dois. Le percepteur, après avoir lu, vous dira-t-il : Mais veuillez remarquer que si vous avez là, vous, un décret qui

vous exempte de payer l'impôt, j'ai, moi, une loi qui m'oblige de le percevoir? Rien de pareil n'est à craindre. Après avoir lu le décret dérogatoire à la loi générale, vous saluant avec une inclination très-profonde, il vous dira : Je félicite Monsieur d'avoir si bien servi la patrie, et surtout d'en avoir été si bien récompensé.

Messieurs, la question dont il s'agit est aussi simple qne cela. Il est dans la législation de notre nature et de certitude physique, qu'un organisme défait par la décomposition ne se refait pas de lui-même, et qu'un mort ne ressuscite pas : mourir, et, par suite de la mort, tomber en pourriture, c'est payer dans un sens le tribut à la nature. Mais, s'il plaît au Créateur de faire une exception à cette loi du tribut naturel que nous payons tous à sa souveraineté, pourquoi prétendez-vous lui ôter la possibilité de faire connaître avec certitude la dérogation accomplie par sa volonté? Si le Créateur peut réellement déroger par une exception particulière à une législation générale (et nous avons établi qu'il le peut), pourquoi voulez-vous le destituer de la puis-

sance de faire connaître sa volonté particulière, comme il a la puissance de manifester sa volonté générale? Pourquoi entre ces deux manifestations un conflit impossible ? pourquoi entre une certitude et une certitude un antagonisme imaginaire? Si Dieu peut nous donner avec évidence la certitude de la loi créée par lui-même, pourquoi ne pourrait-il, avec la même clarté, nous donner la certitude de la dérogation voulue et faite par lui-même? Et qu'est-ce que cette prétendue mathématique de deux certitudes qui s'annulent, si ce n'est un jeu d'esprit, bon pour amuser la demi-science, et qui ne peut une minute supporter le regard du bon sens?

Je n'insiste pas davantage, et j'arrive à la difficulté estimée magistrale; elle se réduit à dire que le fait miraculeux étant supposé contradictoire, ou du moins supérieur aux lois de la nature, pour pouvoir se prononcer formellement sur la certitude de son existence, il faudrait avoir la connaissance parfaite et adéquate de toutes les lois de la nature.

Cette objection, en apparence fort spécieuse, n'est au fond rien moins que philosc-

phique. Et d'abord, elle a pour ceux qui la font le très-grave inconvénient de dépasser son but. Car elle ne tend à rien moins, s'il faut en presser les conséquences, qu'à supprimer la science elle-même. Prenez-y garde, en effet, cette difficulté, si elle a raison contre nous, a raison aussi contre vous ; et elle vous conduit logiquement à l'impuissance de constater scientifiquement même une seule loi de la nature. Devant tout fait qui se pose dans l'évidence de sa certitude, en vous montrant dans la même lumière la cause qui le produit, vous pourriez toujours venir opposer, même à l'évidence physique, votre fin de non-recevoir. Vous pourriez dire : *Qui sait* si ce fait attribué à une cause que nous prétendons connaître, n'est pas l'effet d'une autre cause que nous ne connaissons pas encore aujourd'hui, et que nous connaîtrons peut-être demain ? *Qui sait* si ce phénomène dont nous nous vantons de tenir la cause enfermée dans nos formules scientifiques, n'est pas le produit lumineux d'un agent demeuré obscur, et qui viendra peut-être un jour se poser devant la science, pour réclamer sur ce fils glorieux le droit de sa paternité jusqu'ici méconnue ?

Qui ne voit que, dès lors, il n'y aurait jamais, à proprement parler, de science de la nature, puisque les faits les plus palpables et les lois les mieux constatées ne seraient jamais que des faits *inexpliqués* et des lois *problématiques ?*

Pourquoi en est-il autrement? Pourquoi l'inconnu que vous supposez ne peut-il ébranler la certitude que vous possédez? Pourquoi le mystère n'est-il pas admis à rendre témoignage contre la science? Pourquoi, Messieurs? Parce que vous admettez, avec des lois dans la nature, une *harmonie* dans la nature; parce que vous savez que, pas plus que Dieu, elle ne se ment à elle-même; parce que vous êtes absolument assurés que la nature qui vous disait hier *oui*, sur un point déterminé, ne vous dira pas *non* demain; parce qu'enfin, scientifiquement certains de l'existence d'une loi de la nature, vous êtes scientifiquement certains qu'elle ne sera point démentie par une autre loi de la nature.

Eh bien! Messieurs, cette base que vous donnez vous-mêmes à la science de la nature, nous l'acceptons, et sur cette base nous établissons la possibilité de constater le fait mira-

culeux; et nous disons avec vous : De même que, dans le monde mathématique, il ne peut pas y avoir de formule vraie en contradiction avec une autre formule vraie; ainsi, dans le monde physique, il ne peut pas y avoir une loi réelle de la nature en contradiction avec une autre loi réelle de la nature. Dès lors, je me demande pourquoi, étant donné qu'il existe un fait miraculeux, je ne pourrais jamais arriver à la constatation certaine du fait miraculeux? Si, d'un côté, je possède un fait rayonnant dans sa propre lumière; et si, de l'autre, je tiens dans l'étreinte d'une formule scientifique une loi de la nature, une seule, la loi même qui gouverne ce fait : est-ce qu'il ne m'est pas démontré d'avance que jamais une autre loi de la nature ne viendra la démentir? Quelle que soit la puissance de l'inconnu, je sais qu'il ne détrônera pas le connu debout sur la base de sa certitude. S'il en était autrement, il n'y aurait plus de science, parce qu'il ne pourrait jamais y avoir de conclusion certaine. Il faut choisir : ou bien admettre que nous ne sommes en possession certaine d'aucune loi dans l'empire de la nature; ou bien admettre que

jamais l'inconnu ne peut être appelé en témoignage contradictoire contre la certitude du connu.

Cela posé, pourquoi, je vous prie, sous prétexte que le regard de ma pensée n'embrasse pas l'universalité des choses, pourquoi me condamnez-vous à l'impuissance de constater, dans un cas particulier, une dérogation à une loi de la nature? Il m'est démontré, par exemple, que tout corps abandonné à lui-même gravite par son propre poids vers le centre de la terre : cette loi est proclamée souveraine, et vous êtes bien assuré qu'aucune découverte nouvelle ne viendra vous montrer qu'il existe une autre loi, en vertu de laquelle le corps laissé à lui-même à la surface de la terre, doit fuir le centre de la terre au lieu de le chercher. Vraiment, vous en êtes bien sûrs? — Oui, répond la science en possession de la certitude, oui, bien sûre. — Dès lors, si je vois de mes yeux, dans la lumière de l'évidence, une masse énorme de granit, tout à coup, elle-même par elle-même, quitter la terre et monter vers le ciel : pourquoi me défendrez-vous d'affirmer avec certitude que le granit

s'élève en vertu d'une force qui n'est pas une force du monde matériel ?

Ne dites pas que, peut-être, je suis victime de ma propre hallucination, et que la pierre supposée ne monte que dans mon imagination. Ce n'est pas pour le moment la question. Il faut admettre que je puis voir avec certitude une pierre qui s'élève et une pierre qui tombe ; ou bien il faut renverser par sa base tout l'empire de la certitude physique ; et votre objection se retournerait ici contre vous-mêmes, pour anéantir dans vos mains toute la science que vous croyez tenir. Là n'est pas la difficulté présente ; la question est de savoir si, voyant sous mes yeux, à quinze pas de distance, un granit vaste comme cette cathédrale monter de lui-même de bas en haut, en présence de dix mille hommes assemblés pour le voir ; il s'agit de savoir si je puis déclarer, oui ou non, que ce fait s'accomplit en dehors des lois de la nature, en d'autres termes, que j'ai sous les yeux un fait miraculeux.

Il vous est démontré aussi, par une expérience universelle, que tout organisme une fois brisé ne se refait pas instantanément et

par lui-même, et que le vivant une fois mort ne sort pas en une minute de la pourriture de son cadavre, pour reparaître dans la vie avec l'identité de sa forme et de sa substance. Quelque merveilleuses que soient toutes les transformations dont la nature garde le secret et nous montre le spectacle; à quelque limite que votre science s'arrête dans le domaine de la vie, vous êtes bien sûrs qu'il n'existe pas, dans les profondeurs qui vous demeurent voilées, une loi quelconque de la nature, en vertu de laquelle le corps devenu cadavre peut sortir, en une minute, vivant et radieux du sein de sa putréfaction. S'il en était autrement, le monde organique ne serait qu'une fantasmagorie et une série de mystifications. Il n'y aurait plus de science physiologique : car il n'y aurait plus de loi certaine dans le monde des vivants. Si donc ce phénomène vient à s'accomplir devant moi, devant vous, devant mille, devant cent mille témoins; si nous avons vu le cadavre; si nous avons palpé la pourriture; et si, en trois minutes, sous une prière tombée sur cette pourriture des lèvres d'un homme, un corps rayonnant de force, de

jeunesse et de beauté sort de sa putréfaction, et se pose sous nos regards ouverts en disant : Me voici ; est-ce que vous nous interdirez, de par l'autorité de la Critique, de déclarer que ce phénomène ne s'est pas accompli en vertu d'une force de la matière et d'une loi de la nature? Est-ce que, pour m'en rendre scientifiquement raison, il ne me faudra pas m'élever plus haut que la nature, sortir de la matière et arriver jusqu'à Celui qui, ayant créé la matière et la nature, retient l'une et l'autre sous sa domination, comme les esclaves soumises de son autorité absolue et de sa liberté souveraine? Aurons-nous besoin d'aller trouver les uns après les autres tous les grands maîtres ès sciences physiologiques, pour aviser à bien savoir si la nature ne renfermerait pas dans son sein profond une force mystérieuse, qu'elle ne laisserait agir que dans des situations rares, pour opérer de loin en loin des résurrections instantanées, comme on lui suppose celle d'opérer dans le monde organique des générations spontanées? Non, vous ne vous condamnerez pas à l'humiliation de voir l'Académie se moquer de vous, et d'entendre

nos maîtres de la science vous dire avec une ironie grave : — Messieurs, la science physiologique ne connaît pas de résurrection instantanée ; et la nature ne fait pas de revenants.

Ainsi, il reste bien démontré que, pour affirmer avec certitude qu'un fait s'accomplit en dehors ou au-dessus des lois de l'ordre naturel, il n'est nullement nécessaire de connaître d'une manière parfaite toutes les lois de la nature, parce que la nature étant une harmonie, et une harmonie qui n'est pas libre, ne peut se démentir elle-même ; et parce que, si cette fin de non-recevoir opposée à la constatation du miracle était acceptée, il ne résulterait que, pour connaître certainement quelque chose dans le domaine de la nature, il faudrait commencer par tout connaître ; ce qui serait commencer par la fin, ou plutôt débuter par l'impossible. *Tout ou rien* : tout connaître ou rien affirmer ; savoir le dernier mot des lois de la nature, ou bien ne pas même être sûr d'en savoir le premier : admettez-vous cette alternative ? — Non, non, mille fois non, nous ne l'admettons pas : l'homme, sans tout savoir, peut avoir la certitude de savoir quelque chose. —

A la bonne heure! mais alors, dites donc avec nous que, même sans connaître tout le mécanisme des lois de la nature, vous pouvez, dans une situation donnée, constater scientifiquement qu'un fait s'accomplit en dehors ou au-dessus des lois de la nature, c'est-à-dire, est un *miracle*.

Soit, me répond la Critique vaincue sur ce second point : oui, à parler très-rigoureusement, le miracle, étant supposé qu'il existe, peut être constaté. Mais que gagnez-vous à cette autre victoire? dit-elle, en battant en retraite pour la seconde fois. Le miracle est possible, j'en conviens ; le miracle peut être constaté, je veux bien encore le reconnaître. Mais qu'est-ce que cela fait pour le triomphe de votre cause, c'est-à-dire pour l'existence du surnaturel, si le fait miraculeux n'a jamais été constaté? « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie que je bannis le miracle de l'histoire, c'est au nom d'une constante expérience. » Je ne vous dis plus aujourd'hui ce que je disais encore hier : Le miracle est impossible, le miracle ne peut pas être constaté ; j'abandonne franchement ces deux moyens de

défense ; je vous dis simplement, et que la polémique daigne me comprendre : Le miracle jusqu'ici n'a jamais été constaté. — La question du miracle, en général, se trouve donc ainsi ramenée par nos adversaires à une question de fait ; voyons sur quoi s'appuie la Critique antichrétienne pour établir que le miracle n'a jamais été constaté.

III

Il est, Messieurs, à l'endroit de l'existence du miracle, une objection très-faible, et qui arrête parfois des esprits qui s'estiment très-forts. Ils disent : Je ne crois pas au miracle, parce que je n'ai jamais vu de miracle. « Mon « père, me disait un jour un honnête homme « alors fort incrédule sur le chapitre du mi« racle, je vous l'assure, je ne suis pas exi« geant, je demande seulement à Dieu de me « faire voir un seul miracle, et je me déclare « satisfait, et je crois à la divinité du Christ et « du christianisme. » Comment se fait-il que le christianisme reposant tout entier sur l'exis-

tence du miracle, Dieu ne nous fasse pas à tous cette faveur rationnellement et chrétiennement si désirable, de voir de nos yeux et de toucher de nos mains au moins un seul fait miraculeux ?

Cette objection fort répandue n'a pas le mérite de la nouveauté ; elle a beaucoup moins encore celui de la sublimité : sa vulgarité vous fait sourire. Volontiers je me contenterais de la couvrir de mon dédain et du vôtre ; mais, puisque cette objection arrête des esprits soi-disant élevés, vous me pardonnerez d'en dire néanmoins quelque chose.

Quoi ! pour croire aux miracles, vous exigez d'avoir vu le miracle? Mais que de faits dans l'histoire admis par vous comme certains et que vous n'avez pas vus, et que vous ne pourrez jamais voir !... Avez-vous vu César passant le Rubicon? avez-vous vu Cyrus prenant d'assaut Babylone? avez-vous vu Napoléon captif à Sainte-Hélène? Doutez-vous pourtant que César ait passé le Rubicon, que Cyrus ait pris Babylone, et que l'île de Sainte-Hélène ait porté sur son rocher le vainqueur de l'Europe ? Pourquoi, dès lors, ne pourriez-vous croire à

une résurrection sans avoir vu une résurrection ? Si le fait miraculeux s'est produit devant d'autres yeux que vos yeux, dans des conditions de publicité qui défient le scepticisme, pourquoi vous croyez-vous autorisé à nier le miracle, par la seule raison que vous n'avez pas vu le miracle?

Quoi ! pour croire au miracle, vous voulez au moins, dites-vous, avoir vu un miracle ? En vérité votre exigence paraît bien innocente ; mais vous n'avisez pas à l'énormité de ses conséquences. Vous voulez voir le miracle, le voir de vos yeux, et le toucher de votre main? Mais apparemment tous les autres simples mortels comme vous ont le même droit que vous. Il faudra donc que chacun, pour croire, soit admis au moins une fois dans sa vie à la faveur de voir et de toucher lui-même le fait miraculeux. Que dis-je, une fois? ce ne sera pas assez. Même quand vous aurez vu le prodige, quand vous l'aurez touché, qui vous garantit que le fait, en s'éloignant de vous, ne diminuera pas la fermeté de votre certitude? Êtes-vous bien sûr qu'à travers trente ans de distance, les clartés du fait miraculeux ne se transforme-

ront pas en lueurs douteuses? et suis-je moi-même bien assuré que le miracle qui a convaincu le jeune homme de vingt ans, suffira encore pour convaincre le vieillard de soixante ans? Il faudra donc que, pour raffermir votre conviction, Dieu fasse de nouveau pour vous seul un miracle, puis un autre, puis un autre encore? Mais alors que de miracles, pour vous plaire, devra faire le Créateur! Calculez-vous, Messieurs, le nombre de prodiges devenus nécessaires, pour donner à chacun l'avantage d'en voir au moins un? Combien en faudra-t-il en dix ans? Est-ce que vous ne voyez pas qu'avec cette exigence, en apparence si simple, vous aboutirez à multiplier le miracle à l'infini, à substituer l'exception à la règle, et, comme conséquence dernière, à jeter dans la création cette perturbation que vous nous objectiez tout à l'heure comme la conséquence du fait miraculeux?

Laissons cette banale objection à nos docteurs de village et à nos philosophes d'estaminet ; et arrêtons-nous de préférence à la difficulté que formule ici contre l'existence du miracle la Critique antichrétienne. Celle-ci

s'estime assez élevée pour être à la hauteur de la science avancée ; et elle ne croit pas même au-dessus de sa dignité de s'asseoir au plus haut lieu du monde savant. Or, l'objection qui a la prétention de s'adresser à l'aristocratie des intelligences se réduit à peu près à ces termes : Le miracle n'est pas scientifique ; la science ne tient pas compte du miracle, parce que « le « miracle n'a jamais été fait dans les conditions « que requiert la science ; c'est-à-dire dans « des conditions où il pût être constaté scien- « tifiquement. »

La jeune Critique, en formulant cette difficulté, est pour le moins très-aventurée ; et sa hardiesse est plus que téméraire. Vous décidez superbement que jamais le miracle n'a été fait dans les conditions où il pût être scientifiquement constaté. La raison vous demande ici tout d'abord : Comment le savez-vous ? Nous avons des milliers de miracles que nous déclarons avoir été constatés : où étiez-vous au moment de leur constatation ? Avez-vous, partout et toujours, étudié tous les faits, contrôlé toutes les pièces ? Avez-vous discuté un à un et convaincu de faux tous les témoignages qui

affirment, à travers nos âges chrétiens, le fait miraculeux ? Comment dès lors prétendez-vous si bien savoir que *jamais* un miracle n'a été fait dans des conditions où il pût être constaté ? En vérité, ce sans-gêne qui tranche d'un mot dix-huit siècles d'histoire, est une rare impertinence, et cette gratuite négation devant une si grave, une si longue et si universelle affirmation, est d'une audace qui me tient dans la stupéfaction; et je livre cette outrecuidance au jugement de votre impartiale justice.

Mais enfin, ces conditions que vous affirmez avec une si prodigieuse assurance n'avoir jamais été réalisées, ces conditions que vous estimez et proclamez vraiment *scientifiques* pour la vérification certaine du miracle, ces conditions quelles sont-elles ? Recueillez-vous, Messieurs, et soyez attentifs; et surtout gardez-vous de sourire; car ce que vous allez entendre est plus que curieux. Mettons simplement en action la pensée de la Critique nouvelle; et vous allez voir à quel spectacle elle convie la libre pensée, pour vous démontrer que le miracle n'a jamais reçu en fait la consécration de la science.

Je suppose que, depuis quelques mois, au sein de cette capitale où se donnent rendez-vous toutes les supériorités célèbres et toutes les curiosités ardentes, un homme fameux est apparu. Cet homme fait des prodiges qui émeuvent la cité et entraînent le peuple après lui. On dit qu'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; on dit qu'il redresse les boiteux ; on va même jusqu'à répandre le bruit qu'il ressuscite les morts. Des régions populaires la renommée du thaumaturge monte jusque sur les hauteurs de la science : les savants eux-mêmes commencent à s'en émouvoir, et ils se demandent : Qu'est-ce que cela veut dire? Alors voici ce qui arrive. Les maîtres de la science s'assemblent, et, l'un d'eux, plus autorisé que les autres, leur tient à peu près ce discours :

Messieurs, c'est le rôle sublime de la science dans le monde de mettre fin aux superstitions religieuses et aux séductions populaires. Jamais, pour des savants, l'occasion ne fut plus belle d'exercer, pour l'affranchissement de l'esprit humain, ce magnifique apostolat : voici un homme qui se donne pour un

thaumaturge. Déjà la simplicité populaire croit à ses miracles ; et des hommes qui ne sont ni sans gloire, ni sans autorité, semblent croire avec le peuple. L'heure est venue d'une grande et décisive épreuve. Il faut que le triomphe de la science sur la superstition soit aussi complet et aussi éclatant que possible. Le peuple ne peut juger du fait miraculeux ; il ne peut le distinguer du phénomène naturel : car il n'est ni chimiste, ni physicien, ni physiologiste ; autant de choses, vous le savez, chers confrères, absolument nécessaires pour constater qu'un fait est ou n'est pas le résultat d'une force de la nature. Aux savants seuls il appartient de juger le fait qui se donne pour un miracle, et de convaincre d'imposture les séducteurs du peuple.

Donc, Messieurs, voici ce que je vous propose. Demain, dans un des grands amphithéâtres où la science soumet le cadavre humain au regard de l'expérimentation, tous les savants de la capitale seront conviés ; et là, le thaumaturge sera sommé de donner le public témoignage de sa puissance thaumaturgique. Afin que l'épreuve présente toute garantie, une commission va être nommée,

séance tenante; et la commission choisie par vous choisira elle-même le lieu, l'heure, le mode, la durée de toutes les circonstances qui importent à la vérification de l'opération miraculeuse. Des places de choix et en vue de l'opérateur seront, comme il convient, réservées aux membres de la commission. Mais surtout Messieurs, la science vous impose de prendre ici contre l'imposture cette précaution souveraine : afin d'éviter jusqu'à la possibilité d'une supercherie, la commission choisira elle-même le cadavre; elle s'assurera, par tous les moyens que prescrit la science pour constater l'extinction de la vie, que le sujet choisi pour l'épreuve est mort, bien mort, ce qui s'appelle mort. Soumise à ces conditions, l'épreuve est infaillible, et je vous propose de la voter.

La proposition est acclamée par le sénat scientifique. Le lendemain, à deux heures, tous les savants sont à leur poste. Un cadavre soustrait au scalpel de l'anatomie est exposé aux yeux de tous. A deux heures et demie très-précises, une porte s'ouvre, l'homme aux miracles paraît; et il est sommé par la science de faire de ce cadavre un homme vivant.

L'épreuve est acceptée; et tandis que, prosterné dans l'attitude de la prière, le thaumaturge invoque sur cette chair inanimée le Dieu de la vie et de la résurrection ; tandis que l'assemblée, silencieuse, attentive, retient le souffle de son haleine : tout à coup le cadavre s'anime ; il s'agite, il se dresse sur les deux pieds ; et, regardant l'assemblée immobile de stupéfaction, il dit : *O génération incrédule, croiras-tu maintenant?*... Un mouvement spontané éclate dans l'assemblée, qui s'écrie d'une voix unanime : Miracle! miracle! Déjà on proclamait l'épreuve décisive et la cause gagnée, lorsque l'auteur de la proposition se lève et déclare qu'il n'est pas satisfait. — Il est vrai, dit-il, la résurrection faite dans ces conditions vous offre *une certaine probabilité presque égale à la certitude.* Mais nous voulons davantage. Une expérience, si elle est réelle, *doit toujours pouvoir se répéter : « On doit être « capable de refaire ce que l'on a fait une fois. »* En fait de miracle, dix ne peuvent coûter plus qu'un seul : car dans l'ordre surnaturel, il ne peut être question de facile ni de difficile. Puisque le thaumaturge fait ce qu'il veut et

que la nature obéit, pour compléter notre épreuve et la rendre tout à fait scientifique, je lui propose *de reproduire son opération en d'autres circonstances, sur d'autres cadavres et dans un autre milieu.* Car, *qui sait*, Messieurs, si un art prodigieusement habile et prodigieusement exercé n'a pas fasciné un instant nos regards et surpris notre science elle-même ? Qui peut dire la ligne mystérieuse qui sépare l'action du prestidigitateur de l'action du thaumaturge? Que savons-nous si, trompés une première fois, nous le serons encore une seconde, une troisième, une quatrième fois? Donc le thaumaturge recommencera, non-seulement deux fois, mais dix fois : et *si chaque fois l'opération réussit*, *alors*, Messieurs, il me semble que *deux choses seront* assez *bien prouvées ; la première*, *qu'il y a dans le monde des faits surnaturels ; la seconde*, *que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes.* En attendant, *nous maintiendrons ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel ; qu'il implique toujours crédulité ou imposture, et que notre devoir d'historien* est de chercher,

dans notre impartialité transcendante, *quelle part d'erreur il peut renfermer.*

Telles sont, Messieurs, les conditions que la Critique moderne pose à la constatation scientifique de l'existence du miracle : car, vous le comprenez tous sans que je le dise, l'hypothèse que je viens de faire n'est que la pensée de la Critique nouvelle légèrement dramatisée, pour lui donner le relief qu'elle mérite à tant de titres.

La Critique, qui se pique de gravité, dit ces choses sans rire : il nous est difficile de les entendre de même ; et c'est presque un embarras pour l'éloquence de la chaire de les redire sans compromettre la dignité qui est sa meilleure parure. Mais votre bon sens lui tient compte des difficultés que créent à la défense de la vérité les folies de l'erreur. L'erreur, Messieurs, si folle soit-elle, il faut l'attaquer dans toutes les positions qu'elle prend et sous toutes les formes qu'elle affecte. C'est se tromper soi-même au détriment des autres, de croire qu'il n'y a pas à s'occuper d'une erreur, par cela seul qu'elle est absurde ou niaise au premier chef. Se fît-elle, à force de s'aveugler

elle-même, ridicule et bouffonne, encore faudrait-il que le ridicule et la bouffonnerie fussent constatés, et reçussent devant le tribunal de la raison populaire leur stigmate légitime. Mais ici, je vois bien autre chose : deux mots me paraissent caractériser l'erreur que je stigmatise en ce moment devant le siècle qui m'écoute : extravagance et impiété ; insulte à la raison humaine et insulte à la majesté divine.

Oui, Messieurs, ce qui me frappe tout d'abord dans ce procédé inventé pour constater le miracle devant la science, c'est la déraison même ; c'est la raison insultée au nom de la raison.

Où est, je vous prie, le philosophe qui a pris au sérieux cette chose grave qu'on nomme la philosophie, et qui jamais imagina de reléguer la certitude historique au fond des académies, pour en faire le privilége exclusif des commissions scientifiques ? Est-ce qu'il n'y a pas dans cet ordre de faits une certitude morale, qui s'impose au peuple comme aux philosophes ? Est-ce qu'il n'y a pas pour juger de telles choses un tribunal de la raison popu-

laire où le bon sens tient lieu de la science, et souvent porte un jugement plus impartial que les savants eux-mêmes? Quoi! pour s'assurer qu'un cadavre est un cadavre, et qu'un mort est un mort, il faut absolument que les savants interviennent? Quoi! cent hommes, mille hommes attestent qu'ils ont vu, qu'ils ont touché; et sous prétexte qu'ils ne sont ni licenciés, ni docteurs, ni professeurs, ni académiciens, vous récuserez leur témoignage? Comme si ces témoins ne pouvaient pas avoir, pour garantir la vérité de leur témoignage, ces deux choses qui valent mieux que la science pour constater un fait public, des yeux et du bon sens!

Vous voulez que les miracles ne soient constatés que par des commissions scientifiques régulièrement établies et réunies à cette fin? Mais alors il faut aller jusqu'au bout de votre idée; et le moins que nous puissions exiger, c'est que ces jurys d'examen se multiplient partout; c'est que chaque grande cité, au moins, ait sa commission permanente établie pour juger le miracle. Car s'il vous faut à vous, savants de la capitale, une sorte de faculté spé-

ciale chargée de vérifier scientifiquement les faits miraculeux : pourquoi n'en aurions-nous pas une aussi à Nantes, à Lyon, à Marseille, partout où peuvent se rencontrer des hommes de la *grande curiosité?* Notre siècle, sans doute, réalisera encore ce progrès. Nous verrons nos bonnes villes de France et d'Europe en possession de cette académie nouvelle ; nous aurons des thaumaturges brevetés et gradués, recevant leur diplôme de licenciés ès miracles comme d'autres leurs diplômes de licenciés ès lettres. Alors les miracles se feront en règle, devant des autorités compétentes, dans des circonstances que déterminera une législation spéciale ; et les gouvernements auront à voir, s'ils ne feraient pas bien de centraliser encore cette nouvelle institution, qui doit exercer sur le peuple une si prodigieuse influence!

Quoi qu'il en soit, la Critique veut une commission : car nous sommes par excellence le siècle des commissions ; eh bien ! soit ; elle l'aura. Grands hommes, il faut vous satisfaire : la commission existe, et elle fonctionne avec une rigueur, une assiduité, une persévérance,

et une solennité que vous ne sauriez même imiter. Avez-vous assisté aux débats qui précèdent à Rome la canonisation des saints? Là les miracles sont exposés, attaqués, défendus, discutés, et à la fin constatés, aussi scientifiquement que pourraient le faire toutes les commissions de toutes les académies du monde : et vous récusez cette élite de savants, attestant perpétuellement devant l'humanité entière l'évidence des témoignages qui la force de proclamer la certitude des miracles? Puisque vous faites appel à la science, pourquoi ne croyez-vous pas au témoignage de la science? Il est vrai que, parmi ces savants appelés à vérifier les miracles, vous n'avez pas votre place ; et dans ce sénat de la science historique et théologique, vous n'avez pas votre fauteuil. Cette commission, vous ne l'avez pas nommée ; et elle-même ne vous appelle pas à l'honneur insigne de présider ses débats. Mais qu'importe? Pour ne pas vous compter dans ses rangs, et vous mettre à sa tête, en est-elle moins une assemblée de savants? Et vous croyez-vous sérieusement en mesure de lui faire la leçon sur cette question des miracles tant de fois dis-

cutée par elle, et où votre science désorientée gauchit à chaque pas? Donc, soyez d'accord et conséquents avec vous-mêmes : ou ne nous parlez plus de vos commissions et de vos congrès scientifiques, quand il s'agit de constater le miracle ; ou acceptez la plus compétente des assemblées scientifiques qui, depuis des siècles, examine, discute et constate l'existence du miracle.

Mais, non ; vous ne tenez pas même au vulgaire honneur d'être d'accord avec vous-mêmes. Ces conditions ne sont qu'une feinte dont vous vous moquez les premiers, en attendant que le public leur inflige sa moquerie solennelle. Toutes les commissions possibles viendraient vous attester l'existence du miracle, que vous diriez encore : *Qui sait?* Oui! la question du miracle et du surnaturel, mieux vaut l'avouer, est parmi vous décidée d'avance ; et les conditions que vous feignez d'y poser ne sont qu'une ironie de votre science et une insulte à notre raison.

C'est une insulte à Dieu aussi. Oui, Messieurs, ce procédé bizarre imaginé pour constater le miracle devant la science n'est pas

seulement une insulte au bon sens humain, c'est une insulte à la majesté divine. Est-ce que vous ne voyez pas jusqu'où ces conditions risibles imposées par ce despotisme scientifique aux libres manifestations de la puissance de Dieu, outragent sa majesté de souverain? Quoi! vous ordonnez que le thaumaturge, c'est-à-dire Dieu même agissant en lui, vienne prendre vos ordres pour opérer un miracle, alors que Dieu ne fait le miracle que pour vous imposer les siens, et vous signifier par cette manifestation de sa puissance sa volonté souveraine! Quoi! c'est vous son sujet, vous son serviteur, vous sa créature, qui venez insolemment lui prescrire le lieu, l'heure et les circonstances où il doit agir! Vous lui désignez le théâtre de son opération, la nature du prodige qu'il doit accomplir, et la façon dont il doit s'y prendre! Vous dites à l'Infini, en manière de grand seigneur : Vous viendrez à cette heure, et non à une autre; dans ce lieu, et non dans un autre. Nous n'accepterons de vous que des miracles que nos savants puissent soumettre aux lois d'une Critique rigoureuse, et à l'épreuve d'une analyse physique, chi-

mique et physiologique. Nous exigeons que le miracle accompli soit vu par une assemblée, approuvé par chacun des membres, et proclamé comme tel par le président. Voilà nos conditions, et vous êtes tenu de les respecter. Donc, écoutez les ordres que, de par la souveraineté de notre science, nous imposons à la manifestation de votre puissance. Vous laisserez à nos célébrités scientifiques le temps de se préparer, de s'entendre et de s'assembler. Ce n'est pas nous qui vous attendrons, c'est vous qui nous attendrez. Si votre miracle ne se fait à *deux* heures, à *trois* heures, dans l'amphithéâtre de l'École de médecine, ou dans la salle de l'Académie des sciences ; s'il ne se fait, comme nous vous le prescrivons, devant dix, vingt ou trente notabilités de la science ; nous tiendrons votre miracle pour non avenu, fût-il fait sur la place de la Concorde, en présence de cent mille témoins, et attesté par la cité tout entière.

Je vous le demande, Messieurs, est-ce trop sévère de nommer de tels procédés une moquerie de Dieu par l'homme ? Qu'est-ce donc que cela, si ce n'est réduire le thaumaturge,

c'est-à-dire l'homme agissant au nom de Dieu et pour la cause de Dieu, aux proportions d'un prestidigitateur dont on veut surprendre l'habileté, et au rôle d'un mystificateur, qu'on évoque devant soi pour dévoiler sa mystification et l'accabler sous le poids d'une publique humiliation ? Qu'est-ce enfin si ce n'est sommer Dieu même de monter en personne sur les tréteaux dressés par une philosophie carnavalesque, qui demande à l'Être infiniment sage et infiniment puissant de venir faire montre de sa force et de sa sagesse sur tous les forums de la publicité, et de multiplier les miracles, pour charmer à la fois et la curiosité du peuple et la vanité des savants ? Que dis-je, Messieurs, qu'est-ce, si ce n'est vouloir prostituer l'exercice de la puissance divine pour l'amusement de l'esprit humain ? Ah ! nous savons bien que la raison, à force de faire opposition à la vérité, arrive à se donner à elle-même des éblouissements qui lui font prendre le vertige ; mais nous n'imaginions pas qu'elle pût arriver à ce degré d'hallucination blasphématoire, où l'absurdité le dispute au sacrilége, et où vous ne savez ce qui doit vous étonner le

plus, ou de l'excès de l'impiété ou du prodige de la folie.

Après cela, que m'importe que le miracle n'ait pas été fait dans les conditions posées par une prétendue science qui, à force de vouloir faire tomber le mépris et le ridicule sur les miracles et les thaumaturges, n'aboutit qu'à se livrer elle-même au mépris des savants et à la risée des nations? Nos miracles n'ont pas été sanctionnés par un jury scientifique délégué par l'Institut de France, par l'Académie de Londres, de Vienne ou de Berlin : qu'est-ce que cela nous fait? Le miracle catholique a subi une épreuve bien autrement décisive ; il a paru devant le jury de l'humanité ; il a obtenu le suffrage de toutes les sciences, de tous les génies, de toutes les saintetés, de tous les apostolats, de tous les martyres; il a passé sous le regard de toutes les grandes intelligences et de tous les grands génies qu'a produits depuis près de deux mille ans la fécondité de l'Église, qui est elle-même le plus grand des miracles. Quelle assemblée que cette assemblée ! quel suffrage que ce suffrage ! quelle épreuve que cette épreuve ! Ce tribunal devant

lequel a comparu le miracle, pour être examiné, discuté, constaté ; ce tribunal où je vois assis comme juges tous les talents, toutes les sciences, tous les génies, toutes les vertus et toutes les saintetés ; ah ! ce tribunal à nul autre pareil, s'il a pu se tromper en constatant l'existence du miracle, que feront pour ma conviction vos commissions, vos comités, vos délégués de la science physique, chimique ou physiologique ? Rien, absolument rien. Je vous laisserai dans votre école, avec les quelques libres penseurs qui vous demandent des arguments contre le surnaturel et des raisons contre le miracle ; et me rangeant avec le grand jury des peuples et des siècles, je dirai, en répétant le décret qu'ils ont porté sur le miracle contesté par votre Critique myope et votre science mesquine : Je crois que le miracle peut être fait ; je crois que le miracle peut être reconnu ; je crois que le miracle a été constaté ; je crois qu'il atteste à jamais dans l'humanité l'intervention du divin et l'existence du surnaturel !

CINQUIÈME CONFÉRENCE

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

ET LA CRITIQUE ANTICHRÉTIENNE.

MONSEIGNEUR,

Après avoir mis en face de la Critique antichrétienne Jésus-Christ possesseur du monde et Jésus-Christ réformateur de l'humanité, nous avons résolu de parler de Jésus-Christ maître de la nature, c'est-à-dire de Jésus-Christ thaumaturge. Mais avant de faire apparaître le Christ thaumaturge, portant dans ses miracles le sceau de sa divinité, il fallait préalablement écarter les fins de non-recevoir

que la Critique antichrétienne oppose au miracle considéré en lui-même. Nous avons montré successivement que le miracle peut être fait, que le miracle peut être constaté, et finalement que les conditions scientifiques sur lesquelles la Critique prétend s'appuyer pour établir qu'en fait le miracle n'a jamais été vérifié, ne reposent sur aucun fondement, et n'ont d'autre force que celle de se démontrer elles-mêmes profondément attentatoires à la raison humaine et à la majesté divine. La matière était vaste pour un seul discours ; et j'ai dû condenser beaucoup. Je n'ai pas dit tout ce qui peut être dit sur ce grave sujet; des théologiens seraient en droit d'exiger d'autres développements; mais la Critique que nous combattons n'est pas autorisée à demander davantage; et je clos ici notre discussion sur la question générale du miracle. Vous êtes tous convaincus, Messieurs, que le miracle est possible, que le miracle est vérifiable, et qu'aucune des raisons apportées par la Critique antichrétienne ne prouve qu'en *fait* le miracle n'a jamais été constaté : je n'ai rien voulu établir de plus : et ces trois

vérités, qui se prêtent un mutuel secours, annulent fondamentalement l'opposition que la Critique rationaliste, au nom de la science, prétend faire au miracle.

Maintenant reste la grande question, la question décisive entre toutes les autres : Jésus-Christ dans sa vie a-t-il fait de vrais miracles pour attester sa divinité? Les faits évangéliques qui portent devant l'histoire le titre de miracles, sont-ils de véritables miracles, attestant la divinité de notre Christ? Il peut paraître, au premier aspect, qu'il est tout naturel pour l'homme qui fait profession de science et de Critique historique, de contester des faits aussi éloignés de nous par la distance et en eux-mêmes aussi extraordinaires que les miracles de Jésus-Christ. Et pourtant niez dans les faits évangéliques le miraculeux et le divin, vous vous perdez dans un dédale de contradictions, d'incompréhensibilités et d'impossibilités d'où vous ne pouvez plus sortir.

C'est à ce point de vue général que je vais me poser pour défendre contre la Critique antichrétienne la vérité du miracle évangélique.

Je ne descendrai pas à un détail incompatible avec les conditions du discours et avec la grandeur de cette chaire. Je ne rechercherai pas si la présence d'une personne *exquise* suffit ou ne suffit pas à expliquer les guérisons subites des dix lépreux, de l'aveugle-né, ou du paralytique de trente-huit ans. Je n'essayerai pas de vous prouver que le miracle de la multiplication des pains est autre chose qu'un prodige de *frugalité;* et à Dieu ne plaise que je m'arrête à rechercher si Lazare ressuscité par Jésus-Christ était mort, ou mourant, ou malade ; ou bien s'il n'aurait pas été peut-être le comparse plus ou moins innocent d'une petite comédie convenue et arrangée d'avance avec son habile Maître. Vous comprenez, Messieurs que notre enseignement ne peut descendre si bas ! Je veux prendre de plus haut le sujet de ce discours. Il ne s'agit pas de ce miracle ou de cet autre ; il s'agit de l'ensemble des miracles évangéliques et du Christ thaumaturge. Je veux montrer que la Critique négative, en niant dans tous les faits évangéliques le miraculeux et le divin, s'inflige, ici comme partout,

le châtiment de la *contradiction;* qu'elle substitue au divin l'absurde, et au miraculeux l'incompréhensible.

C'est ce que vous allez voir se vérifier spécialement dans ces trois choses capitales : dans le caractère des chrétiens qui ont cru aux miracles de Jésus-Christ; dans le caractère de l'Évangile qui les raconte, et dans le caractère de Jésus-Christ qui les a faits.

I

Et d'abord, Messieurs, si les faits évangéliques ne sont pas vraiment miraculeux, voici le premier mystère qui se pose devant nous : entre la Critique qui nie les miracles de Jésus-Christ et les prodiges accomplis par Jésus-Christ, il y a un fait absolument inexplicable et mille fois plus incompréhensible que tous les miracles de l'Évangile : ce fait, c'est la *foi unanime et absolue de tous les chrétiens* qui ont cru et croient encore aux miracles de Jésus-Christ. Si les miracles de Jésus-Christ sont vrais, ce fait s'explique rationnellement et

scientifiquement. Des hommes de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les conditions, ont cru au miracle, parce que l'évidence du miracle les a frappés tous à la fois et leur a donné, avec une même conviction, une même foi et une même certitude. Mais niez la réalité des miracles de l'Évangile, il vous reste à expliquer le plus grand des miracles : à savoir, comment tant d'hommes distingués, instruits, vertueux, différents par l'éducation, par la naissance, par le préjugé, par l'instruction, ont pu se tromper volontairement tous ensemble sur une même chose, et sur une chose dont les conséquences étaient si graves et portaient naturellement si loin.

Comment la Critique négative explique-t-elle ce fait immense et vraiment prodigieux? — Rien de plus simple, vous dit-elle : les miracles de l'Évangile ont été crus d'abord par quelques hommes naturellement crédules ; et cette crédulité est devenue le point de départ de toutes les affirmations subséquentes. Quelques hommes simples ont d'abord admis la légende du fait miraculeux ; et la légende, une fois admise, a marché grandissant tou-

jours, jusqu'à l'heure où le Christ, sorti des ténèbres des origines chrétiennes, a paru aux regards de l'humanité entière dans son auréole de thaumaturge. — En vérité, Messieurs, c'est faire bon marché du sens commun et grand honneur à l'esprit humain! Le prodige ici est trop fort; et, miracle pour miracle, j'aime mieux le miracle qui déroge par la volonté divine à une loi du monde physique, que le miracle qui déroge par la folie humaine à une loi du monde moral.

Et d'abord, que la Critique daigne y prendre garde, les miracles évangéliques n'ont pas été crus seulement par des hommes simples, ignorants ou crédules à l'excès; ils ont été crus par des hommes de toute nuance, de toute condition sociale, de toute portée intellectuelle et de toute valeur morale. Assurément, des hommes simples ont cru aux miracles de l'Évangile; oui, mais des hommes savants y ont cru avec la même foi et la même certitude. Les Athénagore, les Arnobe, les saint Épiphane, les saint Justin, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Minutius Félix, les saint Cyprien, les saint Grégoire, les saint Cyrille, les saint

Ambroise, les saint Augustin et tant d'autres, dont l'énumération remplirait mon discours, n'étaient pas précisément ce que l'on appelle des *ignorants*. Nous cherchons dans notre siècle leurs maîtres en science philosophique et religieuse, et nous avouons les trouver difficilement. Et cependant, ces grands hommes, pour la plupart, ont vu la lumière chrétienne briller pour eux dans l'éclat du miracle évangélique ; et ces hommes sortis de tous les rangs de l'humanité, pris à tous les degrés de la hiérarchie sociale et de l'aristocratie intellectuelle, se sont rencontrés, malgré les situations les plus diverses, dans l'unité d'une foi identique et d'une conviction unanime. Et, chose plus merveilleuse encore, ces grands hommes qui ont cru aux miracles évangéliques dans les situations les plus variées, les ont crus en même temps aux distances les plus éloignées ; et leur parole et leur foi se sont répondu de toutes les extrémités de la terre. Ces miracles ont été crus en même temps en Europe, en Afrique, en Asie, dans tout le monde alors connu : de tous les points de l'espace leur foi s'est trouvée complice. Comment expliquerez

vous que tant d'hommes, aussi grands par la vertu qu'illustres par le savoir, se sont entendus de tous les bouts du monde pour se tromper eux-mêmes? Ce n'est pas tout; ces miracles crus par tous et en tout lieu, ont été crus toujours : crus aux origines du christianisme, ils l'ont été au moyen âge du christianisme; et quoi qu'en dise la Critique négative, ils le sont encore aujourd'hui. Vous avez beau dire et redire au peuple, pour le grandir à ses propres yeux, que notre siècle ne croit plus *aux fantômes et aux sorciers*. Passe pour les fantômes et les sorciers; quoi que vous en disiez, vous y croyez un peu plus que les chrétiens. Nous, nous croyons au miracle, aujourd'hui, comme à notre moyen âge, et comme à notre premier âge.

Voilà l'affirmation chrétienne du miracle avec ses caractères d'incomparable grandeur. Et maintenant dites, si vous le savez, comment rationnellement expliquer ce phénomène inexplicable? Cette affirmation, dans son ensemble, n'admet que deux interprétations possibles : l'interprétation par l'hypothèse de la sincérité, ou par l'hypothèse de la dissimula-

tion. Il n'y a pas de milieu, et il faut absolument choisir : ou cette grande affirmation de la foi chrétienne aux miracles de l'Évangile est sincère, ou elle n'est pas sincère. Laquelle des deux hypothèses voulez-vous accepter? D'un côté comme de l'autre, vous êtes en face de l'incompréhensible; bon gré mal gré vous êtes enfermé entre deux mystères; le miracle est à droite, le miracle est à gauche ; il vous est absolument impossible de lui échapper. Et vous qui niez si hardiment tous les miracles, en présence de cette immense affirmation chrétienne des miracles de l'Évangile, vous n'avez ici que le choix du miracle : un miracle de folie et de stupidité dans tous les chrétiens, si leur foi est sincère; un miracle d'hypocrisie et de perversité, si leur foi n'est pas sincère.

Faites-vous à la foi unanime des chrétiens le vulgaire honneur d'avoir été et d'être encore aujourd'hui une foi sincère? Alors voyez-vous devant quel abîme d'incompréhensibilités vous placez votre raison? Tant d'adhésions sous toutes les formes, et dans les conditions intellectuelles les plus diverses, s'étendant en même temps à tous les espaces, et se perpé-

tuant à travers dix-neuf siècles, tant d'adhésions absolues, invincibles, faites à travers le temps et l'espace, au milieu de toutes les transformations de l'humanité, malgré le passage de toutes les philosophies, et malgré l'agression de toutes les sciences, supposent, pour avoir un sens, un prodigieux contrôle des miracles évangéliques par les intelligences chrétiennes. Or, qui ne voit l'impossibilité absolue qu'il y a ici historiquement et scientifiquement, à supposer que, non-seulement tant de générations chrétiennes, mais tant d'illustrations intellectuelles rehaussées par tant de grandeur morale, ont cru à tous les miracles de l'Évangile sans savoir pourquoi? Comment cette unanimité, comment cette opiniâtreté qui va dans tous jusqu'à vouloir donner le sang et la vie pour attester ces miracles, dont une heure d'examen, d'après la nouvelle Critique, aurait pu révéler à chacun et à tous le mensonge et la fausseté ? Comment l'esprit humain a-t-il pu, partout et toujours, se trouver inconséquent et ridicule à ce point ? Et qui donc vous donne le droit, sous prétexte de haute Critique et de haute indépendance, de vous

attribuer le monopole de la raison, et de destituer du sens commun le genre humain tout entier?

Ainsi vous le voyez, Messieurs, si Jésus-Christ n'a pas réellement fait de miracles, on ne peut plus comprendre quelle raison a pu créer dans tous les chrétiens la foi sincère et invincible à la vérité des miracles. Cette foi, dont le fait resplendit aux clartés de l'histoire, devient elle-même le plus étonnant et le plus incompréhensible des miracles.

Reste alors, pour vous tirer de l'absurde et de l'inexplicable, la supposition plus absurde et plus inexplicable encore, que les apôtres et les premiers chrétiens ont fait semblant de croire à des miracles dont ils n'avaient pas la démonstration : c'est-à-dire qu'il vous reste, pour expliquer ce prodige de la foi des chrétiens, la négation de la sincérité dans les chrétiens. Or, comment avec une ombre de raison soulever dans un sujet si grave contre de tels hommes une telle accusation? Qui ne sent au fond de son âme sincère l'impossibilité d'un tel phénomène et l'insolence d'une pareille hypothèse? Essayez d'en porter le poids, vous ne

pourrez y parvenir; c'est logiquement si contradictoire, et moralement si monstrueux, que la raison et le cœur en frémissent ensemble !

Je n'insiste pas sur une hypothèse que repousse assez d'elle-même la dignité de la conscience humaine. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est cette alternative outrageante où la Critique nouvelle place ici, devant le jugement de l'histoire, la société chrétienne tout entière ; alternative fatale qui peut se résumer en ces termes : ou une bonne foi ridicule qui admet les miracles sans raison de les admettre, ou une hypocrisie abominable qui fait semblant de les admettre, et les nie au dedans en les affirmant au dehors ; ou une simplicité niaise qui se trompe elle-même, ou une perfidie coupable qui veut tromper les autres. Comment mettre en masse tous les chrétiens de tous les âges dans cette alternative humiliante, qui ne laisse que le choix entre deux ignominies ? Et, d'un autre côté, comment faire pour en sortir ? Comment échapper à une supposition qui serait à la fois et le plus sanglant des opprobres et le plus im-

possible des miracles? Une seule issue vous est ouverte, une seule : proclamer que les chrétiens ont cru aux miracles, parce que Jésus-Christ a fait des miracles et qu'ils en ont acquis la certitude.

Comment, en effet, sans cette solution, comprendre et accepter ce prodigieux phénomène, la foi universelle des chrétiens aux miracles de l'Évangile? On ne pourrait essayer d'expliquer d'une manière quelconque la foi absolue aux miracles de Jésus-Christ, en dehors de leur évidence, que par l'une de ces trois raisons : ou bien parce que la sublimité de la doctrine évangélique devait naturellement faire supposer le merveilleux dans son auteur ; ou bien parce que la disposition générale des esprits les inclinait à la croyance au surnaturel et au miraculeux ; ou bien enfin, parce que l'enthousiasme que Jésus-Christ avait excité dans les siens devait porter ses disciples à lui faire au moins, pour le rehausser dans l'histoire, une auréole de thaumaturge. Laquelle de ces trois raisons vous paraît-elle suffisante, pour rendre un compte rationnel de la foi des chrétiens aux miracles de Jésus-Christ?

Quoi ! l'excellence de la doctrine du Christ faisant naître la foi aux miracles du Christ ! Mais par quel prodige nouveau l'effet serait-il tout à coup devenu cause ? Est-ce qu'il vous peut échapper que c'est précisément le contraire qui est la vérité écrite dans l'histoire ? Non, Messieurs, non, le monde n'a pas cru aux miracles de Jésus-Christ, parce qu'il avait compris l'excellence divine de sa doctrine ; mais il a cru à l'excellence de sa doctrine, parce qu'il a cru à ses miracles, et qu'il y a vu le témoignage éclatant d'une révélation divine. Comment, à l'origine surtout, l'excellence de la doctrine eût-elle produit la foi aux miracles ? C'était précisément cette excellence de la doctrine qu'il s'agissait de faire comprendre. L'expérience n'avait pu encore en démontrer l'efficacité ; et les intelligences n'étaient nullement ouvertes à ses divines illuminations. Cette doctrine heurtait la raison par ses mystères, et les passions par sa morale : le préjugé n'était pas pour elle ; il était contre elle. Loin donc que l'intelligence de cette doctrine sublime pût persuader le miracle, elle avait besoin que le miracle vînt la persuader elle-même. Et com-

ment, d'ailleurs, l'excellence de la doctrine du Christ encore si voilée à ses contemporains, eût-elle créé la foi à ses miracles, puisque, aujourd'hui même que la sublimité de cette doctrine s'est révélée partout, elle nous trouve encore si rebelles aux miracles attribués à l'auteur de la doctrine ?

Comment expliquer l'universelle croyance des chrétiens aux miracles de Jésus-Christ ? Par l'état des esprits et leur penchant naturel à la croyance au miracle ? Mais, où donc avez-vous lu que l'état des esprits prédisposait les contemporains de Jésus-Christ et des apôtres à l'admission du miracle ? La faveur alors, pas plus que de nos jours, n'allait aux thaumaturges. Il y avait bien plutôt une tendance diamétralement opposée. Les Juifs, pour leur propre compte, n'étaient rien moins que disposés à reconnaître le miracle ; et celui qui marchait au milieu d'eux environné de l'éclat de ses prodiges et de la faveur du peuple, était gravement soupçonné de satanisme : l'opposition acharnée que faisaient au Christ thaumaturge les maîtres de la Synagogue, en est la démonstration éclatante. Et les païens, de leur

côté, en présence du fait miraculeux, étaient avant tout disposés, comme on l'est aujourd'hui, au doute, à la négation, si ce n'est au blasphème et à la dérision. Et c'est ainsi, trouvez-vous, que l'état des esprits contemporains du Christ a pu créer la croyance aux miracles du Christ!

Mais il y avait plus, dites-vous, qu'une simple disposition à l'acceptation du miracle; il y avait pour la personne du Christ l'enthousiasme populaire, impatient de le couronner de la gloire du thaumaturge. — Et vous ne voyez pas qu'ici, encore, votre vue retournée et votre Critique louche prend l'effet pour la cause et la cause pour l'effet? Est-ce l'enthousiasme pour le Christ qui a créé la foi à ses miracles? ou bien, n'est-ce pas la foi à ses miracles qui a créé l'enthousiasme pour le Christ? Voilà la question : et devant cette question, quel esprit impartial et sain peut hésiter une minute? D'ailleurs, quand on admettrait, ce que je repousse absolument, que cette raison pût valoir pour quelques disciples de choix et quelques amis plus ardemment attachés à la personne et à la cause de Jésus-

Christ, comment vaudrait-elle pour toute cette génération contemporaine qui proclamait alors ses miracles? comment pouvait-elle valoir surtout pour les générations futures? Si elle valait pour ceux qui avaient vu, entendu et fréquenté Jésus-Christ, comment pourrait-elle valoir pour tous ceux qui ne l'avaient ni vu, ni entendu, ni fréquenté? et à qui ferez-vous croire que l'enthousiasme pour la personne du Christ, après un siècle, deux siècles, trois siècles, aurait persuadé le miracle à tant d'hommes de savoir et de génie? Que dis-je? si Jésus-Christ n'avait pas fait briller dans l'éclat de ses miracles le signe de sa divinité, la raison demande comment cet enthousiasme s'est allumé, comment il s'est perpétué, comment il s'est maintenu de siècle en siècle devant sa tombe scellée par sa propre infamie? — Mystère! mystère!

Ainsi, Messieurs, vous le voyez, si Jésus-Christ n'a pas fait de véritables miracles, la foi universelle et invincible des chrétiens à ces miracles demeure un effet absolument sans cause, un phénomène historique sans solution historique, le plus incroyable des

miracles imaginé pour remplacer tous les miracles.

Ce miracle, Messieurs, vous paraîtra bien plus étonnant et plus incroyable encore, si vous voulez vous rappeler que tous les miracles des saints proclamés par l'Église et crus par tous les peuples chrétiens, sont solidaires des miracles de Jésus-Christ. Jésus-Christ est le seul, absolument le *seul*, qui ait fait des miracles en son propre nom, et pour attester sa divinité. Tous les autres miracles qui brillent à travers le tissu de notre histoire chrétienne ont été faits par les saints au nom de Jésus-Christ et pour attester la divinité de Jésus-Christ. Il n'est pas possible de nier ce fait, plus éclatant dans l'histoire que le soleil dans le ciel. Et dès lors, n'est-il pas évident que si les miracles que Jésus-Christ a faits personnellement lui-même étaient convaincus de faux, à plus forte raison, vous devriez regarder comme faux tous les miracles faits par tous les saints au nom de Jésus-Christ et pour attester la divinité de Jésus-Christ ?

Ainsi, tous les miracles attribués aux saints à travers tous les peuples et tous les siècles

chrétiens, tous ces miracles, et il y en a des millions, tous ces miracles, le faux, rien que le faux! Non-seulement tous les miracles surnommés modernes, tous les miracles de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, de saint François de Sales et de tant d'autres saints de nos derniers siècles, tous faux; mais aussi, tous les miracles du moyen âge, miracles de saint François d'Assise, miracles de saint Dominique, miracles de saint Louis et de sainte Élisabeth de Hongrie, miracles de saint Vincent Ferrier, et si nombreux et si publics, tous faux, absolument faux! Que dis-je? tous les miracles des premiers jours de l'Église, les miracles de saint Paul, qui marchait de prodiges en prodiges, les miracles de saint Pierre, dont l'action thaumaturgique se révèle avec tant d'éclat au berceau du christianisme, tous faux, absolument faux! Le faux dans tous les prodiges de nos saints, de nos apôtres et de nos martyrs! Oui, tous ces miracles, sans en excepter un seul, marqués de l'un de ces deux stigmates : niaiserie ou hypocrisie; et tous ceux qui les ont crus, marqués eux-mêmes de l'une

de ces deux flétrissures : dupes ou menteurs, victimes du faux ou inventeurs du faux ! tous les chrétiens, en un mot, non-seulement croyant le faux, mais se passionnant pour le faux, et toujours et partout prêts à mourir pour défendre, avec leur foi aux miracles de Jésus-Christ et leur foi aux miracles des saints, le règne universel et perpétuel du faux !

Voilà, Messieurs, le premier miracle qu'ont à nous expliquer les grands ennemis du miracle, et que leur philosophie insensée prétend imposer au monde pour y anéantir tous les miracles : la foi des chrétiens aux miracles du Christ supposés faux, devenue le plus inexplicable de tous les faits, le plus incompréhensible des mystères, le plus étonnant de tous les miracles ; et par conséquent, la plus flagrante et la plus honteuse *contradiction* de la Critique antichrétienne.

Une autre contradiction peut-être la surpasse encore ; c'est celle où elle se jette en se heurtant au *récit de l'Évangile* qui raconte les miracles.

II

La Critique antichrétienne est sommée par le bon sens de souscrire à la réalité des miracles de Jésus-Christ, ou d'anéantir toute certitude historique ; la négation des faits miraculeux racontés par l'Evangile la jette dans une contradiction rationnelle où la science de l'histoire doit périr tout entière.

Il y a une loi de l'histoire qu'elle ne peut anéantir, parce que c'est une loi du monde moral lui-même ; et cette loi la voici : lorsque des faits écrits dans des livres réunissent toutes les conditions capables de garantir leur certitude, il est impossible de les nier sans détruire en même temps toute science historique. Supposons que les faits racontés dans un livre quelconque, offrent les trois caractères que voici : qu'ils soient d'une publicité complète ; qu'ils soient d'un intérêt souverain, et que le livre qui les raconte présente les caractères d'une véracité absolue et le signe d'une incorruptibilité parfaite : je demande quel serait le résultat d'une critique qui aurait

l'audace de nier ces faits ou de les révoquer en doute? Manifestement, elle couperait par sa base la science historique, parce qu'elle supprimerait la raison radicale d'affirmer un fait quelconque de l'histoire.

Il faut absolument admettre pour chacun et pour tous un critérium de certitude historique. Il ne se peut que la Critique ait à sa fantaisie deux poids et deux mesures; qu'elle détruise à son gré dans l'ordre des faits religieux un fondement de certitude qu'elle pose sans hésiter dans l'ordre des faits purement humains. Que la critique ait à nous raconter, je suppose, la vie de César; elle nous dira avec une assurance magistrale : César est venu dans cette province; César a campé là; César a détruit cette cité ou bâti cette autre. Pour corroborer la certitude qu'elle prétend établir dans ce lointain de l'histoire, tout lui est une preuve : une tradition, une muraille, une ruine, quelques pierres vermoulues par le temps, tout pour elle prend une voix; tout parle, tout atteste, tout démontre. Mais s'agit-il de Jésus-Christ? s'agit-il des monuments de sa vie et des témoins

de ses œuvres? Alors rien ne la satisfait, tant elle est exigeante. Plutôt que d'accepter ce texte, de reconnaître ce fait, de sanctionner cette tradition, elle poussera jusqu'au ridicule son puritanisme historique ; elle dira : Ce texte a été interpolé, ce fait exagéré, cette tradition obscurcie ; ainsi elle se met à répudier elle-même, dans la sphère des choses religieuses, les conditions de certitude qu'elle-même reconnaît dans la sphère des choses profanes.

Et voilà ce qui ne peut durer. Non, nous ne souffrirons pas que la grande question des miracles évangéliques soit livrée à cette moquerie historique qui détruit d'une main ce qu'elle bâtit de l'autre, et change, dans l'appréciation des faits, de poids et de mesure, selon les besoins de la cause. Voyons donc. Que demandez-vous comme conditions de la certitude historique?

Vous demandez, d'abord, dans les faits racontés par l'historien, les caractères d'une publicité complète; vous voulez qu'ils aient des proportions assez vastes pour tomber dans la clarté de l'œil ouvert; qu'ils soient assez rapprochés de celui qui raconte pour

que la distance ne le dérobe pas à l'horizon du regard ; vous voulez que le fait soit attesté par un nombre de témoins suffisant pour que le témoignage de chacun soit fortifié par le témoignage de tous ; et pour que l'unanimité dans la lumière d'une évidence commune ajoute, s'il se peut, une nouvelle clarté au rayonnement de l'évidence individuelle. Accoutumé vous-même à l'illusion des visions solitaires, lointaines, microscopiques, vous demandez, dans les faits que nous vous proposons de croire, non-seulement des proportions tangibles, mais encore un rapprochement qui permet de vérifier par la main la certitude du regard ; et vous exigez une telle publicité et un tel nombre de témoins, que le fait raconté se révèle comme un public événement et un spectacle populaire.

Que demandez-vous encore pour garantir la certitude des faits racontés par l'histoire ? Vous demandez qu'ils aient assez d'intérêt pour provoquer la sympathie des uns, la répulsion des autres, le contrôle de tous. Vous voulez qu'amis et ennemis regardent, examinent et jugent le fait sur lequel il importe à chacun, comme il

importe à tous, de connaître la vérité, rien que la vérité. Oui, comme vous exigez, à la surface des faits, une lumière qui saisit le regard et vous contraint de voir, vous exigez dans leur fond une valeur intrinsèque qui saisit l'âme et lui impose l'attention avec l'empire d'un intérêt vraiment souverain. Pour qu'un fait se pose pour vous dans l'histoire avec une certitude parfaite, il ne suffit pas qu'il ait ces proportions qui permettent à l'œil de l'embrasser : il faut qu'il offre un intérêt intime qui force à le regarder. Et vous avez raison. Du moins, est-il certain que plus un fait par sa nature touche au fond de l'âme humaine, à ses amours et à ses haines, à ses mœurs et à ses passions, à ses vertus et à ses vices, à sa vie et à sa destinée ; plus vous savez dès lors que le contrôle a dû être sévère, continu, universel ; et plus, par conséquent, la conviction s'élève et la certitude s'affermit.

Que demandez-vous, enfin, comme conditions de certitude historique ? Vous demandez que ces faits soient racontés par des auteurs qui offrent toutes les garanties de sincérité que peut exiger la raison. Vous voulez que les

auteurs n'aient ni un intérêt individuel, ni un intérêt collectif à propager le mensonge. Bien que l'homme puisse mentir, la nature et le bon sens vous apprennent qu'il ne ment pas d'ordinaire sans une raison qui l'intéresse au mensonge. L'homme dit le vrai pour le vrai ; non le faux pour le faux. Vous demandez encore plus ; vous demandez pour croire au récit d'un auteur, non-seulement que le mensonge lui soit inutile, vous voulez qu'il lui soit moralement *impossible ;* que la nature des choses racontées, les circonstances du récit, et le milieu où l'auteur jette son témoignage, soient tels, qu'il ne puisse mentir sans avoir la certitude d'être aussitôt convaincu de mensonge. Vous avez alors la preuve que si l'erreur a pu prévaloir hier, elle ne prévaudra pas aujourd'hui, et beaucoup moins demain ; et, dès lors, le témoignage toujours maintenu et jamais démenti, vous devient dans l'ordre des faits une certitude aussi grande que possible. Et pour ce qui touche au récit lui-même, vous voulez, dans le fond et la forme, les signes de sincérité qui excluent jusqu'au soupçon d'un artifice ; dans le fond, cet accord de té-

moignages qui atteste que tous ont vu la même substance des choses ; et en même temps, cette diversité de détails qui atteste que chaque auteur donne sa vision personnelle et son impression propre. Dans la forme du récit et le style de l'historien, vous voulez rencontrer ce charme d'ingénuité, ce parfum de simplicité, ce cachet de véracité, ce je ne sais quoi qui vous fait dire en lisant un livre : La vérité est là ; ce n'est pas ainsi que parle l'erreur et que procède le mensonge.

Voilà bien, si je ne me trompe, les conditions les plus rigoureuses que puisse exiger la Critique historique pour la vérification des faits. Ces conditions réalisées, c'est la certitude, c'est la vérité, c'est l'histoire : il faut se rendre au témoignage. Ces conditions, telles que je viens de les supposer, sont peut-être *ultra-sévères ;* n'importe, nous les acceptons entièrement, franchement, loyalement. Ces règles qui doivent présider à la constatation des faits et à la formation de l'histoire, loin de les répudier, nous les ratifions ; loin de les repousser, nous les embrassons. Mais nous vous supplions vous-même de ne pas les oublier, et

d'en faire à tout phénomène historique une application sincère et un usage impartial. Que le fait soit ancien ou moderne, naturel ou surnaturel, ordinaire ou extraordinaire ; n'importe, soyez conséquent. A la lumière de ce phare allumé par vous-même pour éclairer les abîmes de l'histoire, nous vous sommons de lire et de relire l'Évangile. Tenez-vous finalement à ces règles comme au critérium de la certitude historique ? Si vous n'y tenez pas, que parlez-vous de critique, de certitude, d'histoire ? Mais, si vous y tenez, alors pourquoi reculer ? Osez lire l'Évangile, et, page par page, aux questions posées tout à l'heure, osez, osez répondre ; car il faut dire si l'Évangile qui raconte les miracles vérifie, oui ou non, les vraies conditions de la certitude historique.

Voyons donc. Vous demandez dans les faits racontés un caractère de publicité qui les rende visibles et palpables pour tout regard impartial. A la bonne heure ! mais je vous adjure de nous répondre ; de quels faits s'agit-il dans notre Évangile ? A vous entendre, Jésus, dans l'évangile, ne ferait des miracles qu'en secret et pour ainsi dire à *huis clos*. O sophiste ! vrai-

ment vous osez le dire? Où sont-ils donc ces miracles à huis clos? Est-ce le miracle de l'aveugle-né? Est-ce le miracle du paralytique de trente-huit ans? Est-ce la guérison des dix lépreux? Est-ce la multiplication des pains au désert devant la multitude? Est-ce la résurrection du fils de la veuve de Naïm? Est-ce surtout la résurrection de Lazare? Où trouvez-vous dans ces faits l'invisible, l'impalpable, le microscopique? Où donc, dans ces faits accomplis en plein soleil, sur la place publique, devant la multitude, en présence du peuple qui applaudit et des Pharisiens qui murmurent, où donc, je vous en prie, avez-vous découvert le mystérieux, l'invisible, le huis clos enfin? Et qu'entendrez-vous à l'avenir par publicité, si de tels faits n'ont pas pour vous des proportions assez visibles et un caractère assez public?

Vous voulez de plus que les faits, outre les proportions qui saisissent le regard, offrent un intérêt qui commande l'attention et provoque le contrôle. Nous sommes d'accord; et ici encore je ne puis que vous dire : Lisez notre Évangile, et sans redouter la conviction qui

vous attend au bout d'un examen sincère, demandez-vous le contrôle qu'ont dû, dans tous les siècles, et que doivent encore dans notre siècle provoquer les miracles racontés par nos évangélistes.

S'il est une chose évidente dans l'Évangile, c'est que Jésus-Christ fait ses prodiges pour attester sa mission, et qu'il commande à la nature pour donner la preuve de sa souveraineté sur la nature. Trouvant les Juifs rebelles à sa parole, il fait appel à ses œuvres; il dit à un paralytique devant la multitude assemblée : « Tes péchés te sont remis. Quel est cet « homme qui prétend remettre les péchés? « murmure le pharisaïsme; il n'y a que Dieu « qui puisse remettre les péchés. — Eh bien! « afin que vous sachiez que j'ai le pouvoir de « remettre les péchés; en d'autres termes, afin « que vous sachiez que je suis Dieu, ô para- « lytique, je te l'ordonne, lève-toi et marche. »

Ces paroles suffisent à vous montrer la portée sans pareille des prodiges accomplis par Jésus-Christ; ses miracles ne sont pas seulement un spectacle, ils sont une démonstration; ils ne veulent pas être uniquement un

bienfait pour l'humanité, ils veulent être et ils sont une démonstration de sa divinité. Les adversaires eux-mêmes ne contestent pas cette portée du miracle une fois reconnu. Si Jésus-Christ a fait de vrais miracles, il n'est pas seulement un envoyé de Dieu, il est Dieu lui-même : car il a fait ses miracles d'une manière propre et qui n'appartient qu'à lui : il n'a pas fait ses miracles comme Moïse, comme Élie et comme Élisée ; il les a faits en attestant sa puissance personnelle et comme une démonstration de la divinité habitant et agissant en Lui.

Il résulte de là que les miracles de Jésus-Christ sont, pour le monde chrétien comme pour le monde antichrétien, d'un intérêt *souverain* : tout l'intérêt qui s'attache au christianisme lui-même vient tout entier se concentrer et se résumer en eux ; car la divinité de Jésus-Christ est le fondement du christianisme ; et sa divinité par-dessus tout s'appuie sur ses miracles. Cela posé, qui ne comprend l'intérêt exceptionnel qui s'attache pour tous à la question des miracles de Jésus-Christ ? l'opiniâtreté persévérante et l'inextinguible ardeur des amis et des ennemis, pour affirmer ou pour

nier , pour défendre ou pour attaquer les œuvres du Christ thaumaturge? De là, par conséquent, un contrôle approfondi, universel et perpétuel des miracles évangéliques. De là, l'impossibilité morale d'une foi aveugle et purement enthousiaste à des miracles qui, aujourd'hui comme à l'heure de leur accomplissement, touchent à tout ce qu'il y a de plus intime, de plus grave et de plus décisif dans la vie humaine? Comment dès lors supposer que l'on a admis sans examen et fait croire sans contrôle des faits décisifs, qui portent dans leur mystère la destinée de ceux qui les voient et de ceux qui les racontent? Comment admettre que seuls l'ignorance et le fanatisme ont fait reconnaître l'existence de ces miracles, dont la vérité une fois reconnue devait déplacer, comme nous l'avons dit, l'axe de l'humanité, et changer, d'une extrémité à l'autre, les deux pôles du monde intellectuel, du monde moral, du monde social et du monde religieux?

Vous exigez, enfin, dans les hommes qui racontent, des caractères de véracité qui vous garantissent la probité historique? Eh bien!

Messieurs, qu'en pensez-vous? les auteurs évangéliques réunissent-ils, oui ou non, ces conditions de certitude? Et d'abord, les évangélistes avaient-ils intérêt de prêter à Jésus-Christ des miracles si Jésus-Christ n'avait pas fait de miracles? Quel intérêt, je vous prie? Est-ce que vous pourriez me le dire? Si le Christ n'avait pas fait de miracles, qu'était-il pour les siens? Un homme, rien qu'un homme; que dis-je? un homme qui les avait trompés eux-mêmes avec la multitude; un homme dont l'opprobre avait scellé le sépulcre et dont le mépris avait déshonoré le dernier soupir; un homme mort dans l'impuissance, après avoir vécu dans le mensonge. Que pouvaient espérer des hommes simples d'un mensonge collectif fait au profit d'un tel homme, d'un tel vaincu, d'un tel supplicié? Ce qu'ils pouvaient attendre de leur tentative de réhabilitation et de leurs essais d'apothéose, faits en faveur de ce stigmatisé du mépris et du déshonneur, ah! je le sais bien, c'était une participation effective à sa propre infamie, un reflet de son ignominie, au lieu d'un reflet de sa gloire. Et ces hommes auraient voulu mentir pour conquérir

un tel résultat? L'eussent-ils voulu, comment l'auraient-ils pu? Qui ne comprend l'impossibilité morale contre laquelle serait venu se briser ici le mensonge évangélique? A quelle époque le supposer? Au premier siècle chrétien? Comment! alors que les témoins encore vivants, pour la plupart, étaient là pour démasquer l'intrigue et confondre l'imposture? Au second siècle? Alors que déjà les Évangiles, tels qu'ils se lisent aujourd'hui, tels qu'on les retrouve dans les Pères contemporains, étaient devenus la propriété de toutes les Églises, la loi de tous les chrétiens et la règle de toute leur vie? Chose remarquable; rien au premier abord ne paraît plus facile qu'une entente entre les apôtres pour inventer la légende thaumaturgique, et rien, quand on y regarde de près, n'apparaît plus contradictoire aux lois immuables de la nature humaine. Du temps des apôtres et de leurs disciples, c'est *trop tôt;* après les apôtres et leurs disciples immédiats, c'est *trop tard;* trop tôt à une heure, trop tard à une autre; impossible toujours. Faites ce que vous voudrez; vous n'anéantirez pas cette conclusion qui ressort de la force des choses et

de la nature des hommes; non-seulement les auteurs de l'Évangile n'avaient pas intérêt à créer la légende du miracle, ils en avaient l'impossibilité la plus complète.

Enfin, je le demande à toute âme sans préjugé et sans passion qui l'arment d'avance contre l'Évangile, les auteurs évangéliques ont-ils, oui ou non, ce cachet de sincérité qui ne permet pas même de laisser tomber sur leur candeur l'ombre d'un mensonge? Ici, Messieurs, je n'ai pas besoin d'en appeler au témoignage de la science, j'en appelle au témoignage de l'âme, surtout au témoignage du cœur. Qui, parmi vous, croira sentir le mensonge dans l'Évangile? Ah! moi, je le confesse, et je voudrais le dire à toute la terre, la simplicité de l'Évangile *parle à mon cœur;* elle parle à mon intelligence aussi; elle m'en dit mille fois plus sur son incorruptible véracité que toutes les philologies et toutes les critiques germaniques ou françaises. Elle me dit : Non, l'erreur ne parle pas ce langage; non, le mensonge n'a pas cet accent. Lisez l'Évangile, lisez, vous dis-je, non une fois, mais dix fois, mais cent fois; lisez avec l'intelligence, avec le cœur, avec l'âme tout

entière, et je vous porte le défi de nous dire : *Le mensonge est là*. Il n'y a qu'un menteur pour découvrir le mensonge dans l'Évangile. Vous ne sentez pas, vous ne respirez pas le vrai qui s'échappe de ces pages, le vrai qui transpire à travers ces récits vivants, comme un parfum divin? malheur à vous! vous avez perdu le sens de la sincérité.

Ainsi, les faits racontés dans l'Évangile se présentent devant la Critique avec toutes les conditions de certitude historique que peut exiger la plus sévère critique. Que faire, dès lors, devant les miracles du Christ appuyés sur ces bases et environnés de cette lumière? Les nier? mais pourquoi? parce qu'ils sont des faits surnaturels? Mais, nous l'avons démontré, un fait surnaturel tombe comme un fait naturel dans le rayon du regard et sous l'empire de la certitude? Pourquoi les nier? Parce qu'il ne peut pas y avoir de miracle, ou que le miracle ne peut pas être constaté? Mais nous avons fermé devant vous ces deux issues par où la Critique voudrait sortir pour échapper à la logique : le miracle est possible, et le miracle peut être constaté ; et il n'est pas be-

soin pour le vérifier d'en appeler à une commission scientifique ou à un aréopage académique. Pourquoi, dès lors, nier les miracles? Les Évangiles offrent toutes les conditions que vous posez vous-même pour la certitude historique : ces conditions sont-elles fausses, insuffisantes, incomplètes? alors pourquoi les posez-vous? Sont-elles concluantes et décisives? alors pourquoi les récusez-vous?

Vous voyez, Messieurs, dans quel cercle roule ici la Critique antichrétienne en présence de l'Évangile. Forcée de reconnaître que l'Évangile, dans le récit des miracles, offre toutes les conditions de la véracité historique ; et en même temps, proclamant que l'Évangile d'un bout à l'autre est un grand mensonge historique. — Mais, non, dites-vous, l'Évangile n'est pas faux en tout ; l'Évangile renferme la parole du Christ et sa doctrine immortelle ; l'Évangile demeure, malgré la légende miraculeuse, le premier, le plus beau, le plus vrai, le plus sublime, le plus divin des livres, le grand livre du peuple. — Et voilà bien le comble de la contradiction philosophique, de la mystification religieuse et de la

dérision historique : le plus beau, le plus vrai et le plus saint des livres devenu, aux yeux d'une prétendue science, et devant être bientôt pour toute l'humanité désabusée, un ramas de mensonges historiques et une compilation de fables toutes plus ridicules les unes que les autres ; et à travers ces pages plus burlesques que divines, l'enseignement de la plus haute vérité morale se présentant sous la sauvegarde des plus grandes fictions historiques ! Ah ! si cet Évangile vous plaît, gardez-le pour vous. Nous, nous n'en voulons pas ; c'est l'Évangile du mensonge, de l'hypocrisie et de la contradiction.

III

Enfin, Messieurs, ce qui doit nous frapper surtout dans la négation des miracles de Jésus-Christ, c'est la contradiction dans le *caractère* même de Jésus-Christ. La divinité seule peut soutenir sur son front l'auréole du thaumaturge. Supprimez le Dieu, le thaumaturge ne se comprend plus. Le Christ comme tel de-

vient lui-même mille fois plus inexplicable que les miracles accomplis par lui-même.

Je prends mon Évangile tel que je le reçois des mains de l'histoire, et mon Christ tel que je le trouve dans mon Évangile, un Christ vraiment thaumaturge marchant dans cette plénitude de prodiges qui tient le peuple dans la stupéfaction. Jésus dit au paralytique : Lève-toi et marche : et le paralytique se lève, et il marche. — Jésus dit au lépreux : Je le veux, sois guéri ; et le lépreux est guéri. — Jésus dit à Lazare couché dans sa pourriture : Lazare, sors du sépulcre, et viens ; et Lazare sort du sépulcre, et il vient. Ainsi, au dire de l'Évangile, c'est Jésus qui opère ; c'est *lui* qui dit ces paroles ; *lui* qui fait ce commandement ; *lui* qui apparaît, en un mot, comme l'auteur principal de ce drame thaumaturgique déroulé par l'Évangile, et surtout par saint Marc.

Voilà des faits historiques où Jésus intervient manifestement en personne. Vous aurez beau dire que les prodiges qu'on lui attribue sont souvent « l'œuvre du peuple plus que la « sienne ; qu'il vous est difficile de distinguer « les miracles qui ont été prêtés à Jésus par

« l'opinion, de ceux où il a consenti à jouer « un rôle actif ; » bon gré mal gré, l'histoire vous somme de lui attribuer dans les miracles évangéliques une intervention personnelle, sous peine de le réduire à une passivité qui serait, même dans un homme vulgaire, le plus étonnant et le plus impossible des miracles.

Mais, si Jésus a dans les miracles que lui attribue l'Évangile une intervention personnelle ; si ces prodiges sont vraiment les siens ; il faut bien lui faire devant ses propres œuvres une situation, une attitude, une manière d'être, de penser, de juger : il faut que lui-même ait de sa vie thaumaturgique une idée franche et définie. Il ne se peut qu'il demeure entre l'homme et ses œuvres, entre le thaumaturge et ses miracles, un malentendu, une équivoque. Le thaumaturge, quoi qu'il en soit de ses œuvres, ne peut pas être pour lui-même une énigme et une mystification ; il faut qu'il se connaisse, se comprenne et se juge lui-même. Eh bien ! demande ici la raison, quelle situation intellectuelle, quelle attitude morale faites-vous au thaumaturge que je pose ici face à face avec ses propres œuvres ? Je ne vois

que trois hypothèses imaginables pour essayer de définir cette situation et de fixer cette attitude.

La première hypothèse peut se résumer en ces termes : Jésus-Christ sait qu'il ne fait pas de miracles; mais il sait qu'une auréole de thaumaturge peut servir à ses desseins ; et il cherche à persuader au peuple qu'il fait des miracles qu'en réalité il ne fait pas, et qu'il sait bien ne pas faire. La situation ainsi définie, c'est tout d'abord un embarras de trouver les mots qui l'expriment, et de rendre les sentiments qu'elle inspire. Elle a, du moins, le mérite d'être franchement accusée et nettement dessinée. Et, en réalité, le miracle étant supprimé comme fait divin, cette hypothèse est tout d'abord celle qui se présente à la pensée. Jésus ne fait réellement pas de miracles; mais il veut persuader qu'il en fait; il exploite au profit de sa gloire l'ignorance humaine et la crédulité populaire ; il veut faire de la tromperie méditée et de la séduction calculée un piédestal à sa personne et un ressort à son ambition. Pour cela il joue le rôle qu'il s'est fait à lui-même ; homme, il joue le Dieu :

il feint le miracle par l'artifice, et donne pour opération divine la fourberie humaine. Ce rôle, il le jouera non une fois, mais cent fois ; non un jour, mais toujours, avec une si rare habileté et une si prodigieuse possession de lui-même, qu'il surprendra la bonne foi de tout un peuple sans se démasquer et se trahir même une seule fois !

Voilà la première situation qu'imagine la Critique en face du Christ thaumaturge et des prodiges accomplis par lui. Je ne demande pas si un tel rôle est possible ; je ne demande pas où ce Christ incompréhensible pouvait prétendre aboutir avec ce rôle de charlatan, si audacieusement et si impudemment attribué par une Critique sacrilége au Dieu que nous adorons, et à l'homme qu'elle prétend estimer et vénérer elle-même. Je demande à tout noble cœur, à toute conscience incorruptible, à toute intelligence lucide : Qui pourra supporter l'idée d'un Christ comme ce Christ ? le mensonge en action, l'hypocrisie en personne, l'astuce et la fourberie en permanence : et dans qui ? Dans la plus grande figure de l'histoire ; dans le réformateur, le libérateur, le

bienfaiteur du monde, venant sauver le genre humain par ce rôle de carrefour et par cette comédie de tréteaux que le moins honnête d'entre vous ne consentirait jamais à accepter pour lui-même ! Mais, vous allez trop loin, nous dit ici la prétendue science ; nous ne voulons pas faire au Christ ce rôle, qui ment à l'histoire et révolte la conscience. — Je le sais, la Critique antichrétienne, par tous les artifices de langage et de pensée, s'efforce ici d'atténuer ses insolences et d'assourdir ses blasphèmes. Non, dit-elle, non ; il n'est pas nécessaire de supposer dans le Christ thaumaturge cette préméditation du mensonge réfléchi et de l'artifice calculé. Jésus-Christ ne cherche peut-être pas directement à persuader au peuple qu'il fait des miracles. Mais alors que fait-il donc? *Il le laisse croire.* Il n'avait pas besoin d'aller au-devant de la crédulité populaire ; c'était la crédulité populaire qui allait au-devant de lui. Le peuple sous le charme de sa parole avait la passion de l'exalter ; son admiration lui voulait une auréole ; il est donc permis de croire, poursuit la Critique trop jalouse ici de la gloire du Christ, « qu'on lui

« imposa la renommée de thaumaturge, et « qu'il n'y résista pas beaucoup. » Ses miracles furent ainsi l'œuvre de l'admiration populaire beaucoup plus que de sa puissance personnelle ; et l'on peut dire, dans un sens, qu'il fut thaumaturge et exorciste malgré lui. Pourquoi, dès lors, aurait-il résisté à l'enthousiasme qui le portait à la gloire, et qui l'obligeait à une erreur qui faisait sa fortune, et favorisait le triomphe de son idée ?

Dans cette seconde hypothèse, vous le voyez, Jésus-Christ ne cherche plus à séduire le peuple ; il conspire avec l'erreur populaire. Le thaumaturge, dans cette seconde situation, ne se dit plus : Je veux tromper la multitude et lui persuader que mes artifices sont des miracles : non, je ne puis mentir et tromper à ce point. Mais il dit : Le peuple me croit thaumaturge, et à ce titre envoyé de Dieu, Dieu même. Je sais que je ne suis ni l'un ni l'autre : mais qu'importe ? le peuple veut le croire ; ce n'est pas à moi de le désabuser ; il me suppose une puissance surhumaine pour guérir ses malades, rendre la vue à ses aveugles, l'ouïe à ses sourds, et même la vie à

ses morts ; soit, faisons semblant de guérir ses malades, de rendre la vue à ses aveugles, l'ouïe à ses sourds, la vie à ses morts. Lui-même me fait, par son erreur, un prestige et par ce prestige une puissance : pourquoi ne pas m'en servir pour l'accomplissement de mes desseins? pourquoi lui ôter une erreur qui est son profit et le mien? à quoi bon? J'aurais beau, d'ailleurs, protester de mon impuissance à faire le miracle, il croirait encore au miracle désavoué par moi-même. Donc, puisqu'il le faut, cédons au torrent qui l'entraîne et moi-même avec lui ; et laissons-nous aller au souffle de cette belle et féconde erreur qui doit produire tout à la fois, et la gloire de mon nom, et le bonheur de l'humanité.

Évidemment, Messieurs, si les miracles de Jésus-Christ sont faux, et si lui-même en est convaincu, telle est, au moins en apparence, la meilleure hypothèse qu'il soit possible de faire pour sauver l'honneur de son caractère et l'intégrité de sa vertu. Jésus-Christ n'est plus fourbe, menteur et séducteur au premier chef, et, si je le puis dire, à la plus haute puis-

sance : il est menteur de second ordre et au second degré, mais enfin, toujours menteur. A la perfidie qui trahit, vous substituez la connivence qui dissimule ; au mensonge de la parole et de l'action, vous substituez le mensonge du silence et de l'abstention ; mais le mensonge demeure, et vous ôtez le rayon le plus pur et le plus éclatant de sa divine figure, rayon brillant comme une étoile immaculée au front de Celui qui a dit : Je suis la vérité. Et le grand Réformateur du monde, l'homme modèle et idéal de l'humanité, descend aux mesquines industries d'une politique vulgaire, qui suit le vent de l'opinion pour aller à la gloire. Vous ne voulez pas que Jésus-Christ soit un fourbe, et vous en faites un jongleur. Or, il est encore plus honteux, a dit Lacordaire, *d'être un jongleur qu'un fourbe.* Que dis-je? vous en faites quelque chose de plus descendu encore ; vous en faites un instrument passif des exigences populaires, un esclave mendiant de la faveur publique, une sorte de thaumaturge malgré lui, feignant de guérir des malades qu'il ne guérit pas, de ressusciter des morts qu'il ne ressuscite pas ; et se condam-

nant à ce rôle misérable, dont le moindre inconvénient est de le faire rougir devant lui-même, en le rendant à ses propres yeux profondément ridicule; et dont le résultat principal est de le montrer aux yeux de tous ceux qui comprennent ce jeu de charlatan, profondément immoral!

La Critique, ici poussée dans ses derniers retranchements, n'a plus qu'une porte ouverte pour échapper à la logique qui la poursuit; mais cette porte ouverte conduit de la contradiction à la contradiction, et de l'absurde à l'absurde. A l'entendre, on peut admettre qu'en faisant ses miracles, Jésus-Christ était d'une parfaite bonne foi; il ne voulait tromper, ni totalement, ni à demi : en faisant ses œuvres réputées miraculeuses, il se trompait peut-être lui-même tout le premier; car il croyait faire des miracles qu'en réalité il ne faisait pas. L'encens de l'ovation lui avait monté à la tête; il s'était enivré de la fumée de sa gloire; et le fanatisme religieux atteignant en lui son extrême limite, il était arrivé à se persuader que la nature lui obéissait; que la vie et la mort étaient suspendues à un mot

de ses lèvres ; qu'il était *Fils de Dieu*, l'*égal de Dieu*, et, comme tel, capable de tout guérir et de tout ressusciter. C'était son idée fixe, sa conviction sincère ; et cette idée était sa force ; cette conviction était sa puissance, et cette *belle erreur* a fait sa fortune.

Cette dernière supposition a quelque chose de tellement monstrueux, que la parole chrétienne croirait se déshonorer elle-même en entreprenant de la réfuter. En vérité, supposer que Jésus-Christ, même à ne l'envisager que comme un sage, soit réduit à jouer ce rôle plus que niais d'un homme qui n'avait pas même, en faisant les prodiges que raconte l'Évangile, le vulgaire honneur de savoir ce qu'il faisait ; l'abaisser, lui, le révélateur, le docteur, le réformateur par excellence, aux proportions méprisables d'une sorte de monomane, qui s'estimait ce qu'il n'était pas, et croyait faire en réalité des miracles qui n'existaient que dans son imagination : en vérité, c'est quelque chose de si ridiculement blasphématoire, et de si sacrilégement absurde, que devant un tel excès d'insolence et d'impiété, le raisonnement nous échappe, comme

l'arme tombe de la main d'un soldat que le froid a stupéfié ; et l'on ne peut que livrer de si solennelles folies aux représailles vengeresses du bon sens indigné et de la conscience révoltée !

Ainsi l'abîme conduit à l'abîme. La fuite d'un incompréhensible mystère vous jette dans un mystère plus incompréhensible encore. Pour sauvegarder en Jésus-Christ l'honneur de sa sincérité, vous lui infligez le stigmate de la stupidité : pour qu'il ne soit pas un Christ immoral, la force des choses vous réduit à en faire un Christ insensé. Pour supposer qu'il ne trompe pas les autres, vous êtes contraint de supposer qu'il se trompe lui-même sur lui-même, comme on ne se peut tromper alors qu'on n'est pas fou ; pour lui conserver une moralité vulgaire, vous le dépouillez du plus vulgaire bon sens. Bon gré mal gré, votre Critique défigurant son caractère, le marque devant l'histoire de l'une de ces deux flétrissures : un trompeur ou un trompé, un imposteur ou un fou ; et dans l'une comme dans l'autre, un Christ méconnaissable, un Christ mystère, un Christ faux, un Christ imaginaire,

un Christ incohérent, un Christ absurde; un Christ, en un mot, mille fois plus difficile et plus impossible à reconnaître que tous les miracles accomplis par lui-même!

Vous le voyez, Messieurs, la Critique en essayant de nier les miracles de l'Évangile, ici encore roule et se brise dans la contradiction; elle se heurte et se blesse elle-même à ces trois choses qu'elle n'ébranlera pas, et qui défient à jamais ses attaques impuissantes : au caractère des chrétiens qui croient aux miracles de Jésus-Christ; au caractère de l'Évangile qui les raconte; au caractère de Jésus-Christ qui les a faits; et sous ce triple rapport, pour se donner le plaisir superbe de nier nos miracles, elle se condamne elle-même à accepter dans l'ordre morale les plus incroyables et les plus impossibles de tous les miracles. Ne craignons donc pas de dire, dans la lumière éclatante qui jaillit de cette démonstration à jamais scientifique et populaire : Oui, je crois que Jésus-Christ est Dieu, parce que Jésus-Christ a fait des miracles pour attester sa divinité!

SIXIÈME CONFÉRENCE

SIXIÈME CONFÉRENCE

LE CHRIST DE LA NOUVELLE CRITIQUE

DEVANT L'HISTOIRE ET LE PROGRÈS.

Messieurs,

La Critique antichrétienne essaye vainement d'ébranler avec les miracles de l'Évangile l'une des plus fermes bases de la démonstration chrétienne. Le miracle évangélique demeure comme la plus populaire et la plus éclatante manifestation de la divinité de Jésus-Christ. Entre la Critique qui nie les miracles de Jésus-Christ et les miracles de Jésus-Christ niés par la Critique, il y a trois témoignages dont la

vraie science fera de plus en plus rayonner l'évidence : il y a le témoignage de l'Église qui les affirme ; il y a le témoignage de l'Évangile qui les raconte, et il y a le témoignage de Jésus-Christ qui les a faits. Ces trois témoignages, qui se confirment et s'appuient mutuellement, portent si éclatant le sceau de la vérité, que la Critique ne peut entreprendre de nier les miracles sans affirmer l'incompréhensible, et sans se jeter elle-même dans ces inextricables contradictions : le fait immense de la foi des chrétiens convaincu de ne pouvoir exister ; l'Évangile réunissant toutes les conditions de certitude, convaincu de n'être qu'un ramas d'impostures ; Jésus-Christ, proclamé le sage et le vertueux par excellence, convaincu de n'être qu'un fourbe ou un monomane. La Critique peut continuer ses attaques ; elle s'en ira se broyant de plus en plus elle-même de contradiction en contradiction ; et le miracle demeurera proclamant à jamais la divinité de notre Christ thaumaturge.

Ainsi, Messieurs, pour nous résumer, Jésus-Christ nous apparaît dans l'histoire avec ces trois titres qui le démontrent Dieu, Posses-

seur des siècles, Réformateur de l'humanité, Maître de la nature; Roi, Réformateur et Thaumaturge; et, comme tel, portant sur son front couronné de ces trois auréoles le triple signe de la divinité.

Mais ces signes éclatants du divin dans Jésus-Christ, la Critique négative s'obstine à ne pas les voir. Tandis que notre Christ Dieu resplendit au regard simple dans une clarté populaire, elle ne consent à le voir qu'à travers le nuage du préjugé antichrétien : pour elle, il faut absolument que le Christ soit un homme, rien qu'un homme. Cette erreur est le centre de toute la Critique antichrétienne; c'est le point de départ de l'antichristianisme. En face du siècle qui l'écoute et la regarde, elle dépouille le Christ de son manteau divin; et, le présentant à la multitude ignorante, elle s'écrie : Voilà l'homme *incomparable;* voilà le Christ véritable; voilà le Christ de progrès.

Telle est, en effet, sa double prétention : rendre au Christ sa physionomie, et faire de ce Christ le moteur de nos progrès. Cette figure de Jésus-Christ refaite avec un art infini,

la Critique elle-même se plaît à la poser de ses mains sur le piédestal qu'elle lui a préparé. Ainsi posé par elle devant l'humanité, réduit aux proportions d'un homme, ce Christ de son invention lui apparaît encore si grand, même dans la déchéance de sa divinité, qu'elle se sent prête à nous pardonner de l'appeler un Dieu ; et peu s'en faut qu'elle aussi ne se prenne à l'adorer. Et bien loin de proclamer que son règne est fini, elle déclare que Jésus ne sera pas « surpassé, et qu'il demeure la plus haute des colonnes qui montrent à l'homme où il doit tendre. » En deux mots, ce Christ restauré et refait par elle-même, la Critique nous le donne comme le vrai Christ et comme le Christ du progrès. Nous allons montrer que rien n'est moins fondé que ces deux prétentions. Nous verrons que la Critique antichrétienne, en ôtant au Christ son caractère divin, déshonore son caractère humain ; que si Jésus-Christ n'est accepté comme le Dieu que le christianisme adore, rien dans son incomparable figure ne se comprend et ne se soutient plus. Nous ajouterons que ce Christ humain que la Critique prétend faire

marcher à la tête de l'humanité, loin de pouvoir être accepté comme le Christ du progrès, ne peut plus être, pour l'humanité rétrograde, que le Christ de la décadence.

Si c'est pour celui qui parle une bonne fortune d'avoir son cœur dans son sujet, je trouve dans celui-ci un rare avantage : cette fois je vais parler de Jésus-Christ lui-même, de Lui, rien que de Lui. Puisse sa divine image se réfléchir assez dans ma parole, pour s'imprimer jusque dans vos âmes, et y demeurer à jamais comme la lumière, le charme et la force de votre vie !

I

L'une des prétentions les plus curieuses de la Critique antichrétienne en face des hommes et des choses du passé, c'est de vouloir leur refaire au point de vue de l'art et de l'esthétique une physionomie toute nouvelle. Elle n'aspire à rien moins qu'à une refonte des éléments de l'histoire jetés pêle-mêle dans le moule où son génie les broie, pour en faire

sortir des caractères inattendus, et des figures que l'humanité ne connaissait pas. D'après cette idée préconçue, les textes, les documents, les livres, les discours, les actions, transmis par l'histoire à la curiosité des générations, n'ont plus qu'une valeur secondaire. Ce qui prévaut sur les éléments historiques, ce qui prime les récits traditionnels, c'est le goût, l'esthétique, le sentiment, l'art enfin ; et la Critique entreprend de faire sortir de tous ces éléments épurés, réformés et ajustés au gré de la fantaisie artistique, ce qu'on est convenu de nommer des figures vivantes, apparaissant à la postérité dans leur beauté rajeunie.

Cette théorie de la *raison d'art* appliquée à l'histoire et à la personne de Jésus-Christ, a quelque chose de si sacrilégement audacieux, qu'elle est devenue une surprise, un étonnement et une véritable stupeur pour l'humanité chrétienne. La physionomie de notre Christ resplendit dans les siècles comme le soleil dans la nature; elle a pour encadrement tous les espaces; et pour rehausser sa lumière, elle a ce fond immense des obscurités

humaines sur lequel elle se détache avec un relief qui a saisi tous les regards, et avec une beauté qui a séduit tous les cœurs. Jamais figure mieux connue, jamais physionomie plus populaire, jamais caractère plus public ne s'est montré aux horizons de l'histoire, et ne s'est gravé dans la mémoire des hommes. Et pourtant voici ce qui arrive : après bientôt deux mille ans, un artiste vient, il change toutes les proportions et toutes les lignes de cette figure incrustée dans le marbre d'une incorruptible histoire ; et il vous dit : Regardez, voici le vrai Christ ; il était perdu, je l'ai retrouvé ; il était effacé sous la main des hommes et l'injure des siècles, je l'ai restauré ; le voici dans sa vraie forme ; le voici tel que je l'ai reconnu sur les horizons de Nazareth et de Galilée ; c'est le Christ original ; la *raison d'art* est satisfaite.

En vérité, Messieurs, ceci est tellement prodigieux, que même après le fait accompli, que même après la célébrité du scandale, on est tenté de se demander si une telle idée a pu tomber dans une intelligence humaine, et si une telle audace a pu monter jusqu'au

cœur d'un homme. Non, on ne le croirait pas, si on ne savait que l'apostasie rend possible tout crime contre Jésus-Christ; témoin la trahison modèle et prophétie de tant d'autres. Quoi qu'il en soit, puisque cette entreprise si incroyable est devenue un fait éclatant, encore faut-il que la Critique en supprimant le divin, nous offre un Christ-Homme que l'humanité puisse comprendre et respecter. Or, Messieurs, voici la grande contradiction de la Critique soi-disant restauratrice de la physionomie de Jésus-Christ : elle nous présente un Christ qui non-seulement n'est plus le Christ-Dieu que nous adorons, mais qui n'est plus même le Christ-Homme qu'elle prétend vénérer; c'est un Christ faux, un pseudo-Christ, le seul que l'on pût attendre de la Critique pseudo-chrétienne.

Regardez en effet sous le vrai jour de son histoire la figure de Jésus-Christ : vous découvrez dans le cadre des Évangiles, et dans la perspective des siècles, un Christ entièrement opposé au Christ peint par la nouvelle Critique.

Si j'avais à esquisser les traits saillants de

la physionomie de Jésus-Christ, je voudrais la représenter surtout par ces trois traits qui en font une figure entièrement à part, et lui donnent un relief sans pareil : l'*humilité*, la *charité*, la *sincérité*. Il est impossible de peindre Jésus-Christ dans sa propre pensée, sans y combiner harmonieusement ces trois choses qui en constituent la grande originalité. Or, prenez garde, si le rayon de la divinité cesse d'éclairer le visage de Jésus-Christ, ces trois traits s'effacent, et il ne reste plus qu'une figure méconnaissable, une figure sans caractère ; je me trompe, une figure marquée de honteuses flétrissures.

Et d'abord, le trait essentiel du caractère de Jésus-Christ, et si je puis le dire, sa ligne fondamentale, c'est l'humilité. « Apprenez de moi que je suis doux et *humble de cœur.* » Oui, apprenez-le ; car sans ce trait caractéristique, vous ne pouvez rien entendre, ni au mystère intime de ma vie, ni aux reflets qui en rejaillissent sur mon visage : si vous ne me connaissez humble, vous ne me connaissez pas. C'est là ce qui donne à Jésus, à travers toutes les figures qui brillent dans l'histoire,

un signe inimitable et absolument propre. Personne, que je sache, ne s'est jamais avisé de s'extasier devant l'humilité d'Aristote, de Platon, de Mahomet, de Zoroastre ou de Confucius. Prendre au sérieux l'humilité de ces grands hommes n'aurait d'autre résultat que d'exciter en nous ce qu'il y a de plus triste, le rire dans une chose grave. Quand il s'agit de Jésus-Christ, au contraire, on sait si bien que l'humilité est son signe, son caractère, son originalité, qu'essayer de se le représenter autrement que dans cette douce auréole, c'est bon gré mal gré se condamner à le défigurer.

Qu'est-ce que l'humilité? Ah! l'humilité, c'est ce qu'il y a de plus rare et de plus difficile, mais en même temps c'est ce qu'il y a de plus simple; l'humilité n'est autre que la vérité appliquée à soi-même, c'est la vue claire et désintéressée de ce que l'on est et de ce que l'on vaut, en soi et par soi. L'humilité de Jésus-Christ est donc subordonnée nécessairement à la vue qu'il a de lui-même, et à l'idée que sa parole nous donne de sa valeur, et c'est ici le cas ou jamais de lui demander son Evangile à la main : Que pensez-vous de

vous-même, *Quid dicis de teipso?* Or, Messieurs, si l'on écoute la réponse que Jésus fait à cette question; si l'on entend les témoignages qu'il se rend à lui-même; et si l'on examine devant la raison la valeur, l'autorité, la grandeur, la puissance et la royauté qu'il s'attribue par sa propre parole; on se demande avec stupeur ce que peut être son humilité, si on lui retire sa divinité? Comment n'étant qu'un homme, et comme sage ne pouvant s'estimer qu'un homme, a-t-il pu, sans perdre l'honneur de son humilité, s'adjuger à lui-même une telle valeur et de telles prérogatives, une telle puissance et une telle majesté? Quel qu'il soit en lui-même et dans sa valeur personnelle, il est certain que les prétentions qu'accusent ses paroles, à chaque page de l'Évangile, sont surhumaines, sans exemple et sans précédents dans les hommes qui gardent à travers l'histoire le pur éclat de leur modestie. C'est ici que le Jésus-Homme se révèle aux regards du contemplateur comme le plus grand mystère historique et la plus étonnante contradiction humaine.

Écoutez-le parler de lui-même, et dites si

jamais un homme a pu formuler, sur son importance et sa valeur personnelle, une pareille opinion, sans s'exposer à recueillir le ridicule et le mépris qui s'attachent inévitablement à un orgueil immesuré? Où avez-vous vu, comme en ces discours évangéliques, le moi s'étaler et déborder de toutes parts? *Moi, je vous le dis; en vérité, en vérité je vous le dis* : telle est la formule consacrée des discours évangéliques. Jésus se pose non-seulement comme un révélateur exceptionnel de la vérité, il se donne pour la vérité même : *Ego sum veritas*. Il dit qu'il est la voie qu'il faut suivre. Il dit qu'il est la vie dont il faut vivre. Il dit qu'il est la vigne et que nous sommes les rameaux, et que quiconque se sépare de lui se desséchera et sera jeté au feu. Il dit que le jugement lui appartient, et qu'il viendra juger tout l'univers avec une grande puissance et une grande majesté. Il dit qu'il a le pouvoir de remettre les péchés et de guérir toutes les infirmités. Il dit qu'en son nom ses disciples guériront les malades et chasseront les démons. Il dit que ceux qui garderont sa parole et observeront sa loi auront la vie éternelle. Il

dit qu'il faut demeurer dans son amour, sous peine de mourir, et que ceux-là seuls l'aimeront qui garderont sa parole.

Je ne pousse pas plus loin les citations ; il faudrait citer l'Évangile tout entier ; ce que je viens d'indiquer est le ton général et dominant des discours évangéliques : éloquence hors ligne, humainement excentrique, parole naturellement bizarre, que jamais homme n'a osé faire entendre, et qu'on ne pardonnerait pas même à celui qu'on estimerait assez grand pour le saluer comme le *plus haut sommet de la nature humaine*. Qui a jamais affecté dans son langage de telles prétentions ? qui a étalé, avec un tel calme, un tel personnalisme ? Ce n'est ni Mahomet, ni Confucius, ni Zoroastre ; ce n'est ni Platon, ni Socrate, ni Aristote : que dis-je ? ce n'est ni Moïse, ni Jean-Baptiste, ni aucun des prophètes et des envoyés de Dieu, auxquels nos livres saints eux-mêmes assignent la plus sublime mission dans l'humanité. Platon, Socrate, Aristote, Confucius, parlent comme des sages, laissant à chacun et à tous la liberté d'admettre ou de rejeter leur doctrine. Mahomet ne se donne que pour un

prophète; Moïse lui-même ne prétend être qu'un organe de Dieu. Mais aucun de ces grands hommes n'accuse la prétention de mettre son Moi au centre des pensées, des sentiments et de la vie de l'humanité. Jésus-Christ, lui, n'hésite pas; il se pose hardiment comme le centre de tout. C'est là surtout ce qu'il faut remarquer; la tendance constamment accusée et la prétention nettement formulée de tout rapporter à Lui, à Lui encore, à Lui toujours. C'est Lui qu'il faut prier; c'est Lui qu'il faut croire; c'est en Lui qu'il faut espérer; c'est Lui qu'il faut aimer; c'est en Lui qu'il faut vivre et en quelque sorte respirer. C'est Lui qui enseigne tout ce qu'il faut savoir; c'est Lui qui ordonne ce qu'il faut faire; c'est Lui qui juge, Lui qui punit, Lui qui pardonne, Lui qui dira aux élus : « Venez, je vous connais; » Lui qui dira aux réprouvés : « Retirez-vous, je ne vous connais pas. »

Voilà ce que Jésus a dit et pensé de lui-même; et le moindre honneur qu'on puisse ici lui faire, c'est assurément de supposer qu'il parlait sa pensée et comprenait sa parole : dire ce que l'on pense et comprendre

ce que l'on dit, c'est une gloire qu'on ne refuse pas au plus vulgaire interprète de la sagesse humaine. Cela posé, voici comment doit raisonner sur le caractère de Jésus-Christ le plus simple bon sens : Puisque le Christ a réellement fait lui-même sur lui-même ces affirmations historiquement incontestables ; puisqu'il a dit ce qu'il pensait, et qu'il a compris ce qu'il a dit ; je demande ce que devient l'auréole de sa modestie et la gloire de son humilité. Si l'humilité dans un homme a pu parler de la sorte, comment pourrait parler l'orgueil ? Aussi j'ai beau vouloir retenir sur son front cette couronne si belle au front du Dieu de Bethléem et de Nazareth, elle s'évanouit au souffle de votre impiété. Ah ! si Jésus-Christ n'est pas un Dieu, ne me parlez plus, je vous prie, du miracle de son humilité. Il aurait beau cent fois me dire et me redire : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*, je serais forcé par lui-même de lui faire cette réponse : Non, ce que j'apprends de vous, ce n'est pas de l'humilité ; ce que j'apprends de vous presque par chaque parole tombée de vos lèvres, c'est que vous vous attribuez, vous

homme, une valeur, une importance, un rôle, une fonction, une puissance, que nul homme qui se connaît ne peut s'attribuer sans donner la preuve, ou de la vanité la plus puérile, ou de l'orgueil le plus gigantesque.

Ainsi, Messieurs, vous le voyez, supprimer la divinité du Christ, c'est effacer tout d'abord le trait éminemment distinctif de sa figure historique ; c'est renverser avec son humilité le piédestal de sa statue, pour le poser devant l'humanité comme le type même de l'orgueil.

Il y a, dans la physionomie de Jésus-Christ, un autre trait essentiel, sans lequel il m'est impossible de me le représenter : c'est l'amour désintéressé, le dévouement, le sacrifice, l'abnégation ; ce qu'il y a, en un mot, de plus radicalement contradictoire à cette chose vile et honteuse qu'on appelle *égoïsme*. C'est parce que cette douce figure du Christ a brillé sur le monde comme l'astre rayonnant du plus pur amour, qu'il a exercé partout et toujours sur le cœur de notre humanité cet incomparable empire. C'est de Lui, c'est de son enseignement et de son exemple, que date dans l'hu-

manité la grande ère de la fraternité. Ceux-là mêmes qui nient ou récusent ses autres bienfaits, affirment, acceptent et proclament celui-là. Jésus-Christ a révélé l'idée, donné l'exemple, et fondé sur la terre le règne de l'amour. Et si nous en croyons certains apôtres du *pur christianisme,* la fondation de la république fraternelle résume toute son œuvre; la pratique de l'amour fraternel abrége toutes ses vertus ; et ce mot : *Vous êtes frères*, condense toute sa doctrine.

Sans doute, ceux qui bornent là les révélations dogmatiques et les influences sociales de Jésus-Christ, se trompent; ils prennent le ruisseau pour le fleuve, le rayon pour le foyer, un élément détaché pour le faisceau total, et un fragment de la statue pour la statue entière. Mais cette erreur même venant des adversaires est un précieux témoignage rendu à la vérité; il atteste que ceux-là mêmes qui n'adorent pas le Christ que nous adorons, saluent en lui, avec nous et comme nous, la plus grande figure de l'amour, le plus sublime modèle du dévouement, l'idéal même de la fraternité. Ils confessent, par conséquent,

qu'un Christ marqué au front du signe de l'égoïsme, ne serait plus et ne pourrait plus être le Christ de l'Évangile, le Christ de l'histoire, le vrai Christ. Un Christ convaincu d'égoïstes calculs et d'ambition personnelle, tomberait de toute la hauteur où l'élevait notre admiration, et n'aurait plus aucun droit à nos respects, si tant est qu'il ne méritât tous nos mépris. Aussi la supposition qui soulèverait le plus et par son meilleur endroit la conscience humaine, serait celle qui voudrait nous montrer Jésus-Christ dépouillé de l'auréole de son amour et de la gloire de son sacrifice, pour ne plus nous laisser voir en face qu'un ambitieux fortuné et un égoïste heureux. Or, pour en arriver là, remarquez-le bien, il n'est pas nécessaire de se poser devant Jésus-Christ avec le sarcasme voltairien ; il n'est pas nécessaire de lui jeter sous cette forme brutale les gros mots du XVIII[e] siècle : *ambitieux*, *égoïste ;* il suffit de lui dire avec le voltairianisme poli et l'antichristianisme mignard du siècle dix-neuvième : Vous êtes un homme, un grand homme sans doute, un homme *incomparable,* mais enfin un homme,

rien qu'un homme. Avec la couronne de sa divinité, Jésus-Christ perd la couronne du désintéressement ; il n'est plus pour moi l'amour immolé qui me séduit par l'héroïsme de son volontaire sacrifice ; il est l'ambitieux fortuné, il est le politique habile qui s'est exalté par la gloire de son succès et par l'illustration de sa fortune.

Vous dites : C'est lui qui nous a révélé la doctrine de l'amour et de la charité ; il nous en a donné l'enseignement dans sa vie et l'exemple dans sa mort. Ah ! s'il est Dieu, oui, j'entends cet enseignement de sa vie, et j'admire cet exemple de sa mort. Mais s'il ne l'est pas, que m'importent l'un et l'autre? Il nous a enseigné la charité, oui ; mais il nous a enseigné aussi sa divinité. Il nous a dit : Aimez-vous les uns les autres ; mais il nous a dit aussi : Adorez-moi, car je suis Dieu. Il nous a demandé pour nos frères un amour qui ne lui coûte rien ; mais il nous a demandé pour lui-même des adorations qui l'égalent à Dieu. Où est ici le prodige de son amour et de son désintéressement ?

Vous dites : Il faut l'aimer, car il a fondé

sur la terre le règne de la fraternité. Et pourquoi? Parce qu'il a dit: Vous êtes frères? Mais, Messieurs, Socrate eût dit cent fois : *Vous êtes frères*, est-ce que jamais la république fraternelle fût sortie de cette parole? Voulez-vous savoir pourquoi le Christ est auteur et révélateur de la fraternité sur la terre? Parce qu'il est Dieu; parce qu'à ce titre il a pu s'incorporer l'humanité; parce que, grâce à cette incorporation divine qui est le grand mystère chrétien, tous les hommes incorporés à lui se sont reconnus membres dans un même corps, rameaux dans une même vigne, pierres vivantes dans un même édifice, liées les unes aux autres par l'indestructible ciment de l'amour. Voilà pourquoi, un jour, l'homme a pu s'écrier : Nous sommes plusieurs, mais nous sommes *un* dans le Christ, *Multi unum sumus in Christo*. Voilà pourquoi ce cri de liberté et de fraternité a ému la terre : « Il n'y a plus de Grecs « ni de Scythes, plus de blancs ni de noirs, « plus de libres ni d'esclaves; il n'y a plus « que des frères en Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur. » Voilà pourquoi enfin Jésus-Christ

a fondé le royaume de l'amour et le règne de la fraternité. Mais supprimez cette base ; ôtez à Jésus sa divinité ; alors la fraternité qu'il enseigne n'est qu'une pastorale ; la loi d'amour dont il nous parle n'est qu'une idylle, et son royaume de Dieu une chimère qui ne dépasserait jamais dans le monde réel le paradis du phalanstère et le cénacle de Ménilmontant. Que lui dois-je pour un tel bienfait ?

Mais je vous entends ; vous dites : Il nous a sauvés, car il est mort pour nous ; son sang versé est la rançon de toute humanité régénérée. Ah ! s'il est Dieu, oui, j'aime ce mystère de l'amour qui se donne et s'immole pour moi : je veux l'embrasser ; je veux baiser ses plaies libératrices ; je veux pleurer sur ses pieds sanglants, pleurer de mon amour, de mon bonheur et de ma joie ! Mais s'il n'est qu'un homme, que voulez-vous que j'entende à ce mystère d'amour et à ce mystère de sacrifice ? Caton est mort aussi ; Socrate est mort aussi ; tant d'autres sont morts aussi, dit-on, pour l'affranchissement de l'humanité. Est-ce que la reconnaissance et l'amour me prosternent devant eux ? Est-ce que j'éprouve le

besoin de m'émouvoir devant leur souvenir et de pleurer au pied de leur statue? Et que me fait la mort de Jésus? Si Jésus n'est qu'un homme, sa mort n'a pas même devant l'humanité le vulgaire honneur d'un sacrifice volontaire ; car cette mort l'a saisi malgré lui, et il a frémi d'épouvante sous sa main glacée. Et si vous voulez, contre toute évidence, maintenir que cette mort fut une volontaire immolation, il a une chose plus évidente que toutes les autres : c'est que cette mort, si elle fut volontaire, ne fut pas *désintéressée*. Il a donné sa vie pour illustrer sa mort ; il a versé son sang pour moissonner la gloire ; il a réussi : son succès est sa fortune, et sa gloire sa récompense ; je ne lui dois rien, non, rien, si ce n'est ce qui s'attache inévitablement à l'orgueil et à l'égoïsme : le mépris !

Le mépris ! Ah ! Messieurs, ce Christ faux, s'il existait, il le mériterait d'autant plus, qu'avec ces deux signes honteux de l'orgueil et de l'égoïsme, il en porterait un troisième plus honteux encore, le signe de la dissimulation et de l'hypocrisie ; signe sans contredit le plus repoussant de tous, et qui nous rendrait

absolument méconnaissable la douce et sympathique physionomie de Jésus-Christ-Dieu.

Ce qui nous attire tous, en effet, vers cette figure la plus doucement et la plus fortement attractive de toutes les figures, c'est le signe de la sincérité pleine ; sincérité divinement transparente, qui s'échappe de toutes ses paroles, de toutes ses actions et de toute sa vie, comme une irradiation naturelle de la simplicité de Dieu. Aussi, lorsque mon âme, au spectacle de tant de mensonges, de dissimulations et d'hypocrisies qu'elle rencontre sur la scène du monde, se sent obscurcie par cette ombre et comme enveloppée de je ne sais quel voile de tristesse ; lorsqu'elle sent, malgré elle, absente des âmes, cette chose si grande et si belle, qui est le charme et l'honneur de la vie, la sincérité ; souvent pour en retrouver la vision, je me retourne vers l'image de Jésus, et je me dis en versant devant lui mon cœur fatigué des mondaines hypocrisies : — Ah ! divin ami de mon âme, vous, du moins, vous ne savez pas mentir ; vous êtes la vérité en essence ; vous êtes la sincérité en personne. — Sur ce miroir divin où

resplendit le vrai, rien que le vrai, je ne souffre pas, non-seulement la flétrissure, mais l'ombre même d'un mensonge. Si une seule fois, dans une seule de ses paroles, ou dans une seule de ses actions, je puis soupçonner seulement une intention de tromper ou de séduire, je m'écrie de toute mon âme : Arrière ! ce n'est pas le Christ que j'aime, le Christ que je vénère et que je veux adorer. Ce Christ, il me le faut si absolument, si divinement simple, vrai, candide, sincère enfin, qu'un mensonge, un seul, ouvrirait entre mon âme et son âme un infranchissable abîme. Ah ! c'est que mon cœur a besoin de trouver quelque part l'idéal de la sincérité totale ; et si le Christ de mon Évangile a pu mentir, même une seule fois, une voix sincère crie au fond de moi-même : Ce n'est plus lui ; je repousse un tel idéal ; je renonce à un tel Christ ; j'abjure un tel Évangile !...

Et, remarquez-le bien, quand il s'agit de Jésus-Christ, la question de sa divinité, c'est la question de sa sincérité. Si Jésus n'est pas Dieu, il n'est plus même un homme sincère. Et pourquoi ? Parce que, s'il n'est Dieu, il n'a pu,

sans mentir, se proclamer lui-même Dieu. Or, s'il est une chose manifeste à chaque page de l'Évangile, c'est que Jésus-Christ non-seulement s'est laissé croire Dieu, mais encore s'est donné lui-même pour un Dieu. Il ne s'est pas contenté de se donner à lui-même tous les titres dont nous avons parlé, et qu'un être qui se croirait un homme ne s'attribuerait pas, ou sans un immense orgueil, ou sans une étrange folie ; il a fait plus : il s'est attribué la dignité qui renferme et domine toutes les autres, la dignité *divine*. Quiconque ne voit pas cela dans l'Évangile, ne prouve qu'une chose : c'est qu'il lit l'Évangile un bandeau sur les yeux.

La Critique, je le sais, n'a pas eu honte de dire que Jésus-Christ « n'a jamais dit un mot d'où l'on puisse conclure qu'il s'est cru Dieu. » Jamais un mot ! Et c'est à l'heure où nous avions tous l'Évangile dans la main, qu'on venait nous annoncer une pareille découverte ? Pas un mot, dites-vous ! Aveugle que vous êtes ! mais il y en a dix, il y en a cent, il y en a mille : cela est tellement écrit partout dans l'Évangile ; cela perce si clairement à travers tout le tissu des paroles et des actions de

Jésus-Christ, que seule cette affirmation : Je suis Dieu, peut donner un sens à l'Évangile, et une physionomie à Jésus-Christ. Qu'ai-je besoin de citer, puisque vous avez tous l'Évangile dans vos mains ? Écoutez quelques mots seulement : Que dit-on que je suis? demande le Christ à ses disciples. — Vous êtes le Christ, *le Fils du Dieu vivant* — O « Simon Pierre, vous êtes bien heureux ; ce n'est ni la chair, ni le sang qui vous l'a révélé. » — Est-il vrai, comme on t'accuse de le dire, que tu es *le Fils de Dieu ?* — Oui, vous l'avez dit : *Je le suis.* Ainsi répond-il au pontife qui l'interroge. — « Nous avons une loi, s'écrie tout « le peuple, et selon cette loi il doit mourir, « parce que n'étant qu'un homme, *il se dit* « *Fils de Dieu.* — J'ai fait beaucoup de bonnes « œuvres : pour laquelle de ces œuvres prétendez-vous me lapider? — Nous ne voulons « pas te lapider parce que tu fais de bonnes « œuvres, mais parce que n'étant qu'un « homme, tu te donnes pour un Dieu : *quoniam* « *cum homo sis, teipsum Deum facis.* » Ainsi, les ennemis mêmes ne s'y trompaient pas. — « S'il est Fils de Dieu, qu'il descende de la

« croix, et que Dieu le délivre : car il a dit :
« *Je suis le Fils de Dieu.* »

Certes, voilà bien et des paroles de Jésus-Christ et des faits évangéliques. Comment donc avez-vous pu dire que Jésus n'a pas dit un seul mot d'où l'on doive conclure qu'il se croyait un Dieu? Par quel prodige d'ignorance ou d'oubli? Est-ce calcul ou distraction? Est-ce quelque autre mystère que je n'ose pénétrer? Qu'importe, après tout, le motif de votre négation? L'affirmation du Christ demeure; elle demeure dans sa perpétuelle évidence et sa persévérante clarté; il dit : *Je suis Dieu ;* il le dit et il le redit, variant la forme, mais affirmant le même fond. D'autres ont affirmé d'eux-mêmes, tout au plus, des communications particulières avec la Divinité; Lui, s'attribue la divinité même.

Aussi, quel abîme il ouvre par cette déclaration entre lui et tous les faiseurs de religions! A quelle flétrissure il s'expose, et quels anathèmes il suspend sur sa tête par cette affirmation : *Je suis Dieu !* S'il ne l'est pas, quelle insolence! quel sacrilége! quel mensonge surtout! Que devient alors, dans la figure de

notre Christ, ce trait que nous y voulons voir ; ce trait qui doit être le trait saillant dans la physionomie du grand docteur de l'humanité et du grand révélateur de la vérité? que devient sa sincérité? Quoi! il a dit qu'il était Dieu, et il savait qu'il n'était pas Dieu? Oui, il le savait; car je n'ose, par respect pour Jésus-Christ et pour vous aussi, m'arrêter à l'idée plus insolente encore, qui supposerait en Jésus-Christ une foi réelle à sa divinité imaginaire, c'est-à-dire la plus ridicule de toutes les folies dans celui que l'on suppose le plus sage de tous les hommes. Cette dernière hypothèse a quelque chose de si stupidement sacrilége, que c'est déjà presque trop de la mentionner. Il faut donc, bon gré mal gré, en revenir à cette autre : Jésus ne se croyait pas Dieu ; et partout, dans ses paroles et dans ses actions, il affirme qu'il est Dieu ; c'est-à-dire que, sur la chose la plus grave, la plus décisive et la plus sacrée que l'on puisse concevoir, il affirme le faux, absolument le faux ; et il l'affirme sachant ce qu'il dit, et sachant ce qu'il fait ; donc, dans les conditions du plus solennel et du plus impie de tous les mensonges !.... Ah! s'il en est

ainsi, voilez-moi son visage ; je ne le regarderai plus. Ce que je voulais contempler en lui, c'était la physionomie même de la sincérité ; et voilà que votre Critique, aussi insensée que sacrilége, ne m'y laisse plus voir que la face repoussante de la dissimulation, de l'hypocrisie et du mensonge ; je ne sais quel *facies* machiavélique, au sourire menteur et au regard équivoque, au lieu de cette figure radieuse et pure apparaissant à l'humanité dans le nimbe d'une sincérité absolue et d'une candeur divine !

Et pour me rassurer sur le caractère du Christ que vous me laissez, pour me faire accepter ce portrait plus que défiguré, et pire qu'une caricature, pour essayer d'apaiser en moi le murmure de la conscience frémissante, ne venez pas me dire, je vous prie, qu'il y a *plusieurs mesures à la sincérité*. Ils l'ont dit, cependant, nos menteurs contemporains. Si vous les en croyez, il y aurait au moins deux sincérités : la sincérité qui ne ment jamais, et la sincérité qui ment quelquefois ; la sincérité qui dit le vrai, et la sincérité qui dit le faux ; la sincérité qui marche à son but appuyée sur la vérité toute seule, et la sincérité qui marche

au triomphe de son idée, appuyée sur de *belles et fécondes erreurs*. En vérité, Messieurs, en entendant de tels discours, on se demande si l'on rêve, et si ce qu'on entend est bien l'écho d'une voix humaine. Quoi ! *plusieurs mesures à la sincérité !* et le Fils de Dieu n'ayant pour lui que la petite mesure, la sincérité qui *ment !*... quelle ironie des hommes et quelle insulte à mon Dieu ! *Plusieurs mesures à la sincérité !* O sophiste, oui, pour vous et pour vos maîtres, peut-être !... Pour notre Christ et pour ses adorateurs, jamais ; non, ce Christ menteur ne sera jamais, non-seulement le Christ de l'humanité qui l'adore, il ne sera plus même le Christ de l'humanité qui aspire à l'honorer.

Ainsi, la Critique artistique, sur tous les points et sous tous les aspects, se contredit elle-même. Elle devait nous montrer dans son Christ restauré, le type de l'humilité, de l'amour et de la sincérité ; grâce à ses efforts d'altération, elle nous offre un Christ que nous repoussons de toutes les énergies de notre âme indignée et de notre cœur blessé, le Christ de l'orgueil, de l'égoïsme et du mensonge. Et pourtant c'est ce Christ ainsi défiguré dont

on voudrait faire le Christ du progrès. Moi, je vous dis : C'est le Christ de la décadence.

III

Le travail que la Critique nouvelle fait subir à la grande figure de Jésus-Christ, peut, quand on ne regarde qu'aux surfaces, être considéré comme une fantaisie purement artistique. Cette prétention plus que bizarre de refaire à neuf une figure gravée dans le cœur des générations, de nous donner hier un Christ de couleur locale à l'usage des savants ; aujourd'hui un Christ « de marbre blanc, taillé dans « un bloc sans tache, » à l'usage du peuple ; et demain peut-être un Christ en miniature à l'usage des enfants, est quelque chose qui ressemble en effet très-fort aux fantaisies du monde artistique et littéraire. S'il n'y avait pas autre chose au-dessus de cette surface, on pourrait n'y pas prendre garde, et laisser la Critique artistique étaler dans ses ateliers prospères ou exposer aux vitrines de la librairie heureuse, tous ses christs plus ou moins défi-

gurés. Mais au fond de cet art léger il y a quelque chose de sérieux; il y a une idée qui a la prétention de s'imposer; il y a surtout un dessein profondément destructif qui a l'ambition de se réaliser. Ce dessein ne tend à rien moins qu'à changer radicalement la base, la loi, et toutes les conditions de la vie chrétienne, et par suite de tout le progrès jusqu'ici réalisé par le christianisme. On veut donner au progrès de l'avenir un moteur nouveau.

Je vous l'ai dit, Messieurs, *le moteur central du progrès par le christianisme*, c'est le Christ Dieu; dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral, dans l'ordre social, et surtout dans l'ordre religieux, notre histoire ne nous en montre pas d'autre ; et au point de vue rigoureusement dogmatique et chrétien, il ne peut pas y en avoir d'autre. Or voici l'ambition de la nouvelle Critique, et il vaut assurément la peine que l'on y prenne garde : elle veut changer du tout au tout le moteur du progrès chrétien. Il est vrai, et c'est là son habileté, elle prétend garder le Christ au centre, et en faire l'agent principal de nos progrès de l'avenir. « Jésus a fondé la religion dans le

« monde, comme Socrate la philosophie,
« comme Aristote la science. Tout doit être
« bâti sur le fondement qu'il a posé, et on ne
« sortira pas de la notion essentielle qu'il a
« créée. La fondation de la vraie religion, et
« par suite du vrai progrès, est bien son œuvre;
« après lui il n'y a plus qu'à développer et à
« féconder. » Ainsi, toujours, dans la pensée de la Critique nouvelle, la figure du Christ doit poser devant l'humanité pour la charmer, l'élever et l'attirer de plus en plus vers les perspectives d'un progrès continu. Comment le Christ du passé et du présent a développé et développe encore son œuvre progressive, nous le savons, notre histoire et notre siècle nous l'apprennent ensemble. Mais comment le Christ nouveau, le Christ de l'art, le Christ homme enfin, comment ce Christ sera-t-il le moteur de nos progrès de l'avenir? Voilà ce que vous êtes très-curieux d'apprendre, et moi très-pressé de vous dire.

Le Christ devant demeurer comme l'agent et le moteur du progrès, il faut que sa physionomie, pour exercer dans l'humanité une influence progressive, outre les traits essentiels

déjà signalés tout à l'heure, réunisse au moins ces trois conditions générales : il faut qu'elle soit harmonieuse pour ravir les regards de l'humanité ; il faut qu'elle soit assez sublime pour demeurer comme l'idéal de l'humanité ; il faut enfin qu'elle soit efficace, pour féconder réellement l'âme de l'humanité et provoquer toutes ses marches progressives. La Critique antichrétienne en ceci ne nous contredira pas ; nous ne faisons que traduire ses propres prétentions. A l'en croire, son Christ du dix-neuvième siècle réunit parfaitement ces trois conditions du progrès : il est l'harmonie, l'idéal et l'efficacité même, et à ce triple titre le Christ du progrès. Nous disons, nous : C'est parce que votre Christ homme n'a aucune de ces trois conditions, que nous le repoussons comme le Christ du progrès, et n'y pouvons reconnaître que le Christ de la décadence.

Et d'abord où est dans votre Christ nouveau cette harmonie capable de ravir et de charmer l'âme humaine? Jusqu'ici, Messieurs, tous nous l'avons admirée dans sa beauté sans égale, cette figure de notre Christ resplendissant sur cent peuples à travers dix-huit

siècles. Jamais figure plus capable de séduire le cœur de l'humanité n'a été vue aux horizons de l'histoire. Mais si nous en croyons des révélateurs nouveaux, personne jusqu'ici n'avait vraiment connu Jésus-Christ. On le regardait à travers les siècles avec sa figure historique composée de tous les éléments épars dans les récits évangéliques ; l'idée ne venait à personne qu'il nous fallût, pour être dans le vrai, nous représenter par la pensée un Christ tout différent de celui que nous peint l'Évangile, et que les générations chrétiennes saluent dans la clarté d'une immuable tradition. Et pourtant, au dire de la Critique, nous nous sommes tous trompés. Nous qui, depuis bientôt deux mille ans, l'avons regardé de toutes les extrémités du monde sur son piédestal historique, nous étions dans un faux jour ; et au lieu de contempler dans la vérité de sa vie et dans son rayonnement sincère une physionomie harmonieuse, nous ne contemplions qu'une figure disparate, une sorte de Christ contrefait qui attendait pour revivre et reparaître dans sa beauté native le travail de la Critique et le souffle de l'esprit moderne. Mais, quand on y

regarde de près, il se trouve que le génie moderne aboutit exactement à l'opposé de ce qu'il annonce, et qu'il nous refait un Christ incohérent et bizarre, dont le moindre défaut est, tout d'abord, de manquer absolument de cette harmonie tant vantée et tant recherchée par lui-même.

En effet, tout ce travail soi-disant restaurateur de la figure du Christ se réduit à faire tomber de son front le diadème divin, pour ne plus laisser voir dans le Christ que le visage de l'homme. Or, que fait par là notre Critique artistique? Elle brise l'harmonie de la physionomie du Christ; parce qu'en y supprimant le divin, elle ôte le point central d'où l'harmonie se répand dans tout l'ensemble; si bien que dans cette figure du Christ homme rien ne s'accorde et ne s'harmonise plus, tout y est discordant, tout y détonne, tout s'y déconcerte.

Voici de ces désaccords la raison radicale. Il y a dans l'Évangile je ne sais combien de paroles et d'actions qui, jugées au point de vue ordinaire de l'humanité, semblent au regard purement humain rompre l'accord du

caractère de Jésus-Christ, et obscurcir l'éclat de sa grandeur morale. Pourquoi? Parce qu'en supprimant de cette figure le rayon divin, vous éteignez la lumière qui peut seule l'éclairer tout entière, et vous la montrer dans sa beauté divine et humaine tout ensemble, c'est-à-dire sa beauté originale. Pourquoi ces paroles qui semblent détonner et ces actions qui semblent déroger vous deviennent-elles un embarras? Pourquoi, bon gré mal gré, introduisent-elles des désaccords dans une physionomie que vous prétendiez ne rendre qu'harmonieuse? Pourquoi? Messieurs, pour cette seule raison : c'est que le point d'où l'harmonie descend sur toute sa personne et sur toute sa vie est supprimé. C'est que faisant le Christ un homme, rien qu'un homme, force vous est de le soumettre à la loi vulgaire des conditions humaines. Vous le supposez homme, et comme tel obligé de le juger, d'après les lois et les règles ordinaires; vous vous heurtez à des difficultés insurmontables. Si le Christ est un homme, il y a mille choses dans l'Évangile que vous ne pouvez plus faire entrer dans la composition de cette

incomparable figure ; les lois mêmes d'après lesquelles vous jugez la grandeur humaine et la supériorité morale s'y opposent absolument. Votre Christ homme, s'il est vraiment grand, et parce qu'il est grand, n'a pu dire cette parole, ni faire cette action : et vous voilà dans l'inévitable alternative, ou bien de supprimer arbitrairement des paroles et des actions incompatibles avec sa grandeur ; ou bien de supprimer cette grandeur inconciliable avec ces paroles et ces actions.

Au contraire, admettez en lui le Christ Dieu et le Maître souverain ; alors tout change, tout se compose et s'accorde. Ses actions échappent au critérium vulgaire dont vous vous servez pour mesurer la valeur des hommes et leur grandeur. La divinité et la souveraineté, attribut essentiel de l'être divin, vous imposent un autre critérium. Ce qui vous paraissait déroger dans un Christ homme concorde dans un Christ Dieu ; et ce qui semblait le plus en lui sortir de la règle, y rentre par ce côté supérieur de lui-même : car comme maître il est la loi, comme Dieu il échappe à vos règles, ou plutôt il est lui-

même la règle : il est la mesure qu'il faut accepter, et la sagesse qu'il faut consulter ; et au lieu d'être jugé et mesuré, au point de vue de la supériorité morale, par le critérium que lui applique votre raison, il est lui-même le critérium absolu et la règle infaillible de toute grandeur humaine et de toute beauté morale. Donc, au lieu de juger de sa grandeur et de sa beauté morale par telle parole ou par telle action que l'Évangile rapporte de lui, c'est par sa divinité même qu'il faut juger du sens de ses paroles et de la portée de ses actions. La divinité une fois reconnue en lui, de ce sommet lumineux l'harmonie rayonne dans l'ensemble de ses paroles et de ses actions ; ces désaccords apparents, ces heurtements de surface disparaissent dans ce rayonnement divin ; et ces tons qui paraissaient discordants ne sont plus qu'un concert et un accord de plus.

C'est pour avoir méconnu une vérité si simple que la Critique nouvelle, ambitieuse de restaurer le Christ ancien ou plutôt de créer un Christ nouveau, comme elle se plaît à le nommer, un Christ harmonieux, s'est

fourvoyée et confondue elle-même d'une si étrange manière; car le Christ sorti de ses officines n'est rien moins qu'harmonieux; il est inégal, il est discordant; il est inconséquent, excentrique, bizarre enfin; et il nous dit assez, rien qu'en se montrant, qu'il n'est pas le Christ de l'Évangile, le Christ de l'histoire et de la conscience chrétienne.

Je ne rappellerai pas ici, Messieurs, tous les défauts de conformation morale, toutes les défectuosités personnelles, tous les traits plus ou moins flétrissants qu'a réunis sous nos yeux la Critique artistique, pour nous composer de cet assemblage monstrueux ce qu'elle ne craint pas de nommer la physionomie *harmonieuse* du Christ homme. J'ai fait ce rapprochement dans une autre circonstance : je ne me sens pas le courage de recommencer devant vous ce travail si douloureusement ingrat. Mais réunissez vous-mêmes, par la pensée, tous ces traits épars dans les œuvres de la Critique négative, et naguère étalés sous les yeux d'un public affamé de scandale. Voyez ce Christ qui *s'irrite*, ce Christ qui *s'impatiente*, ce Christ qui garde contre ses ennemis *des res-*

sentiments profonds ; ce Christ qui *aime les ovations,* qui *recherche les honneurs*, qui trompe tout ce qui l'entoure ; ce Christ qui *se passionne*, qui *se fanatise*, qui *s'exalte* jusqu'à l'enthousiasme, et qui bientôt s'abat, *se décourage* et *se désespère ;* ce Christ qui, avant de mourir, eut une *agonie de désespoir*, et *se repentit de souffrir pour une race vile*. Et puis, si vous le pouvez, essayez de composer de tous ces traits ce chef-d'œuvre de beauté harmonieuse que la Critique prétend nous montrer dans la figure du Christ. Ah ! tout ce qu'il y a de grand et de noble au fond de vous-mêmes criera en vous : Si c'est là la beauté, que sera la laideur ? si c'est là l'harmonie, que sera le désordre ? Non, ce Christ disparate ne peut pas attirer l'humanité généreuse et progressive ; il n'est pas le Christ du progrès, il est le Christ de la décadence.

Une autre contradiction de la Critique nouvelle face à face avec la physionomie de Jésus-Christ, c'est de le poser comme idéal de l'humanité, et en même temps de l'anéantir comme idéal de l'humanité. Depuis que le réalisme nous a envahis de tous côtés dans

les choses, l'idéal déborde partout dans les mots ; on dirait une magnifique ironie du vulgarisme contemporain. Comme on ne parle jamais plus de liberté que dans des siècles de servitude, jamais plus de fraternité que dans des siècles d'égoïsme ; on ne parle jamais plus de l'idéal que dans le règne du réalisme et du positivisme. Aussi, jamais plus que dans notre temps, on n'a fait briller sur nous ce prisme enchanteur qui est l'éblouissement des belles âmes, et qu'on appelle l'*idéal*. La Critique nouvelle surtout s'est fait de ce mot une sorte d'incantation, dont elle se sert pour bercer et endormir dans le vague aérien de ses théories les âmes rêveuses. Partout c'est la contemplation de l'idéal, c'est l'amour de l'idéal, c'est l'aspiration vers l'idéal, c'est le culte de l'idéal, c'est l'adoration de l'idéal. Pour elle, l'idéal, c'est la science; l'idéal, c'est l'art ; l'idéal, c'est la vertu ; l'idéal, c'est la religion ; l'idéal, c'est le christianisme ; l'idéal, enfin, c'est le Christ lui-même : l'idéal rayonne dans le Christ, et le Christ personnifie l'idéal. Au lieu d'un Christ Dieu, on nous fait un Christ Idéal ; et tous les amants passionnés de

l'idéal deviennent ainsi, au grand étonnement des chrétiens, les parfaits adorateurs du Christ. Telle est la manie religieuse et littéraire de ce siècle de positivisme ; telle est particulièrement la prétention mystico-artistique de la Critique française ; confondre le Christ avec l'idéal et l'idéal avec le Christ.

Nous avouons ne pas bien entendre ce que c'est que ce Christ si aérien et si éthéré, qu'on nous montre toujours comme un reflet à travers un nuage ; spectre vide, ombre fuyante, fantôme qui se dérobe et s'enfonce dans les lointains horizons de la pensée abstraite. Cette manière d'envisager notre Christ est plus qu'ironique ; elle voile sous une gaze légère le front hideux du blasphème ; c'est au sens le plus rigoureux une *mauvaise plaisanterie*, car c'est une plaisanterie sacrilége. Mais si la Critique entend par son Christ idéal un Christ réel et personnel, digne, par sa perfection et par sa grandeur morale, de poser devant tous les siècles comme le modèle et le type que toute humanité doit imiter : alors nous consentons à la comprendre ; mais alors faut-il aussi qu'elle-même consente un peu à s'ac-

corder avec elle-même. Elle promet de nous faire un Christ idéal de l'humanité ; au moins faut-il qu'elle tienne sa promesse. Or, c'est ici que l'ironie de la Critique nouvelle se retourne cruellement contre elle-même, et lui inflige dans l'éclat de ses contradictions le plus amer de tous les démentis.

C'est qu'en effet, si le Christ qu'elle nous présente n'est rien moins qu'une vivante harmonie, il est bien moins encore un idéal vivant ; car, tel qu'on nous le fait, il descend aux proportions d'un homme vulgaire. Beaucoup de paroles et d'actions qui, sous le rayon de sa divinité, prenaient un sens sublime et une signification transcendante, prennent dans ce Christ homme une signification triviale et un sens grotesque. Des mouvements qui s'expliquaient par des ressorts surhumains, et des actions qui s'éclairaient d'en haut par une lumière divine, n'ont plus que des impulsions mesquines, et ne laissent plus voir, dans l'ombre humaine qui les enveloppe, que des ressorts chétifs. Là où l'humanité chrétienne découvrait, avec un respect plein de reconnaissance et d'amour, une sagesse, une bonté,

un dévouement sans ombre terrestre et sans défaillance humaine, la Critique ne nous laisse plus voir que des calculs futiles, des motifs misérables, et souvent même des vanités ridicules. Ainsi Jésus, qu'on prétend grandir et relever à nos yeux, tombe des hauteurs de l'idéal dans un vulgarisme misérable qui ment lui aussi à l'Évangile, à l'histoire et à la conscience : non-seulement il perd cette céleste poésie, nécessaire reflet de la divinité reconnue en lui ; il devient un petit homme positif, un homme bourgeois, moins que cela, le *Paysan de Nazareth*...

Mais alors, un mystère énorme se dresse encore ici devant vous. Si votre Christ est en réalité si vulgaire, si positif, si aplati ; à quel titre et par quel miracle est-il devenu tout à coup l'homme modèle, l'idéal de l'humanité? Vous supposez tout à votre aise que l'humanité a pris Jésus de Nazareth pour s'en faire un idéal. La chose est bientôt dite, et il en coûte peu au philosophe, du fond de son cabinet, de prêter à l'humanité un tel caprice. Mais c'est, à vrai dire, un caprice humainement inexplicable. O révélateur! daignez nous

l'apprendre, puisque vous le savez : comment s'est fait un tel prodige ? Comment, et pourquoi l'humanité entière est-elle allée chercher au sein d'une nation la plus discréditée dans le monde de ce temps-là, ce fils de l'ouvrier, ce paysan de la Galilée, ce petit Juif enfin, pour s'en faire à elle-même l'idéal qu'elle devait imiter? Comment et pourquoi l'eût-elle fait, je vous prie ? à quels titres Jésus, plutôt qu'un autre, serait-il devenu l'idéal du genre humain, s'il n'était par l'humanité adoré d'abord comme un Dieu? Découronné du divin, le Jésus que vous nous montrez sur son piédestal historique et dans son manteau de philosophe, atteint à peine la grandeur de Socrate. Eût-il même dépassé de toute la tête cette grande statue païenne, brillant à la plus belle époque, et sous le plus beau soleil de la Grèce : était-ce une raison pour devenir tout à coup le type universel de l'humanité en contemplation devant sa rare figure? Se révéler un peu plus grand que Socrate lui-même, c'est-à-dire se montrer un peu moins imparfait que le vulgaire des hommes, était-ce un motif pour monter à la gloire inouïe et à

l'honneur incomparable d'un homme idéal? Dépouillez notre Christ du divin; que pourra-t-il pour provoquer en vous l'imitation du modèle qu'il vous montre en lui-même? Vous imiterez Jésus, à peu près comme vous imitez Socrate, comme vous imitez Confucius, comme vous imitez Zoroastre; un peu plus ou un peu moins, selon votre situation, votre point de vue et votre sympathie. Dès lors, le Jésus-Homme n'est plus, ni un modèle en tout, ni un modèle pour tous; il n'est plus dans le monde le soleil rayonnant par toutes ses faces, pour tout éclairer et tout féconder; c'est-à-dire qu'il n'est plus l'idéal; il n'est plus, par conséquent, le Christ capable d'élever l'humanité en la faisant monter vers sa propre grandeur; il n'est plus, et ne peut plus être ce qu'il a été depuis deux mille ans, le Christ du progrès.

Non, il ne l'est plus, non-seulement parce qu'il cesse d'être un Christ harmonieux et un Christ idéal, mais surtout parce qu'il devient un Christ inefficace, incapable de faire graviter le monde vers son centre divin. Ici, la force des choses et la voix de l'histoire rendent le même témoignage.

Creusez le fond de la nature humaine, et demandez-vous ce que l'on doit attendre, pour le perfectionnement de l'humanité, de l'action d'un Christ déchu de sa divinité? Que pourront désormais pour élever l'humanité les souvenirs que rappellera, après tant de siècles d'adoration, le Christ déchu de sa divinité? Qui ne sait la profonde et décisive influence que doivent exercer, et qu'exercent en effet sur l'âme des peuples, les souvenirs féconds de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus-Christ? Qui n'a senti l'émotion intime et les inspirations généreuses que puise l'âme attentive à nos mystères dans l'éclat de nos solennités? Et qui nous persuadera jamais que ces souvenirs auraient sur nous la même puissance et ces solennités le même ascendant, si ces souvenirs ne nous rappelaient qu'un homme, et si ces solennités ne célébraient que la mémoire d'un sage? Ah! si l'enfant de Bethléem redevient un enfant ordinaire, que dira désormais, je vous prie, à la grande âme populaire, le mystère de la Nativité? Ces échos de Noël qui éveillent, pour la prosterner devant un berceau, l'humanité entière, dans

la plus solennelle des nuits, que pourront-ils encore pour l'émouvoir et la faire tressaillir? Ah! si le Christ n'est qu'un homme, que peut dire à l'âme du peuple le mystère même de notre autel? Que devient à ses yeux le sacrement eucharistique, si ce n'est un morceau de pain, un symbole arbitraire et vide, et, tout au plus, un signe imaginé pour évoquer à travers les siècles le souvenir d'un homme et d'une institution qui n'a plus même un sens? Et le Calvaire? ah! le Calvaire lui-même, d'où sont descendues au cœur de l'humanité toutes les inspirations de ses grandeurs morales et de ses œuvres héroïques, que fera-t-il, pensez-vous, à l'avenir, pour inspirer avec la sainte passion de souffrir tous les dévouements et tous les sacrifices, si le supplicié du Golgotha n'est plus qu'un homme condamné par la justice humaine et par la légalité sociale? Et que signifiera, dans les générations futures, ce grand jour du vendredi saint qui suscite au cœur des peuples tant d'émotions salutaires, et fait couler de leurs yeux tant de larmes fécondes, si ce grand anniversaire n'est fait que pour nous appeler

sur la tombe d'un mort de dix-huit siècles ?

Eh ! Messieurs, ces *révélateurs* eux-mêmes, qui prétendent faire sortir, de la suppression du divin dans notre Christ, le progrès de l'humanité, je serais curieux de savoir ce que disent à leur âme *affranchie du divin*, la fête de Noël, la solennité de Pâques, et le jour du vendredi saint ; je voudrais apprendre d'eux-mêmes quelles religieuses émotions viennent remuer leur cœur philosophique, et quelles résolutions héroïques inspirent à leur sagesse tous ces lointains souvenirs de leur Christ humain ? Ah ! Messieurs, il faut bien le dire, ces jours pour eux diffèrent à peine des autres jours. Ces jours-là, ils ne viennent pas même se mêler à nos solennités, et honorer au moins comme sage celui que nous adorons comme Dieu. Ces grands anniversaires de la mort du Christ les retrouvent aussi indifférents que le serait pour eux l'anniversaire de la mort de Socrate ; et ces jours, pour nous si pleins de religieuses joies et de tristesses sacrées, les laissent froids et secs au fond de leur cabinet, encore moins émus devant les souvenirs de Bethléem et du Calvaire, que devant les

images préférées de la *religieuse Paphos* et *de la sainte Byblos !* Or, si telle est la stérilité et l'impuissance de ce Christ humain pour féconder l'âme des philosophes qui nous le présentent comme l'idéal de notre perfection et le moteur de tous nos progrès ; que fera, je vous prie, le culte d'un tel Christ pour féconder les mœurs populaires, élever les masses et agrandir l'humanité? Rien, absolument rien : la force des choses et la nature de l'homme condamnent d'avance un tel Christ à une stérilité fatale.

Et certes, quand la nature des choses ne nous le dirait pas assez haut, l'histoire serait là pour le faire entendre avec éclat. S'il est une chose d'une publique certitude dans les siècles chrétiens, c'est que rien de tout ce qui s'est fait de grand dans l'humanité, de ce côté du Calvaire, n'a été fait ni au nom ni sous l'inspiration d'un tel Christ. Pour le nier, il faut fermer les yeux au soleil du dedans et au soleil du dehors, mentir à l'évidence de l'âme et à la clarté de l'histoire. Cherchez partout dans le monde chrétien ces grandes figures qui marchent à la tête de notre humanité, et

donnent par leurs vertus l'impulsion à notre progrès moral, le premier et le plus nécessaire de tous nos progrès ; cherchez, dans le mystère éclatant de leur vie, le secret de ces saintetés, de ces dévouements et de ces héroïsmes qui nous tiennent dans l'étonnement : vous arrivez infailliblement à cette découverte, *l'amour de Jésus-Christ Dieu*. Seule, cette sublime passion des saints explique toute notre histoire, et sans elle rien ne s'explique. Qui a fait tous les grands saints ? qui a fait tous les grands apôtres ? qui a fait tous les grands martyrs ? qui a fait, en un mot, tous les héros du christianisme ? La foi à Jésus homme ? l'amour d'un Christ humain ? Non, vous ne le croyez pas, vous ne pouvez pas le croire. Quand on sait un peu la nature de l'homme et les réalités de l'histoire, admettre que, le Christ étant reconnu comme un homme seulement, les saints eussent été ce qu'ils furent, les apôtres eussent fait ce qu'ils ont fait, les martyrs fussent morts comme ils sont morts ; admettre surtout que l'humanité entière se fût, par toutes ses faces, agrandie et élevée, comme elle s'est, en effet, élevée et agrandie par toutes

ses faces, depuis dix-huit siècles : en vérité, cela ne paraîtrait plus seulement insensé, cela ne serait que profondément ridicule. Où sont les grands saints produits par les souvenirs de Socrate? où sont les grads apôtres inspirés par Platon? où les martyrs acceptant la mort et l'infamie pour le plus grand honneur de la morale de Zénon, ou de la métaphysique d'Aristote? Leur génie à travers la distance a pu conquérir nos admirations et nous envoyer, même au sein de la clarté chrétienne, quelques lueurs dont nous pouvions nous passer; mais au fond, leurs exemples n'ont ému ni soulevé personne vers les hautes régions de l'idéal et de l'héroïsme ; et l'humanité, sous l'inspiration de leur souvenir, ne s'est pas même élevée d'une ligne. C'est que ces sages, si illustres fussent-ils, étaient des hommes, rien que des hommes.

Dès lors, je me demande avec un étonnement douloureux ce qu'on prétend faire pour notre progrès, en contestant au Christ cette divinité dont la croyance a fait toutes nos grandeurs? quelle impulsion sublime on espère imprimer à notre marche progressive, en nous

octroyant à la place de notre Christ Dieu un Christ philosophe? S'il est avéré que la foi à Jésus-Christ a fait tout notre progrès de dix-huit siècles, qu'attendre de la foi au Christ homme pour les siècles futurs? Ah! Messieurs, ce que ferait pour nous le culte de Jésus homme, si jamais il venait à prévaloir au milieu de nous, cela est plus clair que la lumière du soleil: il nous ramènerait au point d'où nous étions partis, à l'abaissement antique et à la décadence païenne. Que dis-je? notre chute serait d'autant plus profonde que le Christ Dieu nous avait élevés plus haut; et j'affirme que ce christianisme décapité, ce christianisme bâtard, nous ferait descendre à des dépravations qui étonneraient même le paganisme. Ah! si ce Christ sans divinité devait un jour devenir, dans notre vieille France et dans notre vieille Europe, le porte-drapeau du progrès de l'avenir, volontiers je m'écrierais: Malheur à notre France, et malheur à notre Europe! Le Christ Dieu, en se retirant de nous, emporterait avec lui sur d'autres rivages la civilisation que nous tenons de lui, la civilisation fondée sur l'humilité, la charité

et la vérité; la civilisation sortie tout entière de l'amour de Jésus-Christ crucifié et de l'adoration de Jésus-Christ Dieu ; et le monde ramené à son vieux courant de toutes les concupiscences, que contenait depuis tant de siècles le dogme si prodigieusement efficace de la divinité du Christ, retournerait, sous d'autres formes et sous d'autres noms, mais dans une dépravation identique, à l'orgueil babylonien, à la perfidie carthaginoise, à la cupidité syrienne, au sybaritisme sardanapalien, en un mot à la décadence païenne !

Mais non; non, il n'en sera pas ainsi : ô Christ, ô Sauveur, ô libérateur, ô roi, ô réformateur, ô thaumaturge, ô Homme-Dieu, vous demeurerez au milieu de nous, et, plus que jamais, nous nous rangerons et nous nous presserons autour de vous ; tous nous continuerons de vous aimer, de vous servir, de vous adorer ; et levant d'une main intrépide au milieu des nations le drapeau de votre divinité, nous continuerons avec vous et en vous de marcher d'un pas de plus en plus accéléré vers des progrès toujours nouveaux !

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie ADRIEN LE CLERE, rue Cassette, 29.

